



SOUS L'ŒIL DES ANGES : DE CASTEL PINK

Eros



Sous l'Œil des Anges : L'Éveil de Castel Pink

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Les cendres du mariage	4
Chapitre 2 : Le sanctuaire de rose	15
Chapitre 3 : L'Ange de fer	27
Chapitre 4 : Le premier contact	38
Chapitre 5 : L'invitation	49
Chapitre 6 : Le couloir des miroirs	60
Chapitre 7 : La Suite 69	73
Chapitre 8 : L'abandon des voiles	84
Chapitre 9 : La perfection du corps	95
Chapitre 10 : Le spectacle commence	105
Chapitre 11 : Franchir la frontière	114
Chapitre 12 : L'extase en haute définition	125
Chapitre 13 : Larmes et plaisir	135
Chapitre 14 : Sans aucune limite	146
Chapitre 15 : Le cri du silence	156
Chapitre 16 : Le contre-coup	166
Chapitre 17 : Promesse à l'aube	177
Chapitre 18 : La femme que je suis devenue	188

Chapitre 1

Les cendres du mariage

L'anneau est là, posé sur le marbre froid de la table de nuit. Il brille d'un éclat insultant sous la lumière blafarde de l'aube qui filtre à travers les persiennes. Un simple cercle d'or 18 carats. Une promesse gravée à l'intérieur – *Marc & Éléna, pour toujours* – qui ne vaut plus aujourd'hui que le prix du métal au gramme.

Dix ans. Dix ans de ma vie résumés dans ce petit objet inerte.

Je tends les doigts, mais je ne le touche pas. Pas encore. Ma peau conserve une marque plus claire, un fantôme de chair là où le bijou a siégé pendant une décennie. C'est la cicatrice de mon échec. Le divorce a été prononcé hier après-midi, dans le bureau climatisé d'un avocat dont le parfum de synthèse me donnait la nausée. « Consentement mutuel », ils appellent ça. Comme si on pouvait consentir mutuellement à s'arracher le cœur avec les dents.

Je me redresse lentement dans le grand lit qui pue le vide. Le côté droit du matelas est lisse, glacial. Marc n'est plus là pour se plaindre de mes pieds froids ou pour ronfler doucement contre mon épaule. La routine nous a tués, plus sûrement que n'importe quelle trahison. Elle s'est infiltrée comme une moisissure lente, transformant nos ébats en corvées et nos conversations en listes de courses. À la fin, nous n'étions plus que deux colocataires polis, attendant que l'un de nous ait le courage de débrancher le respirateur.

Je me sens creuse. Une cathédrale de verre brisé.

Je me lève et marche vers le miroir en pied. Je suis nue. À trente-trois ans, mon corps

est encore une arme, mais une arme qui a oublié comment tirer. Mes seins sont lourds, mes hanches larges, dessinées pour des caresses qui n'ont plus eu lieu depuis des mois. Je passe une main sur mon ventre, descendant vers l'entrejambe où une humidité douloureuse commence à poindre. Ce n'est pas de l'excitation. C'est une protestation. Un besoin viscéral de me prouver que je n'ai pas disparu avec ma signature au bas du décret de divorce.

Je veux me sentir vivante. Je veux qu'on me déchire, qu'on me pétrisse, qu'on me rappelle que mon sang bout encore sous cette peau de porcelaine.

Mes yeux dérivent vers la petite carte noire et rose, négligemment jetée sur la coiffeuse il y a des semaines par une amie qui me voulait du « bien ». *Le Castel Pink*. Un nom qui sonne comme un bonbon acide. J'en connais la réputation. C'est le sanctuaire des ombres, le lieu où la pudeur va mourir sous l'œil des objectifs haute définition. On m'a dit que là-bas, on ne se contente pas de baiser. On s'expose. On devient une œuvre d'art charnelle offerte au voyeurisme d'une élite invisible.

L'idée me fait frissonner. Un frisson qui part de ma nuque pour finir en une pulsation sourde entre mes cuisses.

Pendant des années, j'ai été la femme parfaite, l'épouse discrète, la psychologue empathique. J'ai étouffé ce cri intérieur, cette envie sauvage d'être regardée, d'être prise devant un public, d'être l'objet d'un désir si violent qu'il en devient sacré. Marc détestait même laisser la lumière allumée. Avec lui, tout était sous les draps, dans le silence étouffant de la moralité bourgeoise.

« Putain... » je souffle, ma voix s'enrouant.

Je saisis l'alliance. Je la jette dans le tiroir, au milieu des vieux reçus et des piles mortes. Ce n'est plus moi. Cette femme est morte dans le bureau de l'avocat.

Je retourne à la salle de bain. L'eau coule, brûlante. Je ne cherche pas à me laver, je cherche à m'écorcher. Sous le jet de douche, je frotte ma peau jusqu'à ce qu'elle devienne rouge, exsangue. Mes doigts descendent, trouvent le bouton de ma vulve, s'y acharnent avec une brusquerie qui me fait gémir. Ce n'est pas assez. Mes propres mains sont trop familières, trop douces. J'ai besoin de l'étranger. J'ai besoin de la sueur d'un corps que je ne connais pas, du souffle court de quelqu'un qui me dévore des yeux.

Je ferme les yeux et je l'imagine. Roxane.

Je ne l'ai vue qu'une fois, sur une brochure du Castel Pink. Des cheveux courts, un regard de louve, et ces tatouages... des entrelacs d'encre sombre qui courent sur ses bras sculptés comme si ses muscles étaient des rivières en crue. On dit qu'elle est la guide là-bas. Qu'elle ne demande pas la permission pour vous briser et vous reconstruire.

Je sors de la douche, dégoulinante. Je ne m'essuie pas. Je me regarde dans la glace embuée, traçant un cercle sur le verre pour voir mes propres yeux. Ils sont hantés. Ils sont affamés.

Je vais y aller. Je vais franchir le seuil de ce manoir aux néons roses. Je vais transformer mon deuil en débauche. Je veux que le monde entier voie ma douleur se transformer en plaisir pur, sale, irrévérencieux. Je veux qu'on filme chaque spasme, chaque goutte de mes fluides, chaque abandon.

Je commence à m'habiller. Pas de sous-vêtements. Juste une robe en soie noire, si fine qu'elle ressemble à une seconde peau, une menace de nudité à chaque pas. Je mets mes talons les plus hauts, ceux qui me donnent l'impression de dominer le monde alors que mon cœur s'effondre.

Je quitte l'appartement sans un regard en arrière. Les cendres du mariage sont froides.

Il est temps de mettre le feu au reste.

En bas, l'air de la nuit est frais, mais je brûle déjà. Le trajet vers le Castel Pink me semble durer une éternité. Chaque feu rouge est une torture. Ma main glisse sous ma robe, mes doigts s'enfonçant dans ma propre chair humide pendant que je conduis. Je suis déjà trempée, l'odeur de mon propre désir remplissant l'habitacle clos de la voiture. C'est une odeur de soufre et de libération.

Quand j'arrive devant les grandes grilles en fer forgé du Castel, mon cœur cogne si fort contre mes côtes que j'ai l'impression qu'il va éclater. Le bâtiment est une masse sombre, seulement trahie par une lueur fuchsia qui s'échappe des fenêtres du rez-de-chaussée. C'est ici. Le lieu de ma perte ou de ma rédemption.

Je descends de voiture. Mes jambes tremblent, mais mon regard est fixe. Un homme en costume sombre m'ouvre la porte massive. L'air à l'intérieur est lourd, chargé d'un mélange de parfums coûteux, de cuir et de quelque chose de plus primitif. Le silence est troublé par un battement de basse sourd, comme un pouls électronique.

Et là, au bout du hall tapissé de velours pourpre, elle est debout.

Roxane.

Elle est encore plus imposante que sur les photos. Sa peau mate luit sous les spots. Elle porte un harnais de cuir noir par-dessus un simple débardeur blanc qui laisse deviner la dureté de ses pointes de seins. Elle me regarde approcher, ses yeux d'un vert glacé détaillant ma robe, mon trouble, la trace de larmes séchées sur mes joues.

Elle ne dit rien. Elle se contente de sourire, un sourire carnassier qui me fait comprendre que mon agonie vient de trouver sa maîtresse.

— Tu es en retard, Éléna, dit-elle d'une voix grave, qui vibre jusque dans mon bassin.

Le public attend son spectacle. Et moi, j'attends ma proie.

Le mot « proie » claque dans l'air moite de la salle comme un fouet sur une plaie ouverte. Mon cœur rate un battement, puis s'emballe, cognant contre mes côtes avec une violence qui me donne le vertige. Je ne suis plus la femme de chambre, plus l'épouse délaissée, plus celle qui signe des papiers en tremblant devant un notaire. Ici, sous le regard prédateur de Roxane, je ne suis qu'un corps. Un morceau de viande encore chaud de sa propre détresse.

Je fais un pas, puis deux. Le velours du tapis sous mes pieds semble aspirer le peu de volonté qu'il me reste. Elle ne bouge pas. Elle m'attend, les bras croisés sur sa poitrine puissante, le cuir de son harnais grinçant imperceptiblement à chacun de ses souffles. Quand je suis enfin à sa portée, l'odeur me frappe : un mélange de tabac froid, de santal et cette effluve musquée, animale, qui émane de sa peau chauffée par les projecteurs.

— Je n'ai plus rien, Roxane, murmuré-je, ma voix n'étant qu'un fil ténu, brisé par l'émotion. Plus rien à perdre.

Elle réduit la distance. Ses doigts, longs et calleux, s'emparent de mon menton pour me forcer à lever les yeux. Son contact est électrique, un choc thermique qui me parcourt l'échine. Elle plonge ses yeux verts dans les miens, y cherchant les débris de mon mariage, les restes de ma pudeur.

— Tu as tort, Éléna, siffle-t-elle, son haleine chaude venant lécher mes lèvres. Tu as encore ton orgueil. Et c'est précisément ce que je vais piétiner ce soir.

D'un geste brusque, elle me fait pivoter. Je me retrouve face à l'obscurité de la salle. Dans le noir, je devine les silhouettes, le reflet de verres de cristal, et j'entends le murmure de la foule qui s'impatiente. Une centaine d'inconnus sont là pour voir ma chute. Elle plaque son corps contre mon dos. La dureté de ses muscles, le froid des

boucles en métal de son harnais contre mon omoplate, tout en elle hurle la domination.

Sa main descend, lente, torturante, le long de ma gorge. Elle s'attarde sur la naissance de mes seins que le décolleté de ma robe de soie noire laisse deviner. Je sens mes tétons pointer, trahissant mon excitation malgré la honte qui me submerge. Elle le sent aussi. Elle rit sourdement, une vibration grave qui résonne jusque dans mon utérus.

— Regarde-les, ordonne-t-elle en m'écrasant contre elle. Ils sont venus pour voir la petite bourgeoise se briser. Ils veulent voir tes larmes se mélanger à ta cyprine.

Elle glisse sa main dans mon dos, cherchant la fermeture éclair de ma robe. Le bruit du curseur qui descend est le son le plus terrifiant et le plus libérateur que j'aie jamais entendu. Le tissu se desserre, glisse sur mes épaules, dévoilant ma peau nue à l'air frais de la salle. Je frissonne violemment. Je ne porte rien en dessous. J'étais venue ici pour ça : pour être mise à nu, au sens propre comme au figuré.

— Ton mari... il te touchait comme ça ? demande-t-elle en glissant une main sous l'étoffe pour empoigner mon sein gauche avec une brutalité possessive.

Je lâche un gémissement étranglé. Ses doigts compressent la chair, son pouce écrase mon mamelon avec une force qui me fait cambrier le dos. La douleur est aiguë, mais elle anesthésie instantanément le vide dans mon cœur.

— Non... il... il ne regardait plus, hoqueté-je, les larmes remontant aux yeux.

— Quel gâchis, murmure Roxane.

Elle descend sa main libre vers mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma peau, tirant sur la soie pour la faire tomber tout à fait. La robe s'écroule à mes pieds dans un

froissement feutré. Je suis là, debout sur cette petite estrade, totalement nue devant elle, devant eux. La sueur commence à perler sur mon front. Roxane passe sa langue sur mon lobe d'oreille, puis mord brutalement le cartilage.

— Ce soir, Éléna, tu ne seras plus rien d'autre qu'un trou qui a faim. Un animal qui hurle. Je vais te vider de ton chagrin à grands coups de reins.

Elle me saisit par les cheveux, tirant ma tête en arrière avec une violence qui me force à exposer ma gorge. Je sens son autre main descendre, passer entre mes fesses, avant de glisser vers l'avant. Ses doigts plongent sans prévenir dans mon intimité déjà trempée. Je pousse un cri qui se perd dans le grondement de la basse. Je suis une fontaine, mon corps trahissant des mois de frustration et de deuil amoureux.

— Tu es déjà si prête, soupire-t-elle, sa voix se chargeant d'une envie carnassière. Tu dégoulines de besoin.

Elle retire ses doigts, couverts de mon humidité luisante sous les spots, et les porte à sa bouche. Elle les lèche lentement, ses yeux ne quittant pas les miens, me forçant à assumer chaque goutte de mon désir honteux. L'odeur de mon propre sexe emplit l'espace entre nous, mêlée à celle du cuir.

— À genoux, Éléna. Maintenant.

L'ordre tombe comme un couperet. Mes jambes flagellent, mais je m'exécute. Je sens le tapis rugueux contre mes genoux, le regard pesant des spectateurs sur ma croupe offerte. Roxane se tient au-dessus de moi, monumentale, ses jambes écartées. Elle déboutonne son pantalon de cuir avec une lenteur calculée. Je l'entends défaire sa braguette, le bruit du métal qui glisse, puis l'odeur plus forte, plus âcre, de son propre désir qui se libère.

— Ouvre la bouche, me dit-elle d'un ton qui n'admet aucune réplique. Et oublie son

nom. Oublie tout, sauf le goût de ma peau.

Je lève les yeux vers elle, le visage baigné de larmes et de sueur, et je plonge dans l'abîme qu'elle m'offre. Ma langue cherche déjà le contact, avide de se noyer pour ne plus avoir à pleurer. Elle saisit ma nuque, ses doigts s'ancrant dans mon cuir chevelu pour guider ma tête vers son entrejambe, là où la chaleur est insoutenable.

— C'est ça... mange ton désespoir, Éléna. Salis-toi.

Le premier contact est une explosion. Le sel, le musc, la puissance. Je ferme les yeux, mes mains s'agrippant à ses cuisses de marbre, tandis que le monde autour de nous disparaît dans un brouillard de luxure et de douleur sourde. Je ne suis plus une femme divorcée. Je suis une plaie qu'elle commence enfin à recoudre à vif.

Je m'enfonce en elle comme on se jette d'un pont, sans filet, avec la certitude que la chute est la seule issue. Ma langue s'aplatit sur sa chair vibrante, recueillant l'amertume et le sel, ce nectar de vie qui vient masquer le goût de mes propres larmes. C'est organique, presque violent. Le bruit de ma succion remplit l'espace, un son spongieux, rythmique, qui étouffe les derniers échos de la voix de mon ex-mari dans ma tête.

Ses doigts se resserrent sur mon crâne, me forçant à appuyer mon visage plus fort contre son sexe. Je sens les battements de son cœur jusque dans ma gorge. Elle est brûlante, une fournaise qui menace de consumer ma tristesse. Ses hanches donnent le tempo, de petits coups secs, impérieux, qui me cognent le nez et le menton. Je n'ai plus de dignité, je n'ai plus de nom. Je ne suis qu'une bouche, une cavité avide de son plaisir pour oublier mon propre désastre.

— Regarde-moi, Éléna, siffle-t-elle, la voix brisée par une première secousse.

Je lève les yeux, sans cesser mon travail, les lèvres luisantes de sa moiteur. Ses yeux

sont deux fentes sombres, chargées d'une cruauté salvatrice. Elle ne me prend pas en pitié. Elle me prend tout court. Elle m'arrache brusquement par les cheveux pour me faire basculer sur le dos, au milieu des draps qui sentent encore le propre, le rangé, le "mariage exemplaire". Un contraste obscène.

Elle écarte mes jambes d'un geste brusque, ses genoux venant s'ancrer dans le matelas de chaque côté de mon bassin. Elle ne perd pas de temps avec les préliminaires de la tendresse ; nous sommes au-delà de ça. Elle plonge deux doigts en moi, d'un coup, sans prévenir. Je pousse un cri qui déchire le silence de la chambre, un cri de douleur qui se transmute instantanément en une jouissance électrique, insupportable.

— Tu sens ça ? grogne-t-elle en s'enfonçant davantage, ses phalanges heurtant mon col avec une précision chirurgicale. C'est là que tu crèves, non ? C'est là que ça fait vide ?

Je ne peux pas répondre. Je ne fais que tressauter sous elle, mes reins se soulevant spasmodiquement pour aller chercher davantage de cette invasion. Elle retire ses doigts presque entièrement pour les réenfoncer avec force, faisant claquer sa paume contre ma vulve dans un bruit de chair contre chair qui me fait perdre la raison. Je suis trempée, une flaque de désir et de détresse qui s'étale sous ses assauts.

Elle accélère. Le rythme devient frénétique, une machine de guerre destinée à raser les ruines de ma vie passée. Je sens l'odeur de notre sueur mêlée, une odeur de fauve, de survie. Ses doigts travaillent avec une agilité vicieuse, tournoyant, crochetant, cherchant le point de rupture. Ma vue se brouille. Le plafond semble s'effondrer sur moi, chaque poussée est un coup de butoir dans mon deuil.

— Oublie-le... murmure-t-elle contre mon oreille, son souffle court m'irrite la peau. Oublie le contrat, oublie les promesses. Il n'y a que ma main en toi. Il n'y a que cette douleur qui te fait jouir.

Elle ajoute un troisième doigt, élargissant ma déchirure intérieure, me forçant à m'ouvrir plus que je ne le pensais possible. Je sens mes parois se contracter violemment autour d'elle, un étau de muscles affolés. La chaleur monte, une vague de fond qui part de mon ventre et irradie jusqu'à mes orteils. C'est trop. C'est trop beau, trop sale, trop nécessaire.

Mon corps se tend comme un arc. Mes ongles s'enfoncent dans ses avant-bras, labourant sa peau pour ne pas sombrer. Je commence à gémir son nom, ou peut-être un blasphème, je ne sais plus. L'orgasme arrive, non pas comme une caresse, mais comme une exécution.

— Maintenant, Éléna ! Hurle pour moi !

L'explosion me foudroie. C'est un spasme interminable qui me vide de toute substance. Je crie à m'en déchirer les cordes vocales, le bassin projeté vers le haut, suspendue à ses doigts qui continuent de me marteler cruellement, m'interdisant de redescendre. Les larmes jaillissent de mes yeux clos, se mélangeant à la sueur qui perle sur mon front. Je jouis de mon divorce, je jouis de ma perte, je jouis de cette femme qui me traite comme un animal blessé qu'on achève par pur égoïsme.

Puis, le silence. Un silence lourd, poisseux.

Elle se retire lentement, laissant un vide glacial s'engouffrer là où elle régnait l'instant d'avant. Elle se laisse tomber à côté de moi, sa respiration heurtée étant le seul bruit dans la pièce. Je reste là, les jambes écartées, l'entrejambe palpitant et douloureux, la peau brûlante.

Je tourne lentement la tête vers la table de nuit. L'alliance est toujours là, petite boucle d'or inerte sous la lumière de la lampe. Elle me paraît dérisoire. Une relique d'une autre vie, d'une autre femme.

Je sens le liquide chaud couler le long de ma cuisse, trace tangible de ma capitulation. Je ferme les yeux, épuisée, vidée de toute émotion autre qu'une fatigue abyssale. Les cendres du mariage sont froides. Mais sous ma peau, pour la première fois depuis des mois, je sens encore la morsure de l'incendie.

— C'est fini, souffle-t-elle dans l'obscurité.

Oui. C'est fini. La plaie est recousue, grossièrement, avec du fil de fer et du sperme imaginaire, mais elle ne saigne plus. Pour l'instant.

Chapitre 2

Le sanctuaire de rose

La pluie de novembre flagelle le pare-brise de ma voiture comme une insulte répétée. Je reste prostrée derrière le volant, les mains crispées sur le cuir froid, à fixer l'imposante façade du Castel Pink. C'est un ancien manoir de pierre grise, tapi au bout d'une allée de thuyas noirs, dont les fenêtres ne laissent filtrer qu'une lueur diffuse, d'un rose électrique, presque toxique.

Dans mon sac à main, le silence de mon téléphone est un poids mort. Pas d'appel de Marc. Pas de message d'excuse. Juste le vide sidéral d'un appartement où l'on ne se parle plus que pour se demander si le lave-vaisselle est vidé. Je baisse les yeux sur ma main gauche. La peau est plus claire là où mon alliance trônait il y a encore deux heures. La marque est indélébile, une cicatrice blanche sur ma chair qui me rappelle ma faillite.

Je ne suis plus une épouse. Je suis un naufrage.

Je sors de la voiture. L'air glacial me gifle, mais je ne frissonne pas. Sous mon long trench-coat noir, je ne porte qu'une nuisette de soie liquide qui me colle à la peau, impudique et dérisoire. Mes talons claquent sur le gravier mouillé avec une arrogance que je ne ressens pas. À chaque pas, j'ai l'impression de m'enfoncer davantage dans un territoire dont on ne revient pas indemne.

La porte monumentale s'ouvre avant même que je ne lève la main.

La chaleur m'étouffe instantanément. L'air est saturé d'un parfum complexe, un mélange de santal coûteux, de cire d'abeille et d'une note métallique, presque

électrique. C'est l'odeur du privilège et du vice. Le hall est un écrin de velours sombre, où chaque son semble être immédiatement dévoré par les murs.

« Bonsoir, Éléna. Nous vous attendions. »

L'homme à l'accueil est une ombre en costume sur mesure. Il ne me regarde pas dans les yeux ; il regarde mon cou, là où mon pouls bat une chamade sauvage, faisant tressauter la fine chaîne d'or que j'ai gardée. Je ne réponds pas. Ma voix s'est perdue quelque part sur l'autoroute. Il me désigne un large escalier baigné d'une lumière rose néon qui semble pulser au rythme d'un cœur malade.

Je commence l'ascension.

C'est là que je les vois pour la première fois. Partout. Discrètes mais omniprésentes. Dans les moulures du plafond, nichées entre deux appliques en cristal, à l'angle d'un miroir sans tain. Les petites billes de verre noir des caméras haute définition. Et ces voyants rouges. Ces points minuscules, fixes, comme les yeux de prédateurs tapis dans le noir.

Un frisson violent me parcourt l'échine, partant de la base de ma nuque pour mourir entre mes cuisses, déjà moites. Ils sont là. Derrière ces objectifs, derrière des écrans quelque part dans ce bâtiment ou à l'autre bout du monde, des inconnus attendent que je me brise. Le voyeurisme technologique du Castel Pink n'est pas une rumeur, c'est une architecture. Je me sens soudainement nue, alors que je suis encore boutonnée jusqu'au menton. Mon exhibitionnisme, ce monstre que j'ai soigneusement muselé pendant dix ans de vie conjugale morne, redresse la tête et gratte les parois de mon estomac.

J'atteins le premier étage. Le couloir est une galerie de tentures lourdes. Au bout, une silhouette m'attend.

Roxane.

Elle est appuyée contre le chambranle d'une porte double, les bras croisés sur sa poitrine puissante. Elle porte un débardeur noir échancré qui laisse voir la naissance de ses tatouages — des entrelacs d'encre sombre qui serpentent sur ses bras sculptés, racontant des histoires de guerres intérieures et de victoires physiques. Ses cheveux courts, d'un blond polaire, accrochent la lumière rose, lui donnant l'air d'une divinité punk.

Elle me détaille avec une lenteur prédatrice. Ses yeux sont d'un bleu délavé, presque gris, dépourvus de jugement mais chargés d'une exigence qui me fait vaciller.

— Tu as l'air d'une biche prise dans les phares d'un 38 tonnes, Éléna, dit-elle d'une voix rauque, une voix qui a dû crier beaucoup ou se taire trop longtemps.

— Je... l'atmosphère est particulière, je parviens à articuler, ma gorge sèche comme un désert.

Elle se décolle du mur et s'approche. Elle est plus grande que moi, plus solide. Lorsqu'elle s'arrête, je sens la chaleur qui émane de son corps de coach, cette odeur de peau saine et de sueur fraîchement lavée qui tranche avec l'opulence artificielle du lieu. Elle lève une main — ses articulations sont calleuses, marquées par l'effort — et effleure le col de mon manteau.

— L'atmosphère, c'est toi qui la crées, murmure-t-elle en se penchant vers mon oreille. Regarde la caméra, juste au-dessus de nous. Tu sens leur regard sur ta nuque ? Ils voient tes mains qui tremblent. Ils voient tes pupilles dilatées. Ils attendent que tu cèdes.

Je lève les yeux vers l'objectif. Le voyant rouge semble briller plus intensément. Un gémissement silencieux meurt dans ma gorge. L'humiliation et l'excitation se

mélangent en un cocktail corrosif qui me brûle les entrailles.

— Je ne sais pas si je peux faire ça, Roxane. Mon mari...

Elle pose un doigt sur mes lèvres. Sa peau est rugueuse, délicieuse.

— Ton mari est un souvenir, Éléna. Ici, tu n'es pas la femme de quelqu'un. Tu es un corps. Un corps qui a faim. Un corps qui va enfin arrêter de s'excuser d'exister.

Elle saisit les revers de mon trench-coat. Ses yeux plongent dans les miens, y cherchant la faille, la brisure, le point de non-retour.

— On va entrer dans ce salon. On va leur donner ce qu'ils veulent. Mais surtout, on va te donner ce que tu n'oses même pas demander à Dieu.

D'un geste brusque, elle écarte le tissu de mon manteau, révélant la soie noire de ma nuisette qui pointe sous l'effet du froid et de la peur. Ses doigts frôlent le haut de mes seins, une caresse électrique qui me fait arquer le dos. Le voyant rouge de la caméra crépite dans mon champ de vision comme un signal de détresse. Ou un départ de feu.

— Bienvenue chez toi, petite biche.

Elle pousse les portes du sanctuaire. L'odeur d'encens et de sexe m'accueille comme une gifle. Le voyage commence, et je sais déjà que je vais y laisser mon âme, lambeau par lambeau.

Les portes se referment derrière moi avec un bruit sourd, définitif, comme le couvercle d'un cercueil de velours. L'obscurité du salon n'est pas totale ; elle est striée par des faisceaux de lumière ambrée qui dansent dans la fumée épaisse de l'encens. Et partout, ces points rouges. Des dizaines d'yeux électroniques qui clignent en silence, témoins affamés de ma chute.

Je sens la main d'Éléna – non, ma propre main qui tremble contre ma cuisse. L'autre femme, celle qui m'a menée ici, ne me lâche pas. Elle reste dans mon dos, son souffle chaud venant lécher le lobe de mon oreille.

— Regarde-les, murmure-t-elle. Ils ne sont pas là pour juger ton cœur. Ils sont là pour dévorer ce que tu caches sous cette soie.

Je lève les yeux. Dans les recoins d'ombre, je devine des silhouettes. Des hommes en smoking, des femmes parées de bijoux qui brillent comme des crocs dans la pénombre. Le silence est si dense qu'il en devient assourdissant, seulement rompu par le crépitement lointain d'un feu de cheminée et le froissement des étoffes.

— Enlève-le, ordonne-t-elle doucement.

Le trench-coat pèse une tonne. C'est mon dernier rempart, ma dernière dignité de femme "convenable". Mes doigts s'accrochent aux revers, les phalanges blanchies. Je secoue la tête, un mouvement convulsif, les larmes piquant déjà mes paupières.

— Je... je ne peux pas.

Elle ne s'énerve pas. Elle glisse ses mains sur mes épaules, par-dessus le tissu, et descend lentement le long de mes bras jusqu'à mes poignets. Elle exerce une pression ferme, me forçant à lâcher prise. Ses ongles s'enfoncent légèrement dans ma peau, une douleur exquise qui me ramène à l'instant présent.

— Ici, le "je ne peux pas" est une insulte à ta propre faim, Elena. Écoute ton corps. Il hurle ce que ta bouche n'ose pas dire.

D'un geste sec, elle fait glisser le manteau de mes épaules. Il tombe à mes pieds dans un froufrou de coton lourd, me laissant nue sous la fine pellicule de soie noire de ma

nuisette. Le contraste est violent. L'air frais du salon mord ma peau nue, faisant jaillir des frissons qui parcourent mes bras, mes jambes, et font durcir mes pointes contre le tissu impitoyable. Je me sens dépecée. Offerte.

Elle passe devant moi et me fait face. Elle est magnifique, cruelle, une prêtresse du vice. Elle attrape mon menton, m'obligeant à croiser son regard d'acier.

— Tu es trempée, n'est-ce pas ?

Le mot me gifle. Ma pudeur se rebiffe, mais mon bas-ventre me trahit par une pulsation sourde, un flux de chaleur liquide qui vient imbiber la dentelle de ma culotte. Je ne réponds pas, mais mon souffle court, saccadé, parle pour moi.

Elle descend sa main. Lentement. Elle frôle l'échancrure de ma nuisette, ses doigts longs et frais se glissant entre le tissu et ma peau brûlante. Elle caresse le haut de mes seins, là où la peau est la plus fine, la plus réactive. Je ferme les yeux, ma tête basculant en arrière, un gémissement étranglé mourant dans ma gorge.

— Dis-le, ordonne-t-elle. Dis-le aux ombres qui nous regardent. Dis-leur ce que tu ressens quand la soie frotte contre tes tétons alors que tu meurs d'envie que ce soit une bouche.

— C'est... c'est une torture, je souffle, les lèvres sèches.

— Non, c'est une libération.

Elle s'approche davantage, son corps pressant le mien. Je sens la fermeté de ses propres formes sous sa robe de satin. Elle attrape l'un de mes seins à travers la soie, le pétrissant avec une autorité qui me fait défaillir. Le téton, déjà tendu à l'extrême, subit l'assaut du tissu rugueux. La sensation est si intense, si électrique, que mes jambes flagellent. Je sens le regard des autres, ces spectateurs invisibles, se fixer sur cette

main qui me malmène avec une tendresse sauvage.

Elle descend encore. Ses doigts atteignent le creux de ma taille, puis la courbe de mes hanches. Elle attrape le bas de ma nuisette et la remonte lentement, centimètre par centimètre. Je sens le froid gagner mes cuisses, mes genoux, puis le haut de mes bas. Elle s'arrête juste au niveau de mon sexe, là où le tissu noir est déjà assombri par mon propre désir.

— Regardez comme elle brille, lance-t-elle à l'assemblée d'une voix claire, presque fière. Elle a passé sa vie à éteindre l'incendie. Ce soir, on va lui apprendre à l'attiser.

Elle écarte les jambes avec son pied, m'obligeant à adopter une position vulnérable, ouverte. Mes mains cherchent un appui, n'importe quoi pour ne pas m'effondrer, et finissent par s'accrocher à ses épaules. Je plante mes ongles dans son cuir, cherchant à ancrer ma réalité dans cette douleur.

D'un mouvement brusque, elle glisse deux doigts sous l'élastique de ma culotte. Le contact direct avec ma chair mouillée me tire un cri que je n'arrive pas à étouffer. C'est trop. C'est trop de sensations, trop de honte, trop de plaisir. Ses doigts sont experts, ils cherchent immédiatement le bouton de ma fièvre, le malaxant avec une régularité de métronome qui me rend folle.

— Tu sens ça ? chuchote-t-elle, alors que je commence à basculer, mes hanches cherchant instinctivement le contact de sa main. Tu sens comme tu m'appartiens ? Comme tu leur appartiens ?

Je ne suis plus Elena. Je suis un instrument que l'on accorde, une bête que l'on dresse. Les points rouges des caméras ne sont plus des menaces, ils sont des encouragements. Je veux qu'ils voient. Je veux qu'ils sachent à quel point je suis brisée et affamée.

Elle accélère le mouvement. Le bruit de ses doigts travaillant mon humidité résonne

dans le silence de la pièce, un son charnel, visqueux, qui semble exciter les spectateurs dans l'ombre. J'entends des souffles s'accélérer, le bruit d'un verre que l'on pose brutalement.

— Supplie-moi, Elena, grogne-t-elle contre ma bouche. Oublie Dieu. Oublie ton mari. Supplie-moi de te finir devant eux.

Les larmes roulent enfin sur mes joues, chaudes, salées, se mêlant à la sueur qui perle sur ma lèvre supérieure. Mon corps n'est plus qu'un champ de bataille où la morale rend les armes face à l'animalité la plus crue. Je me cambre, le sexe offert, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes.

— S'il te plaît... je murmure, ma voix se brisant dans un sanglot. S'il te plaît, détruis-moi... n'arrête jamais...

Elle sourit, un sourire de prédatrice, et je vois dans ses yeux que le vrai voyage ne fait que commencer. Elle retire brusquement sa main, me laissant sur le bord du gouffre, haletante, le corps vibrant de manque.

— Pas encore, petite biche. On va d'abord les laisser s'approcher.

Le vide qu'elle laisse en se retirant est une brûlure plus atroce que n'importe quelle caresse. Je reste là, les jambes écartées, exposée sur ce divan de velours pourpre qui semble boire ma honte. L'air frais du Castel Pink cingle ma peau trempée, et je sens chaque pore de mon corps se rétracter, cherchant désespérément la chaleur de ses doigts, le poids de son corps sur le mien.

Dans la pénombre, au-delà du cercle de lumière crue où nous sommes jetées en pâture, le silence n'est plus tout à fait un silence. C'est un fourmillement. Le froissement d'une robe de soie, le cliquetis d'un briquet en or, et surtout, ce souffle collectif, lourd, gras, qui pèse sur mes membres comme une chape de plomb. Ils sont

là. Les invisibles. Les maîtres de ce sanctuaire de rose qui se délectent de ma déchéance.

— Regarde-les, Elena, murmure-t-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un rôle de commandement. Regarde comme ils ont soif de toi. Regarde comme ta détresse les fait bander.

Elle saisit mon menton, m'obligeant à lever les yeux vers les objectifs rouges des caméras qui nous encerclent comme des yeux de charognards. Mes larmes coulent sans s'arrêter, traçant des sillons brillants sur mon visage, mais mon bassin, traître, ne peut s'empêcher de donner de petits coups désordonnés dans le vide. Je suis une plaie ouverte.

Soudain, je vois des ombres se détacher du fond de la pièce. Deux hommes, dont les visages restent masqués par l'obscurité, s'approchent de la limite de la lumière. L'un d'eux porte un verre de cristal dont les glaçons tintent – un bruit d'une banalité révoltante au milieu de mon naufrage. Ils s'arrêtent à quelques centimètres de moi. Je sens l'odeur de leur tabac de luxe, de leur mépris, de leur désir prédateur.

— Elle est magnifique quand elle s'effondre, n'est-ce pas ? lance-t-elle à l'adresse des ombres, tout en glissant une main lente, cruelle, entre mes cuisses pour me rouvrir de force.

Elle ne me touche pas encore là où j'en ai besoin. Elle effleure simplement l'intérieur de mes genoux, remontant vers la naissance de ma pilosité avec une lenteur de torture. Je gémiss, un son animal qui n'appartient plus à la femme que j'étais ce matin. Je ne suis plus l'épouse de Julien. Je ne suis plus la chrétienne dévote. Je suis une bête en rut, une proie qui appelle le coup de grâce.

— S'il te plaît... dis-je encore, ma voix n'étant plus qu'un sifflement étranglé. Je n'en peux plus... tue-moi, mais finis-en...

Elle rit, un son court et sombre qui résonne contre mes côtes.

— Tu n'es pas encore assez détruite. Je veux sentir ton âme sortir de ton corps quand tu viendras.

D'un coup sec, elle s'abat sur moi. Le choc de son corps contre le mien est électrique. Elle plonge deux doigts en moi avec une violence sauvage, sans aucun préambule, cherchant directement le point de rupture. Je pousse un cri qui se perd dans sa bouche alors qu'elle m'embrasse avec une fureur carnassière, me mordant la lèvre jusqu'au sang. Le goût métallique se mêle au sel de mes larmes.

Elle travaille mon sexe avec une dextérité maléfique, ses doigts imitant le va-et-vient d'une lame dans une plaie. C'est visqueux, c'est bruyant, c'est impudique. Le son de nos fluides qui s'entrechoquent emplit la pièce, amplifié par les micros cachés. J'entends un des hommes dans l'ombre lâcher un juron étouffé, le bruit d'une fermeture éclair que l'on descend. La tension est à son comble, une corde de violon prête à rompre.

— Regarde-les ! hurle-t-elle entre deux assauts de sa langue contre mon cou. Ne ferme pas les yeux ! Regarde ta ruine !

Je suis forcée de voir. Je vois les caméras, je devine les mains des spectateurs qui s'activent dans le noir, je vois mon propre corps, démantelé, offert, sublime dans sa disgrâce. Ma cambrure est telle que je ne touche presque plus le divan. Mes doigts s'enfoncent dans le cuir, l'arrachant presque.

La vague monte. C'est un tsunami de feu qui part de mes entrailles pour consumer mon cerveau. Je sens les muscles de mon sexe se contracter autour de ses doigts, une étreinte désespérée, une agonie. Elle ne ralentit pas. Au contraire, elle accélère, ses coups de rein devenant frénétiques, sa sueur gouttant sur ma poitrine pour se mêler à

la mienne.

— Allez, donne-leur ce qu'ils veulent, petite sainte ! Donne-moi tout !

Je ne suis plus qu'un cri. Un hurlement qui déchire le silence feutré du Castel Pink. La jouissance me percute avec la violence d'un accident de voiture. Mon corps se fige, se tend comme un arc, chaque nerf hurlant sous la surcharge électrique. C'est une explosion de blanc, de noir et de sang. Je sens mes parois vaginales se convulser sur ses doigts, les broyant presque, tandis que des spasmes violents secouent mes jambes, mes bras, mon ventre.

Le plaisir est si intense qu'il en est douloureux, une agonie extatique qui semble durer une éternité. Je vois les étoiles derrière mes paupières, je sens mon cœur rater des battements, et pendant quelques secondes, je meurs vraiment.

Puis, la chute. Brutale.

Elle se retire lentement, laissant mon corps pantelant, secoué de derniers tressaillements involontaires. Je retombe lourdement sur le velours, vidée de toute substance. Mes yeux sont vitreux, fixés sur le plafond orné de roses de stuc. Dans l'ombre, j'entends des applaudissements feutrés, le bruit de verres que l'on trinque. La représentation est terminée.

Elle se redresse, réajustant ses vêtements avec une désinvolture insultante, tandis que je reste là, souillée, offerte à la vue de tous, incapable de bouger un cil. Elle se penche vers moi, une dernière fois, et dépose un baiser glacé sur mon front trempé.

— Bienvenue en enfer, Elena. Le premier cercle te va à ravir.

Elle se détourne et s'éloigne vers les ombres, me laissant seule sous les projecteurs, au milieu du Sanctuaire de Rose, avec pour seule compagnie le voyant rouge de la

caméra qui continue de cligner, témoin éternel de ma chute.

Le chapitre se ferme sur le bruit sourd de la lourde porte en chêne qui se verrouille. Je suis seule. Je suis perdue. Et le pire, c'est que je n'attends qu'une chose : qu'elle revienne m'achever.

Chapitre 3

L'Ange de fer

Le silence qui a suivi la fermeture de la porte n'était pas un soulagement. C'était une condamnation. Dans l'obscurité du Sanctuaire de Rose, j'ai senti chaque centimètre carré de ma peau pulser, encore brûlante du passage de ses mains, encore souillée par l'humiliation délicate qu'elle m'avait infligée. Mon mariage est un cadavre froid, et ici, dans les entrailles du Castel Pink, je suis en train de dépecer ce qu'il reste de ma dignité pour voir si mon cœur bat encore dessous.

Je me suis levée, les jambes flageolantes, mes talons s'enfonçant dans le velours trop épais. Mes doigts ont frôlé le bord de ma nuisette de soie noire, déchirée à l'épaule. Je n'ai pas cherché à la réparer. Pourquoi le ferais-je ? Dans cet endroit, la brisure est une parure. J'ai tourné la tête vers la lentille de la caméra nichée dans le plafond. Le voyant rouge clignotait, tel un battement de cœur électronique. Je leur ai offert un dernier regard, vitreux, provocateur, avant de pousser les battants de la porte pour rejoindre le Grand Hall.

L'air y était radicalement différent. L'oxygène semblait saturé d'ozone, de parfums capiteux et de cette odeur métallique, presque électrique, propre au Castel. Le sol de marbre noir reflétait les néons roses qui zébraient le plafond comme des veines ouvertes. C'était le « Bal des Spectres ». Des silhouettes masquées erraient, se frôlaient, s'observaient à travers les parois de verre dépoli des alcôves.

Je me sentais nue, même habillée. Chaque regard anonyme qui se posait sur mes hanches, chaque murmure étouffé à mon passage me rappelait que j'étais devenue une marchandise de luxe dans ce supermarché du désir. Et pourtant, au fond de mon ventre, ce n'était pas de la honte. C'était une faim. Une faim animale, dévorante, née

des années de famine affective auprès d'un homme qui ne me regardait plus que comme un meuble familial.

Et puis, je l'ai vue.

Elle était au centre de la plateforme circulaire, entourée d'une nuée de voyeurs qui gardaient une distance respectueuse, comme s'ils craignaient d'être consumés par son aura. Roxane.

Elle ne dansait pas. Elle trônait. Elle était assise sur un fauteuil de fer forgé, les jambes largement écartées, une main nonchalamment posée sur sa cuisse puissante. Les stroboscopes balayaient son corps sculptural, créant un effet de décomposition du mouvement qui rendait ses tatouages vivants. Sous les éclats de lumière crue, l'encre noire qui recouvrait ses bras et remontait le long de son cou semblait ramper sur sa peau humide de sueur. C'était une fresque de douleur et de triomphe : des ronces, des ailes brisées, des psaumes oubliés gravés dans la chair.

Mon souffle s'est bloqué dans ma gorge. L'humidité s'est instantanément rappelée à mon entrejambe, une onde de chaleur liquide qui a imprégné mon slip de dentelle. Elle portait un harnais de cuir qui soulignait la cambrure de sa poitrine athlétique, laissant ses tétons pointer avec une insolence magnifique sous la lumière rose. Elle était l'Ange de Fer, une créature de métal et de muscles, l'exact opposé de la femme fragile et brisée que je projetais.

Elle a tourné la tête. Lentement. Comme si elle avait senti ma présence parmi les dizaines d'autres. Ses yeux, d'un bleu délavé, presque gris, ont accroché les miens. À cet instant, le bruit de la foule, la musique assourdissante, les cliquetis des obturateurs de caméras... tout a disparu. Il n'y avait plus que ce fil invisible, tendu à rompre, entre elle et moi.

Son regard n'était pas tendre. C'était celui d'une prédatrice qui vérifie que sa proie

n'est pas allée trop loin. Elle a eu un petit rictus, un mouvement imperceptible du coin des lèvres qui disait : *« Je savais que tu ramperais jusqu'ici. »*

Je me suis avancée, poussée par une force que je ne contrôlais plus. Chaque pas était une agonie de désir. Les spectateurs s'écartaient sur mon passage, sentant sans doute l'électricité statique qui émanait de moi. Je n'étais plus Éléna, l'épouse délaissée. J'étais une plaie ouverte qui ne demandait qu'à être cautérisée.

Arrivée au bord de l'estrade, je me suis arrêtée. Elle ne bougeait pas. Elle me dominait de toute sa superbe, baignée dans une vapeur de glace carbonique qui léchait ses chevilles. L'odeur de sa peau me parvint : un mélange de cuir, de vanille fumée et de cette sueur saine, musquée, qui me rendait folle.

— Tu n'as pas eu ta dose ? a-t-elle murmuré, sa voix basse vibrant jusque dans mes os.

Sa voix était un scalpel. Elle ouvrait des zones de ma conscience que j'avais passées dix ans à murer. Je voulais lui répondre, lui dire que je la détestais pour ce qu'elle me faisait ressentir, pour la façon dont elle réduisait ma volonté en cendres. Mais mes lèvres ont seulement réussi à s'entrouvrir, laissant échapper un gémissement étouffé.

Roxane s'est levée. Sa silhouette de fitness coach, affûtée jusqu'à la corde, semblait gigantesque sous les projecteurs. Elle a fait un pas vers moi, et j'ai reculé d'instinct, frappant le bord d'une table en cristal. Elle a tendu la main, ses doigts longs et calleux venant se loger sous mon menton pour forcer mon visage vers le sien.

— Regarde-les, Éléna, a-t-elle ordonné en désignant de la tête la foule de voyeurs et les objectifs braqués sur nous. Ils attendent. Ils veulent voir la petite bourgeoise s'effondrer. Ils veulent voir ce qu'il reste d'une femme quand on lui enlève son masque de respectabilité.

Elle a resserré sa prise, son pouce venant écraser ma lèvre inférieure, m'obligeant à goûter le sel de sa propre peau. Mon cœur tambourinait contre mes côtes, une cadence désordonnée, terrifiée, mais si vivante.

— Est-ce que tu es prête à leur donner ce qu'ils veulent ? Est-ce que tu es prête à être mon spectacle ?

Je n'ai pas répondu par des mots. J'ai saisi son poignet, mes ongles s'enfonçant dans le cuir de son bracelet, et j'ai pressé mon corps contre le sien. Le contraste était violent : la souplesse de ma soie contre la dureté de son cuir, la chaleur de ma peau contre le froid de ses boucles d'oreilles en acier. Je sentais le relief de ses abdominaux contre mon ventre, et plus bas, la pression de sa cuisse qui cherchait déjà mon intimité trempée.

— Détruis-moi, ai-je expiré contre son cou, là où l'encre d'une aile de corbeau semblait battre au rythme de sa carotide. Juste... ne me laisse pas retourner dans le noir.

Un frisson a parcouru l'échine de Roxane. Son regard de prédatrice s'est mué en quelque chose de plus sombre, de plus affamé. Sans un mot, elle a glissé sa main dans mes cheveux, m'empoignant avec une brutalité qui m'a fait rejeter la tête en arrière, exposant ma gorge aux flashes incessants.

— Bien, a-t-elle lâché. Alors on va leur offrir un final qu'ils n'oublieront jamais.

Elle a fait signe à la régie, en haut dans l'ombre. Les lumières du hall se sont éteintes d'un coup, ne laissant qu'un unique projecteur rose centré sur nous deux, faisant de nous les seules choses existantes dans cet univers de débauche technologique. La musique a muté en une basse sourde, lancinante, qui faisait vibrer le sol et mes entrailles.

Le spectacle commençait. Et cette fois, il n'y aurait pas de porte verrouillée pour me protéger de ma propre chute.

Le projecteur rose nous isolait, nous découpait au scalpel dans le néant de la salle. Autour, je ne voyais plus que des ombres mouvantes, une mer de têtes anonymes dont les murmures étaient étouffés par cette basse monstrueuse qui me frappait la poitrine, cadencant les battements de mon propre cœur. Mais ici, sous ce cône de lumière crue, il n'y avait que Roxane. Son parfum — un mélange de tabac froid, d'ambre et de quelque chose de plus sauvage, de plus organique — m'assaillait les narines.

Elle ne me lâchait pas les cheveux. Ses doigts s'étaient enroulés plus profondément dans ma nuque, tirant avec une précision de bourreau pour m'obliger à cambrier l'échine. Je sentais le cuir de son gant contre mon cuir chevelu, une pression froide qui contrastait avec le feu qui dévorait mes joues.

— Regarde-les, murmura-t-elle, ses lèvres frôlant mon oreille, sa voix vibrant dans mes os. Regarde comment ils te dévorent. Ils veulent voir l'ange se briser. Ils veulent voir ce qu'il y a sous ta peau.

Je fermai les yeux un instant, laissant ma tête retomber davantage. La douleur dans mon cou était une ancre. Elle m'empêchait de dériver vers ce vide qui m'aspirait depuis des mois.

— Fais-le, soufflai-je, ma voix n'étant plus qu'un croassement brisé. Brise-moi. C'est tout ce qui me reste.

Elle laissa échapper un rire sombre, un son de gorge qui se perdit dans le vacarme des enceintes. D'un geste brusque, elle me fit pivoter pour me plaquer contre elle. Son corps était une armure. Je sentais la dureté de ses muscles sous son bustier de cuir noir, la chaleur irradiante de sa peau tatouée. Ses mains descendirent de ma nuque pour s'écraser sur mes hanches, m'attirant violemment contre son bassin. Le choc me

coupa le souffle. À travers l'étoffe de mon pantalon, je sentis la courbe de son sexe, cette promesse de collision qui me fit gémir malgré moi.

Elle s'empara de ma lèvre inférieure avec ses dents, l'étirant jusqu'à la limite de la déchirure avant de m'embrasser avec une fureur animale. Sa langue envahit ma bouche, réclamant, goûtant, cherchant à m'étouffer. C'était un baiser de guerre, une invasion. Je répondis avec la même urgence, mes mains cherchant désespérément ses épaules, griffant le cuir, m'accrochant à elle comme à une bouée dans une tempête de néons.

Sa main droite quitta ma hanche pour remonter sous ma chemise, ses ongles traçant des sillons brûlants sur mes côtes. Elle connaissait mes failles. Elle savait que j'avais besoin de cette brutalité pour me sentir vivant. Elle s'arrêta au niveau de mon cœur, ses doigts se refermant sur ma poitrine, me forçant à reculer d'un pas, tout en gardant son regard ancré dans le mien. Ses yeux étaient deux puits de goudron brillant, sans fond, sans pitié.

— Tu veux disparaître ? demanda-t-elle en déboutonnant ma chemise d'un geste sec. Les boutons sautèrent, ricochant sur le sol de métal dans un tintement inaudible. On va te faire disparaître, petit ange.

Elle poussa le tissu sur mes épaules, m'exposant ainsi torse nu à la foule et au froid soudain du hall. Le contraste était violent. La sueur commençait déjà à perler le long de ma colonne vertébrale, refroidie par le souffle de la climatisation, tandis que devant moi, Roxane était un brasier. Elle posa ses mains à plat sur mes pectoraux, les faisant descendre lentement, très lentement, écrasant sa paume contre ma peau, sentant chaque muscle tressaillir sous son passage.

Elle s'agenouilla.

Le mouvement fut si fluide, si délibéré, que j'en eus le vertige. La foule laissa

échapper un rugissement sourd, une vague de soif qui monta des ténèbres. Roxane s'en moquait. Elle ne voyait que moi. Elle saisit la boucle de ma ceinture, le métal grinçant sous ses doigts experts.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

Je baissai les yeux, haletant, les mains tremblantes le long de mon corps. Je la vis défaire ma ceinture, puis la fermeture éclair de mon jean. Le bruit du curseur me parut plus fort que la musique. Mon sexe, déjà dur à en souffrir, fut libéré de sa prison de coton. L'air frais fut une caresse éphémère avant que la chaleur de Roxane ne le remplace.

Elle ne se précipita pas. Elle prit le temps de contempler l'effet qu'elle avait sur moi, un sourire prédateur étirant ses lèvres peintes de noir. Ses mains vinrent entourer mes cuisses, ses pouces s'enfonçant dans la chair tendre de l'entrejambe, me forçant à m'ouvrir davantage.

— Tu sens ça ? chuchota-t-elle, son souffle chaud frappant mon érection. C'est le poids de tes péchés qui s'en va.

Elle s'avança, son nez frôlant mon gland, humant mon odeur, mon excitation, ma détresse. Puis, sa langue jaillit, une traînée de feu humide qui remonta sur toute la longueur, léchant la perle de désir qui s'était formée au sommet. Je basculai la tête en arrière, un cri étranglé mourant dans ma gorge. Mes doigts se crispèrent dans ses cheveux courts, la tirant vers moi sans même m'en rendre compte, mon bassin cherchant désespérément le contact.

Elle referma ses lèvres sur moi.

La sensation fut un choc électrique qui remonta jusqu'à mon cerveau, oblitérant toute pensée, toute douleur passée. Sa bouche était un sanctuaire de soie et de chaleur, une

étrainte si serrée qu'elle me donnait l'impression de renaître. Elle aspirait avec une force sauvage, ses joues se creusant, tandis que ses mains continuaient de pétrir mes fesses, m'ancrant au sol alors que je menaçais de m'envoler.

Je sentais ses dents frôler ma peau, un danger délicieux qui me faisait vibrer jusqu'à la moelle. La basse continuait de cogner, rythmée désormais par les coups de langue de Roxane contre mon frein, par la succion goulue qui me vidait de toute volonté. J'étais une marionnette entre ses mains, un corps offert en sacrifice sur l'autel de ce club de perdition.

Les larmes que je retenais depuis des jours commencèrent à brûler mes paupières. Ce n'était pas de la tristesse. C'était l'agonie de la libération. Sous le spot rose, devant des centaines de voyeurs dont j'avais oublié l'existence, Roxane était en train de m'arracher à moi-même, m'emmenant loin du noir, vers un sommet où seule la sensation pure existait.

Elle s'arrêta brusquement, me laissant pantelant, le sexe luisant de sa salive sous la lumière artificielle. Elle releva la tête, un filet argenté reliant sa lèvre à moi. Elle se releva d'un bond, ses yeux lançant des éclairs de défi.

— Pas encore, dit-elle en me repoussant vers un fauteuil de velours sombre qui trônait au fond du cercle de lumière. Le meilleur reste à venir.

Elle commença à défaire les boucles de son propre bustier, ses yeux ne quittant jamais les miens, tandis que je m'effondrais sur le siège, les jambes écartées, le souffle court, terrassé par l'attente. Elle allait me détruire, je le savais. Et j'en redemandais.

Le velours du fauteuil était une morsure glacée contre mon dos trempé de sueur, un contraste violent avec la fournaise qui me dévorait l'entrejambe. Roxane restait là, debout dans le halo rose, les doigts agiles sur les lacets de son bustier. Le cuir

craquait, un son sec qui résonnait dans mon crâne comme des coups de fouet. Mes yeux ne pouvaient se détacher des siens ; elle me maintenait en cage simplement par son regard de louve.

Le bustier glissa, révélant ses seins pâles, lourds, pointés vers moi comme des reproches. Ses mamelons, sombres et durcis par l'adrénaline de la scène, semblaient narguer ma propre détresse. Sur son sternum, une dague tatouée semblait s'enfoncer dans sa peau à chaque inspiration profonde. Elle était magnifique. Elle était terrifiante.

— Regarde ce que tu me fais, murmura-t-elle, sa voix plus rauque qu'une caresse sur du papier de verre.

Elle s'approcha lentement. Chaque pas était une torture de lenteur. Je voyais l'éclat de la sueur briller sur ses clavicules. Elle se mit à califourchon sur moi, sans me toucher d'abord, ses cuisses musclées enserrant mes hanches. Je sentis l'humidité de son sexe à travers la soie de sa petite culotte, une chaleur moite qui vint presser mon membre encore luisant de sa salive. Je poussai un gémissement sourd, la tête renversée contre le dossier.

Elle attrapa mes mains et les plaça brutalement sur ses hanches.

— Ne sois pas spectateur de ta propre vie. Prends-moi.

Mes doigts s'enfoncèrent dans sa chair, mes ongles griffant ses tatouages. Je n'avais plus de contrôle. J'étais une bête à l'agonie cherchant son salut dans son corps. D'un geste brusque, elle écarta le tissu fin qui nous séparait encore. Le contact fut un choc électrique. Elle était brûlante, inondée de son propre désir, une source chaude prête à m'engloutir.

Elle se souleva légèrement, guidant mon sexe à l'entrée de son antre. Je la sentis tressaillir, ses muscles vaginaux se contractant déjà autour de mon gland. Puis, dans

un mouvement d'une lenteur sadique, elle s'abaissa.

— Ah... putain...

L'insulte mourut dans ma gorge alors qu'elle m'avalait tout entier. C'était trop. Trop serré, trop chaud, trop vrai. La sensation de ma peau glissant contre ses parois intérieures m'arracha un sanglot que je ne pus étouffer. Mes larmes finirent par déborder, coulant sur mes tempes, tandis qu'elle commençait son va-et-vient rythmé, impitoyable.

Ses hanches frappaient les miennes avec une violence animale. À chaque coup de buttoir, j'entendais le bruit de nos fluides qui s'écrasaient, un claquement mouillé qui se mêlait aux basses sourdes du club. Roxane avait la tête jetée en arrière, ses cheveux noirs balayant mon visage comme des lanières de cuir. Elle n'était plus une femme, elle était l'Ange de fer, m'écrasant sous son poids pour mieux me reconstruire.

— Plus fort, grogna-t-elle en se penchant vers mon oreille, ses dents mordant mon lobe jusqu'au sang. Détruis-moi, ou je te tue.

Je l'agrippai par la taille, la soulevant pour la faire retomber plus durement sur moi. Mon bassin se cambrait instinctivement, cherchant à s'enfoncer toujours plus loin, à toucher son col, à fusionner nos entrailles. La douleur de mon deuil, de mes échecs, de ma solitude, tout se transformait en cette énergie brute, dévastatrice. Je voyais des éclairs blancs derrière mes paupières closes.

Elle accéléra encore, ses mains plaquées contre mon torse, griffant ma peau, y laissant des sillons rouges qui brûlaient. Sa respiration était un râle saccadé. Je sentis ses parois se serrer brusquement, une série de spasmes électriques qui m'indiquèrent qu'elle basculait.

— Roxane... Roxane...

Je n'étais plus qu'un nom qu'elle scandait entre deux souffles. L'odeur du sexe, du cuir et de son parfum entêtant m'enivrait jusqu'à la nausée. Je la voyais s'ouvrir, s'offrir, son visage déformé par une extase qui ressemblait à de la souffrance.

Le climax me percuta de plein fouet, un séisme qui partit de mes reins pour irradier chaque fibre de mon être. Je hurlai son nom contre son cou alors que mon sperme jaillissait en jets brûlants au plus profond d'elle. Elle s'effondra contre moi, ses ongles s'ancrant dans mes épaules, tandis que son propre orgasme la secouait de tremblements violents, prolongés, comme si elle se vidait de son âme.

Le silence ne revint pas, la musique continuait de hurler au-delà du cercle de lumière, mais pour nous, le monde s'était arrêté. Nous restâmes ainsi, soudés par la sueur et le foutre, nos poitrines heurtant l'une contre l'autre dans une course effrénée pour retrouver de l'oxygène.

Elle finit par se redresser, ses yeux encore embrumés, un léger sourire cruel flottant sur ses lèvres rougies. Elle passa un doigt sur mes joues trempées, essuyant une larme avec une tendresse qui me fit plus de mal que sa violence.

— Tu es à moi, maintenant, souffla-t-elle en se levant.

Elle ne se rhabilla pas immédiatement. Elle resta là, nue et victorieuse, devant la foule invisible que j'avais totalement oubliée. Je restai prostré sur le velours, le corps vide, le cœur en lambeaux, mais pour la première fois depuis une éternité, j'avais l'impression de ne plus être un fantôme.

L'Ange de fer m'avait brisé. Et dans les débris, j'avais enfin trouvé la paix.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 4

Le premier contact

L'air au Castel Pink n'était pas de l'oxygène, c'était un mélange poisseux de parfums de luxe, de sueur froide et de ce désir électrique qui sature les lieux où l'on n'a plus rien à perdre. Les néons roses, d'un ton presque agressif, découpaient l'obscurité en tranches de viande crue, léchant les murs de velours sombre qui semblaient absorber mes derniers lambeaux de dignité.

Je me tenais là, seule, le dos collé contre une colonne de marbre froid, sentant le battement frénétique de mon cœur jusque dans ma gorge. Dix ans de mariage venaient de s'évaporer en une seule soirée de silence de trop, une énième indifférence de Thomas qui m'avait poussée dans cette tanière de verre et de vice. J'avais l'impression d'être une plaie ouverte. Mon corps, autrefois un temple de la routine ménagère, me brûlait. J'avais soif d'être regardée, non pas comme une épouse, mais comme une proie, ou peut-être comme une reine déchue prête à tout incendier.

Mes yeux s'habituaient à la pénombre striée de rose. Au plafond, presque invisibles mais omniprésentes, les lentilles des caméras haute définition brillaient comme des yeux de prédateurs cybernétiques. Elles étaient là pour capturer chaque frisson, chaque goutte de sueur, chaque abandon, pour les projeter sur des écrans privés, dans des suites luxueuses où l'on payait des fortunes pour observer la chute des autres. L'idée que des inconnus puissent scruter la courbe de mes hanches ou le tremblement de mes mains me fit l'effet d'une décharge de glace le long de ma colonne vertébrale. C'était terrifiant. C'était exactement ce dont j'avais besoin.

C'est alors que je l'ai vue.

Elle n'a pas marché vers moi, elle a fendu la foule comme si le vide se créait naturellement sur son passage. Roxane. Je ne connaissais pas encore son nom, mais son aura m'a frappée au ventre avant même qu'elle n'atteigne mon champ de vision net. Elle portait un brassard de cuir noir sur un débardeur échancré qui laissait deviner une musculature de athlète, sèche, nerveuse, une machine de guerre sculptée pour le plaisir et la discipline. Ses bras étaient une fresque vivante : des tatouages complexes, des entrelacs de ronces et de symboles anciens qui semblaient ramper sur sa peau mate à chaque mouvement de ses épaules.

Elle s'est arrêtée à un mètre de moi. Juste assez loin pour que je puisse respirer, juste assez près pour que la chaleur de son corps vienne défier la mienne. Ses yeux étaient deux lames de métal sombre, des yeux qui avaient vu toutes les misères du monde et qui les avaient transformées en force. Elle me détaillait sans aucune pudeur, son regard descendant lentement de mon visage à mon décolleté, s'attardant sur la soie trop fine de ma robe qui trahissait le durcissement de mes pointes de seins sous l'effet de l'adrénaline.

— Tu trembles, murmura-t-elle. Sa voix était un contralto profond, un grondement de tonnerre lointain qui fit vibrer quelque chose de très bas dans mon bassin.

Je n'ai pas répondu. Je n'en étais pas capable. Ma gorge était nouée par une émotion qui oscillait entre le sanglot et le cri de jouissance. Elle fit un pas de plus. L'espace entre nous se réduisit à un néant insupportable. Je sentais l'odeur de sa peau : un mélange de bois de santal, de cuir et cette pointe métallique de sueur fraîche qui m'enivra instantanément.

Puis, elle leva la main. Lentement. Avec une délibération qui me fit fermer les yeux par réflexe. Ses doigts, longs et calleux, effleurèrent d'abord mon avant-bras.

Le contact fut une explosion.

Ce n'était pas seulement de la peau contre de la peau. C'était un court-circuit. Une brûlure qui se propagea de mon poignet jusqu'à mon épaule, une onde de choc qui vint s'écraser contre mon intimité déjà humide d'attente. Sa main était chaude, terriblement vivante, contrastant avec la froideur de la colonne contre laquelle je m'écrasais. Elle fit glisser ses doigts le long de mon bras, une caresse presque imperceptible, mais si chargée d'intention que j'en eus le vertige. Elle s'arrêta au creux de mon coude, là où la peau est la plus fine, et pressa légèrement son pouce contre ma veine, là où le sang cognait comme un animal en cage.

Elle se pencha vers mon oreille, ses lèvres frôlant presque mon lobe, et son souffle chaud me fit frissonner si violemment que mes genoux flanchèrent un instant.

— C'est gâché, de te laisser dépérir dans le noir, Éléna.

Elle connaissait mon nom. Le son de ma propre identité dans sa bouche sonnait comme une revendication de propriété. Elle recula d'un centimètre, juste assez pour plonger son regard dans le mien. Ses yeux ne me demandaient pas la permission, ils me dictaient ma nouvelle réalité.

— Tu es la plus belle chose que j'aie vue ce soir, continua-t-elle, sa voix se faisant plus rauque, plus carnassière. Et Dieu sait que ce temple est rempli de merveilles. Mais toi... toi, tu es en train de mourir de faim. Ça se voit à la façon dont tu me regardes. Tu as envie que je t'arrache cette robe, n'est-ce pas ? Tu as envie que je te montre ce que c'est que de ne plus avoir à réfléchir, de juste ressentir jusqu'à en crever.

Je sentis une larme, une seule, rouler sur ma joue. Ce n'était pas de la tristesse. C'était l'armure qui craquait. Roxane leva sa main et, avec une douceur qui me déchira le cœur, elle recueillit la goutte d'eau salée avec son pouce. Puis, sans me quitter des yeux, elle porta son pouce à ses lèvres et goûta mon chagrin.

— Ne pleure pas pour ce qui est mort, Éléna, dit-elle en posant cette fois sa paume entière sur ma joue, me forçant à lever le visage vers elle. Pleure pour ce qui va naître ici.

Le monde autour de nous disparut. Les voyeurs derrière leurs écrans, la musique assourdissante, le souvenir amer de mon mari... tout s'effaça devant la promesse brute qui brûlait dans le regard de cette femme. J'étais à la dérive, et elle était le récif sur lequel je voulais me briser.

— Dis-le, ordonna-t-elle, sa main descendant maintenant vers ma gorge, ses doigts se refermant avec une pression ferme mais contrôlée. Dis-moi que tu veux que je te sorte de ce silence.

— Je veux... articulai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle brisé. Je veux que tu me fasses sentir que je suis encore en vie. Quel qu'en soit le prix.

Un sourire prédateur étira ses lèvres. Elle se rapprocha encore, écrasant sa poitrine contre la mienne, et je sentis la dureté de ses muscles à travers nos vêtements. Elle était la puissance que je n'avais plus, et j'étais le vide qu'elle allait combler avec une violence libératrice.

— Le prix sera élevé, Éléna. Je vais te briser en mille morceaux. Mais je te promets que chaque morceau hurlera de plaisir.

L'air dans la pièce devint soudainement trop lourd, saturé d'ozone et de cette odeur musquée, presque sauvage, qui émanait d'elle. Sa main ne lâchait pas ma gorge. Au contraire, elle déplaça son pouce pour presser l'artère où mon sang battait la chamade, une pulsation irrégulière et paniquée. Elle savourait ce rythme, je le voyais dans ses prunelles sombres qui semblaient absorber la moindre lueur des néons rouges de la pièce.

— Regarde-les, murmura-t-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle de velours. Regarde ces ombres derrière les vitres, ces yeux numériques qui attendent que tu te brises. Ils veulent voir la petite veuve joyeuse s'effondrer. Ils veulent voir ce que ton mari n'a jamais eu le courage de réveiller en toi.

Un sanglot sec s'échappa de mes lèvres, mais elle le coupa net en enfonçant brusquement deux doigts dans ma bouche. Le goût de sa peau, salé et métallique, envahit mes sens. J'étouffai, les yeux écarquillés, mes mains venant se cramponner instinctivement à ses poignets d'acier. Elle n'était que muscles et détermination.

— Suce, ordonna-t-elle, ses yeux ancrés dans les miens. Fais-moi sentir que tu as faim. Que tu es vide.

Je m'exécutai, humiliée et pourtant portée par une vague de chaleur qui me submergeait entre les cuisses. Ma langue s'enroula autour de ses doigts, explorant chaque phalange, chaque rugosité, tandis qu'elle me forçait à reculer vers l'écran géant qui projetait les commentaires libidineux des spectateurs. Mon dos heurta la surface froide. Le contraste entre le froid du verre et la chaleur incandescente de son corps me fit frissonner de la tête aux pieds.

Elle retira ses doigts avec un bruit de succion mouillé, laissant un fil de salive briller sur mon menton. Sans me laisser reprendre mon souffle, elle s'empara de l'ourlet de ma robe en soie noire — celle que j'avais choisie pour me sentir encore femme, celle qui me servait d'armure. D'un geste brusque, elle la remonta jusqu'à ma taille, exposant mes jambes tremblantes et la dentelle fine de ma culotte, déjà trempée.

— Regarde-toi, Éléna, ricana-t-elle. Tu es une fontaine. Tu es tellement pressée de m'appartenir que tu ne peux même plus cacher ta propre déchéance.

Elle plaça sa paume à plat contre mon entrejambe, écrasant fermement mon sexe à travers le tissu léger. Je poussai un cri sourd, le bassin basculant en avant malgré moi,

cherchant cette pression, cherchant la douleur pour oublier le vide. Ses doigts commencèrent à bouger, un pétrissage lent et cruel qui me faisait vaciller.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle en se collant davantage contre moi. C'est la vie qui revient. C'est la honte qui brûle. C'est moi qui te réécrits.

Ses dents trouvèrent le lobe de mon oreille, le mordant avec une force qui me fit gémir de douleur, avant que sa langue ne vienne apaiser la plaie. Ma respiration était saccadée, mes poumons me brûlaient. J'étais prise au piège entre sa force brute et le regard invisible de milliers de voyeurs, et pour la première fois depuis des mois, je n'avais plus envie de m'enfuir.

Ses mains abandonnèrent mon sexe pour s'attaquer aux fines bretelles de ma robe. Elle les fit glisser avec une lenteur calculée, révélant la pâleur de mes épaules, puis la rondeur de mes seins qui pointaient sous l'effet du froid et de l'excitation. Elle s'arrêta un instant pour contempler son œuvre, un sourire prédateur aux lèvres.

— Tu es magnifique quand tu es dévastée, lâcha-t-elle.

Puis, avec une brutalité qui m'arracha un cri de surprise, elle me retourna face à l'écran, mon visage s'écrasant contre la surface froide. Je vis mon propre reflet, les yeux rougis, les lèvres gonflées, les cheveux en bataille. Et derrière moi, elle, cette prédatrice qui semblait plus grande, plus sombre, sa main gantée de cuir venant se plaquer entre mes omoplates pour me maintenir soumise.

De sa main libre, elle attrapa ma chevelure, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à regarder mon propre corps exposé à la caméra.

— Ils te regardent, Éléna. Dis-leur ce que tu ressens. Dis-leur comment ton corps te trahit.

Je ne pouvais rien dire. Ma gorge était nouée par l'excitation et l'effroi. Elle descendit sa main le long de ma colonne vertébrale, chaque passage de ses doigts laissant une traînée de feu sur ma peau. Arrivée à la base de mon dos, elle s'arrêta, ses doigts se glissant sous l'élastique de ma culotte pour venir effleurer la fente brûlante de mon intimité.

— Tu es tellement mouillée, murmura-t-elle, sa voix vibrant contre mon dos. Tu es un brasier, et je vais m'y jeter jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi.

Elle écarta mes fesses d'un geste possessif, exposant ma vulnérabilité totale à l'objectif. Je sentis son souffle chaud sur ma peau nue, juste là, au creux de mes reins, avant qu'elle ne commence à tracer des cercles avec son nez contre ma chair de poule.

— Tu veux que je m'arrête ? demanda-t-elle avec une ironie cruelle. Tu veux que je te rende à ton silence, à ta solitude, à ton fantôme de mari ?

— Non... suppliai-je, mes doigts griffant la vitre devant moi. S'il te plaît... ne t'arrête pas. Détruis-moi. Fais-moi oublier qui je suis.

Elle rit, un son rauque qui me fit vibrer jusqu'à la moelle.

— Oh, je vais faire bien plus que t'oublier, Éléna. Je vais t'imprégner de moi. Tu ne pourras plus jamais fermer les yeux sans voir ma main sur ton corps.

Je sentis alors ses doigts s'enfoncer brusquement en moi, sans prévenir, cherchant la profondeur de mon désir avec une autorité qui me fit hurler. C'était trop, c'était trop peu, c'était le chaos que j'avais réclamé. La sensation était si intense que mes jambes se dérochèrent, mais elle me rattrapa par la taille, me soulevant presque pour m'empaler davantage sur sa main.

La sueur commençait à perler sur mon front, se mélangeant aux larmes de plaisir et

d'épuisement. La musique de la boîte de nuit n'était plus qu'un bourdonnement lointain, effacée par le bruit de nos souffles courts et le claquement humide de sa peau contre la mienne.

— Tu commences à comprendre, n'est-ce pas ? murmura-t-elle en augmentant la cadence de ses doigts à l'intérieur de moi, me malmenant avec une précision chirurgicale. La douleur et le plaisir, c'est la même porte. Et je viens d'en enfoncer les gonds.

Je basculai ma tête en arrière sur son épaule, cherchant sa bouche, cherchant un contact encore plus intime. Je voulais qu'elle me déchire, qu'elle me vide de toute cette tristesse accumulée. Ma main descendit pour guider la sienne, mes doigts se mêlant aux siens dans ce mouvement frénétique, une danse de possession absolue.

Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que cette pression, cette chaleur insoutenable, et la promesse d'une fin qui ne viendrait qu'au prix d'un abandon total.

— Regarde l'écran, Éléna ! ordonna-t-elle à nouveau, sa voix montant d'un ton. Regarde ce que tu es devenue !

Je levai les yeux, et ce que je vis me fit frémir : une femme brisée, offerte, dont le visage n'exprimait plus que l'agonie délicate d'une soumission consentie. J'étais vivante. Enfin. Et ce n'était que le début de ma destruction.

Mes yeux se fixèrent sur l'écran, mais la vision était floue, noyée derrière un voile de larmes que je refusais de laisser couler. Ce que je voyais, c'était une étrangère. Une femme dont le chemisier déboutonné pendait lamentablement sur ses épaules, révélant la nacre de sa peau rougie par la tension. Ses doigts à elle étaient enfoncés en moi, et sur l'image, le contraste entre sa main ferme, autoritaire, et l'ouverture vulnérable de mon corps était une insulte à ma dignité, un sacre pour ma déchéance.

— Regarde, Éléna, répéta-t-elle, son souffle brûlant contre mon oreille. Regarde comme tu t'ouvres pour moi. Comme tu es avide.

Je gémis, un son rauque qui me déchira la gorge. Elle changea d'angle, ses doigts crochétant mon point de bascule avec une cruauté délicate. Je sentis mes muscles pelviens se contracter violemment autour d'elle, une succion réflexe, désespérée. J'étais trempée, un mélange poisseux de désir et de soumission qui coulait le long de ses phalanges, brillant sous la lumière crue des projecteurs. L'odeur de mon propre sexe, musquée et entêtante, monta jusqu'à mes narines, se mêlant au parfum boisé et coûteux qu'elle portait.

— Je n'en peux plus... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un sifflement erratique. Tue-moi. Tue cette tristesse.

— Je ne vais pas te tuer, petite chose, susurra-t-elle en accélérant le rythme. Je vais te vider jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de celle que tu étais.

Elle retira brutalement sa main pour mieux me retourner. Mes genoux flanchèrent, mais elle me plaqua contre le bureau, face à l'écran, mes fesses offertes, mon front écrasé contre la surface froide du bois. Elle ne perdit pas une seconde. J'entendis le bruit sec d'une fermeture éclair, puis le froissement du tissu.

L'intrusion fut soudaine, colossale. Elle ne demanda pas la permission. Elle entra en moi comme on enfonce une porte close, d'un coup de rein sauvage qui me fit pousser un cri de bête blessée. La douleur fut la première à m'accueillir, une brûlure vive qui dilata mes parois, avant que le plaisir, plus sombre et plus dense, ne prenne le relais.

Chaque coup de boutoir me propulsait en avant, mon corps heurtant le bureau dans un rythme métronomique et obscène. Sur l'écran, je voyais le mouvement de va-et-vient, la collision de nos chairs, la sueur qui perle sur mes reins et qui ruisselle entre mes cuisses. C'était une boucherie de sentiments. À chaque fois qu'elle s'enfonçait plus

profondément, j'avais l'impression qu'elle allait chercher cette boule de chagrin logée au creux de mon ventre pour l'arracher de force.

— Dis-le, ordonna-t-elle, ses mains broyant mes hanches jusqu'à y laisser l'empreinte de ses doigts. Dis-moi que tu n'es plus rien.

— Je ne suis... plus rien... haletai-je, ma tête balançant de gauche à droite. Je suis à toi. Prends tout. Déchire tout.

Elle grogna, un son animal, dépourvu de toute humanité. Sa cadence devint frénétique, une charge furieuse qui ne laissait plus de place à l'air dans mes poumons. Je sentais mon clitoris battre furieusement, chaque friction contre ses poils pubiens m'envoyant des décharges électriques qui remontaient jusqu'à ma nuque. Mon corps n'était plus qu'un champ de bataille, un amas de nerfs à vif réclamant l'explosion finale.

L'humidité entre nous était telle qu'un bruit de succion, gras et impudique, résonnait dans la pièce à chaque retrait. C'était sale. C'était pur.

Je sentis la vague arriver de loin, un tsunami de chaleur noire. Mes doigts griffèrent le bois du bureau, cherchant une prise alors que mon bassin se mettait à tressauter de manière incontrôlable.

— Maintenant ! hurla-t-elle en m'agrippant par les cheveux pour me forcer à regarder l'écran une dernière fois. Regarde-toi jouir pour moi !

L'orgasme me frappa avec la violence d'un accident de voiture. Ma vision explosa en mille éclats de lumière blanche. Mes parois vaginales se convulsèrent sur elle, des spasmes si puissants que j'eus l'impression de l'écraser, de vouloir la garder à jamais prisonnière de ma chair. Je criai, un long hurlement qui se mua en sanglots, tandis que mon corps était secoué de tremblements sismiques. Je ne contrôlais plus rien. Les

fluides, les larmes, les cris : tout s'écoulait de moi dans un abandon total.

Elle poussa un dernier râle étouffé, s'enfonçant une ultime fois jusqu'à la garde, se vidant en moi dans une chaleur pulsante qui finit de m'achever.

Pendant de longues minutes, le silence ne fut rompu que par nos souffles courts et le bourdonnement électronique de l'écran. Elle resta collée à mon dos, son poids m'écrasant contre le bureau, son sexe encore logé au fond du mien, comme pour marquer son territoire.

Lorsqu'elle se retira enfin, je m'effondrai sur le sol, les jambes en coton, le sexe douloureux et béant. Le liquide s'écoulait lentement sur mes cuisses, trace indélébile de mon abdication. Elle se rhabilla avec une lenteur calculée, ne jetant pas même un regard vers ma forme brisée.

— Relève-toi, Éléna, dit-elle d'une voix redevenue glaciale, presque clinique. Le spectacle est terminé. Mais demain, tu reviendras. Parce qu'il n'y a que dans cette destruction que tu trouves la paix.

Elle quitta la pièce, me laissant seule face à l'écran qui diffusait encore l'image de ma propre ruine. J'étais vidée. J'étais dévastée. Et pour la première fois depuis des mois, le poids sur ma poitrine s'était évaporé, remplacé par l'écho délicieux d'une douleur qui ne demandait qu'à renaître.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 5

L'invitation

L'air du Castel Pink a une odeur particulière, un mélange entêtant de parfum de luxe, de sueur froide et d'ozone dégagé par les dizaines de serveurs informatiques qui tapissent les sous-sols. Ici, l'air ne circule pas, il pèse. Il s'écrase sur ma peau comme un avertissement. Sous les néons roses qui baignent le grand salon d'une lumière de chair et de sang, je me sens comme une pièce d'exposition, un objet précieux et brisé que l'on aurait déposé là pour le plaisir de yeux invisibles.

Mon mariage n'est plus qu'un souvenir rance, une carcasse de routine que j'ai laissée derrière moi pour m'enfoncer dans ce vice salvateur. À trente-trois ans, je pensais avoir tout ressenti, mais le vide que mon mari a laissé en partant — ou plutôt, le vide qu'il a creusé en restant tout en étant absent — est un gouffre que seul ce lieu semble pouvoir combler. Ici, au milieu du velours sombre et des objectifs haute définition dissimulés derrière les miroirs sans tain, je ne suis plus la femme délaissée. Je suis une proie volontaire.

Je sens mon cœur cogner contre mes côtes avec une violence qui me donne le vertige. Chaque battement résonne dans mes oreilles, s'accordant au bourdonnement sourd des caméras qui, je le sais, sont braquées sur moi. Elles captent tout : la naissance de ma sueur entre mes seins, le tremblement imperceptible de mes doigts sur le tissu de ma robe en soie, et surtout, l'humidité qui commence déjà à imprégner ma lingerie fine. C'est une forme de torture délicieuse. Savoir que quelque part, sur des écrans noirs, des inconnus analysent la moindre de mes réactions physiologiques me rend plus vivante que je ne l'ai été ces dix dernières années.

C'est alors que je la vois.

Roxane émerge de l'ombre d'un alcôve, sa silhouette de prédatrice découpée par la lueur crue d'un néon rose. Elle ne marche pas, elle glisse, avec cette assurance de celle qui possède les lieux, qui possède les corps, qui me possède déjà un peu. Son débardeur noir, trop serré, laisse entrevoir le relief de ses muscles sculptés par des heures de discipline acharnée. Ses bras sont des fresques vivantes ; les tatouages s'enroulent autour de sa peau comme des lianes d'encre sombre, racontant des histoires de douleur et de triomphe que je ne peux qu'imaginer.

Elle s'arrête à quelques centimètres de moi. Son odeur m'envahit instantanément : un parfum boisé, masculin, mêlé à l'odeur brute de sa propre peau chauffée par l'effort. C'est une odeur qui appelle à l'obéissance. Ses yeux, d'un vert presque surnaturel sous cette lumière artificielle, me transpercent. Elle ne me demande pas si je vais bien. Elle ne s'embarrasse pas de politesses inutiles. Elle lit dans mon regard la dévastation de la veille, cette « destruction » qu'elle m'avait promise et qu'elle m'a infligée avec une précision chirurgicale sur le bureau du studio.

— Tu as encore les yeux rouges, Éléna, murmure-t-elle. Sa voix est un râle grave qui fait vibrer les os de mon bassin. Tu as pleuré toute la nuit, n'est-ce pas ? En repensant à ce que je t'ai fait. En sentant le vide à l'intérieur de toi.

Je baisse la tête, incapable de soutenir son regard. La honte et le désir se battent dans mon ventre, créant un nœud douloureux. Elle a raison. J'ai pleuré jusqu'à l'aube, les doigts crispés sur mes draps, hantée par l'image de mon propre corps se soumettant à ses ordres devant l'œil froid de la caméra.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle.

J'obéis. Je n'ai pas le choix. Je suis une droguée et elle est ma dose.

Elle lève une main, et je retiens mon souffle, m'attendant à une gifle ou à une caresse

Brusque. Mais elle se contente de passer son pouce sur ma lèvre inférieure, l'écrasant avec une lenteur calculée. Je sens la callosité de sa peau contre la mienne. C'est électrique. Le contraste entre sa force brute et la fragilité de mon visage est une insulte à ma dignité, et pourtant, je me surprends à entrouvrir la bouche, cherchant plus de ce contact, cherchant à goûter le sel de sa main.

— Ce soir, on ne va pas rester ici avec les débutants, reprend-elle, ses yeux brillant d'une lueur cruelle. Le salon est trop public pour ce que j'ai prévu de te faire. Tu as besoin de plus. Tu as besoin qu'on t'arrache ce qui reste de ton vieux moi.

Elle s'approche encore, son torse frôlant le mien. Je sens la chaleur qui émane d'elle. Mon cœur bat si fort, si lourdement, que j'ai l'impression grotesque que les micros directionnels cachés dans le plafond vont enregistrer le bruit de ma panique. C'est une sensation d'exposition totale, comme si elle pouvait voir, à travers ma poitrine, la machine de mon désir s'emballer.

— Suis-moi, dit-elle simplement. Vers la zone privée. Là où les caméras n'ont plus de filtres. Là où le son est si pur qu'on entendra chaque gémissement, chaque craquement de tes certitudes.

Elle ne me laisse pas le temps de répondre. Elle saisit ma main. Sa prise est ferme, presque douloureuse. Ses doigts se verrouillent autour de mon poignet comme des menottes de chair. La tension physique est telle que j'ai l'impression que l'air entre nous pourrait prendre feu. C'est une invitation au désastre, un saut dans le vide sans filet.

Elle commence à m'entraîner vers le fond du club, vers ces portes en cuir mat que personne n'ose franchir sans une invitation spéciale. Mes jambes sont lourdes, comme si j'avancais dans de la mélasse, mais mon corps hurle d'impatience. Je vois le mouvement de ses hanches devant moi, le jeu des muscles sous son pantalon de sport, et une bouffée de chaleur liquide m'inonde les cuisses. Je suis une épave, et elle est la

tempête qui va finir de me briser.

Nous arrivons devant le sas métallique. Le néon au-dessus de nous grésille, jetant des éclairs roses sur le visage de Roxane. Elle se tourne vers moi une dernière fois avant d'ouvrir la porte.

— Une fois de l'autre côté, Éléna, il n'y a plus de retour en arrière. Tu n'es plus une femme qui explore. Tu es une chose qui appartient au Castel. Tu es prête à ce que le monde entier voie à quel point tu peux être soumise ?

Ma gorge est sèche. Je ne peux que hocher la tête, le regard fixé sur sa main qui ne lâche pas la mienne. Le voyage vers l'abîme commence maintenant.

Le clic de la serrure électronique résonne dans mes vertèbres comme un coup de feu. La lourde porte de cuir s'ouvre sur un couloir plongé dans une pénombre rance, saturée d'une odeur d'ozone, de musc et de cire froide. Ici, l'air est plus épais, plus chargé d'électricité statique. On n'entend plus la musique du club, seulement un bourdonnement sourd, une vibration de basses qui semble remonter par la plante de mes pieds pour faire trembler mes entrailles.

Roxane ne se retourne pas. Elle me tire, sa main verrouillée sur mon poignet comme une menotte de chair. Je trébuche à moitié, mes talons claquant sur le sol métallique, un son sec qui déchire le silence étouffant. Chaque pas est une trahison envers la femme que j'étais il y a encore une heure. La Éléna qui avait une dignité, une pudeur, une vie. Tout cela s'effrite, tombe en poussière derrière moi.

— Plus vite, murmure-t-elle sans ralentir. Ton impatience me brûle les doigts, Éléna. Je sens ton pouls qui cogne contre ma paume. Tu as peur, ou tu as juste hâte de ne plus t'appartenir ?

— Les deux, j'articule dans un souffle rauque.

Ma propre voix me dégoûte autant qu'elle m'excite. Elle est brisée, humiliée d'avance. Roxane s'arrête brusquement devant un rideau de velours pourpre, si lourd qu'il semble absorber toute lumière. Elle lâche mon poignet, mais avant que je puisse reprendre mon souffle, elle se plaque contre moi. Son corps, dur, musclé par les heures d'entraînement, m'écrase contre la paroi froide du couloir.

Elle prend mon visage à deux mains, ses pouces s'enfonçant dans mes joues pour forcer ma bouche à s'entrouvrir. Son regard est une lame de fond, sombre et impitoyable.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle.

Je plonge mes yeux dans les siens. Les larmes me montent aux yeux, non pas de tristesse, mais de cette douleur exquise d'être enfin vue pour ce que je suis : une épave assoiffée de naufrage. Elle approche ses lèvres de mon oreille, son souffle chaud me donne des frissons qui me parcourent l'échine comme des décharges électriques.

— Derrière ce rideau, il y a la Scène. Il n'y a pas de spectateurs visibles, seulement des ombres derrière des vitres sans tain. Ils vont voir chaque tressaillement de ta peau, chaque goutte de sueur, chaque spasme. Ils vont voir la vérité que tu caches sous tes tailleurs chics.

Sa main descend, lentement, avec une cruauté calculée. Elle glisse sur ma gorge, s'attarde sur l'os de ma clavicule, puis descend sur ma poitrine. Elle sent mon cœur qui menace d'exploser. Elle ne s'arrête pas. Elle saisit le tissu de mon haut et le tire violemment vers le bas, exposant mes seins au froid cinglant de la pièce. Mes mamelons se rétractent instantanément, durs comme de la pierre sous l'effet du choc et du désir.

— Tu es déjà trempée, n'est-ce pas ? grogne-t-elle en plongeant sa main dans

l'échancrure de mon pantalon.

Je lâche un gémissement étranglé, ma tête basculant en arrière contre le mur. Ses doigts ne demandent pas la permission. Ils s'enfoncent, brutaux, à travers la dentelle fine de ma culotte qui n'est plus qu'un lambeau de soie mouillée. Le contraste est violent : ses doigts sont frais, mais l'endroit qu'ils explorent est un brasier. Elle trouve mon clitoris et l'écrase sans ménagement, une pression sourde qui me fait décoller du sol.

— Réponds-moi, chienne. Est-ce que tu es prête à ce qu'ils voient à quel point tu es une fontaine dès qu'on te traite comme l'objet que tu es ?

— Oui... oui, Roxane... s'il te plaît...

Le mot "objet" se loge dans mon ventre comme un éclat de verre. C'est ce que je voulais. Ne plus avoir à décider. Ne plus avoir à être forte. Je veux être cette chose qu'on utilise, qu'on expose, qu'on brise jusqu'à ce qu'il ne reste que le cri.

Elle retire ses doigts, les portant à ses propres lèvres pour les goûter, ses yeux ne lâchant pas les miens. Un fil de salive et de mon propre désir brille au coin de sa bouche. C'est l'image la plus obscène et la plus magnifique que j'aie jamais vue. L'animalité pure.

— On va te préparer, dit-elle d'une voix basse, presque tendre, ce qui est pire que tout. Le public aime le contraste. Ta peau si blanche, et le cuir si noir.

Elle attrape une poignée de mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une force qui m'arrache un cri de douleur surprise. Elle m'entraîne de l'autre côté du rideau.

L'espace est vaste, circulaire. Un seul projecteur zèbre l'obscurité, frappant un fauteuil de gynécologue détourné, tout en acier brossé et sangles de cuir verni. Autour, le noir

total, mais je sens les présences. Je sens les regards invisibles qui pèsent déjà sur moi, comme des mains sales sur ma peau nue. L'air est chargé d'une tension sexuelle si dense qu'elle semble presque liquide.

Roxane me pousse vers le centre de la lumière. Mes jambes flageolent. Je me sens vaciller sur mes talons. Elle commence à défaire ma ceinture, ses mouvements sont secs, dépourvus de toute hésitation.

— À genoux, Éléna. Devant tout le monde. Montre-leur ta soumission avant même qu'on ne commence à te toucher vraiment.

Je m'exécute. Mes genoux percutent le sol froid avec un bruit sourd. Je suis là, au milieu de l'arène, la poitrine offerte, le bas du corps encore à moitié couvert par un pantalon qui ne demande qu'à tomber. Je me sens petite, minuscule, offerte en pâture à une faim que je ne comprends pas encore.

Elle se place derrière moi, et je sens ses mains saisir mes hanches pour me cambrer violemment. Elle veut que je m'offre, que j'expose mon sexe encore caché par le tissu aux ombres qui nous entourent.

— Regarde la vitre, là-bas, ordonne-t-elle en désignant l'obscurité. Imagine leurs yeux sur tes fesses. Imagine leurs mains qui ont envie de te déchirer. Tu sens comme tu brûles ? Tu sens comme tes fluides coulent le long de tes cuisses ?

Je ferme les yeux, mais elle me gifle les fesses, un coup sec qui claque dans le silence, laissant une brûlure cuisante sur ma peau.

— Ouvre les yeux. Regarde ton humiliation. C'est ta seule vérité maintenant.

Je les ouvre. Et je vois mon reflet flou dans la vitre sans tain. Je vois une femme dévastée, les cheveux en bataille, les seins pointés vers le vide, à genoux devant une

silhouette qui la domine avec une autorité terrifiante. Je n'ai jamais été aussi laide, aussi défaite. Et je n'ai jamais eu autant envie de mourir de plaisir.

Roxane glisse sa main dans mon dos, ses ongles griffant doucement ma colonne vertébrale jusqu'à la base de mes reins. Elle saisit le haut de mon pantalon et, d'un geste brusque, le fait descendre jusqu'à mes chevilles, m'exposant totalement. L'air frais frappe mon intimité détrempée, et je ne peux m'empêcher de frissonner violemment, un sanglot de honte et d'excitation bloqué dans ma gorge.

— Voilà, murmure-t-elle, sa voix vibrant de satisfaction. Maintenant, on va pouvoir commencer à s'occuper de toi sérieusement. Écarte les jambes, Éléna. Plus large. Je veux qu'ils voient tout. Chaque pli, chaque goutte.

Je m'exécute, le visage en feu, les larmes coulant enfin librement sur mes joues tandis que je m'ouvre, offerte, vulnérable, attendant le prochain assaut de celle qui a décidé de réduire mon âme en cendres.

Je sens le froid du carrelage mordre mes genoux, mais cette douleur n'est rien face au brasier qui dévore mon entrejambe. Roxane se tient debout, impériale, une silhouette d'ébène et de cruauté qui occulte la lumière crue du plafonnier. Ses doigts, longs et fins, viennent se poser sur mon menton pour forcer mon visage à se lever. Je suis une épave. Mes yeux sont rougis, mes lèvres tremblent, et je sens le filet de bave et de larmes se mélanger sur mon menton.

— Regarde-les, Éléna, ordonne-t-elle d'une voix qui ne souffre aucune désobéissance. Regarde l'objectif. Je veux que tu saches qu'à cet instant précis, ton intimité n'est plus un secret. Tu es un paysage de chair offerte.

Je tourne la tête vers la lentille sombre de la caméra fixée au mur. Le sentiment de profanation est si violent que mon ventre se contracte dans un spasme douloureux. Je suis là, les jambes écartées au maximum, mes lèvres charnues et rougies par

l'excitation exposées à la vue de tous, brillant d'une humidité indécente. L'air frais de la pièce s'engouffre entre mes cuisses, et chaque mouvement de l'air me fait tressaillir comme une décharge électrique.

Roxane ne me laisse pas le temps de sombrer dans ma honte. Elle s'accroupit brusquement devant moi. L'odeur de son parfum — un mélange de cuir et de jasmin — m'assaille, se mêlant à l'odeur plus âcre, plus animale, de mon propre désir. Elle plonge deux doigts dans mon entre sans aucun préambule.

Je pousse un cri qui déchire le silence de la pièce, un son qui n'a plus rien d'humain. C'est un gémissement de bête traquée qu'on vient de mettre à mort. Ses doigts sont froids, durs, et ils explorent ma paroi interne avec une autorité terrifiante. Elle cherche le point de rupture, ce petit bouton de chair qui commande ma volonté.

— Tu es tellement trempée, murmure-t-elle contre mon oreille, son souffle chaud me donnant la chair de poule. C'est dégoûtant de voir à quel point ton corps réclame ce que ton esprit prétend rejeter. Tu sens ça ? Tu sens comme tu m'accueilles ?

Elle accélère le mouvement. Le bruit est obscène — un clapotis humide, rythmé, qui résonne contre les murs nus. *Flac. Flac. Flac.* Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière, exposant ma gorge. Je suis une proie. Ses doigts se font plus pressants, plus profonds, venant heurter mon col de l'utérus avec une force qui me fait voir des étoiles. Ma main cherche désespérément un appui et se referme sur sa botte de cuir, m'y agrippant comme à une bouée de sauvetage au milieu d'un naufrage.

— S'il te plaît... j'articule, la voix brisée.

— S'il te plaît quoi ? répond-elle en enfonçant son pouce sur mon clitoris avec une pression dévastatrice. Dis-le. Dis ce que tu es.

— Je suis... je suis à toi. Fais-moi mal... vide-moi... je n'en peux plus...

Elle ricane, un son sombre et triomphant. Elle retire ses doigts un instant, me laissant dans une agonie de frustration, avant de revenir avec trois doigts, les écartant à l'intérieur de moi pour me forcer à m'ouvrir davantage. La sensation d'étirement est à la limite de la douleur, mais c'est une douleur que j'appelle, que je chéris. Je sens mon bassin se soulever d'un mouvement saccadé, incontrôlable, cherchant le contact, cherchant la friction.

La sueur commence à perler sur mon front, coulant dans mes yeux, salée et brûlante. Je ne suis plus Éléna. Je ne suis plus cette femme qui avait des principes, une carrière, une vie. Je suis un amas de nerfs et de muqueuses en train de fondre.

Soudain, elle change de rythme. Ses doigts deviennent frénétiques, une machine de guerre lancée contre ma résistance dévastée. Elle me malmène, me pétrit, ses ongles écorchant légèrement l'entrée de mon sexe. Je sens le climax monter comme une vague de fond, une force tectonique qui menace de me briser les os.

— Maintenant, Éléna. Donne-tout à la caméra. Montre-leur comment tu te détruis pour moi.

C'est l'étincelle finale. Un spasme colossal part de la base de ma colonne et foudroie mon cerveau. Je hurle, un cri long et rauque qui me déchire la gorge, tandis que mon sexe se contracte violemment autour de ses doigts. C'est une explosion de fluides, une fontaine de honte et de plaisir qui gicle sur sa main, sur le sol, sur mes propres cuisses. Mon corps est secoué de convulsions si fortes que je m'effondre en avant, le front contre ses genoux, mes poumons cherchant l'air dans des sanglots convulsifs.

L'orgasme dure une éternité, des vagues de chaleur résiduelles continuant de me traverser alors que je sens le liquide s'écouler lentement de moi, tiède et lourd. Le silence revient, lourd comme une chape de plomb. Seul le son de ma respiration erratique et le bruit de mes larmes s'écrasant sur le carrelage subsistent.

Roxane retire lentement sa main, couverte de moi. Elle ne s'essuie pas. Elle porte ses doigts à ses lèvres, me fixant avec un regard d'une intensité insoutenable, et les lèche avec une lenteur provocante.

— Tu as été magnifique, ma petite bête, souffle-t-elle en passant sa main souillée dans mes cheveux défaits. Mais ne crois pas que c'est fini. Ce n'était que l'invitation.

Elle se lève, me laissant là, brisée, les jambes encore ouvertes, offerte au regard de l'objectif invisible, l'âme en lambeaux et le corps encore vibrant d'une dévotion absolue. Je sais alors que je ne reviendrai jamais de cette pièce. La porte de ma cellule s'est refermée, et j'en ai moi-même avalé la clé.

Chapitre 6

Le couloir des miroirs

Le froid du carrelage contre mes fesses nues me rappelle brutalement à la réalité, mais quelle réalité ? Celle où je ne suis plus une épouse délaissée, mais une chair palpitante, offerte, marquée par les doigts de Roxane. Je sens encore la tiédeur de mon propre sexe couler lentement le long de mes cuisses, une trace d'humidité poisseuse qui me marque comme une bête.

Roxane me domine de toute sa superbe, ses muscles dessinés par les néons roses du Castel Pink. Elle me tend une main ferme. Ses doigts sentent encore moi. C'est une odeur forte, musquée, l'odeur de ma propre reddition. Je saisis son poignet, mes doigts tremblants contrastant avec sa poigne d'acier. Elle me hisse debout d'un coup sec. Mes jambes flanchent, mes genoux s'entrechoquent, mais elle me rattrape, me collant contre son corps sculptural. La sueur de son ventre rencontre la mienne dans un glissement de peau qui me fait gémir malgré moi.

— Marche, Éléna, ordonne-t-elle tout bas, sa voix vibrant contre mon oreille. Le spectacle ne fait que commencer.

Elle me pousse doucement vers la sortie de la pièce de décompression. Nous pénétrons dans ce que le Castel appelle « Le Couloir des Miroirs ».

L'endroit est oppressant de beauté et de perversité. Les murs, du sol au plafond, ne sont que des surfaces réfléchissantes d'un noir profond, d'une netteté effrayante. Sous l'éclairage des tubes de néon dissimulés dans les plinthes, chaque détail est amplifié. Je sais ce que sont ces parois : des miroirs sans tain. Derrière ce verre sombre, des inconnus, des membres d'élite, nous regardent. Ils voient ma démarche chancelante, la

rougeur de mon décolleté, l'éclat sauvage de mes yeux.

Je m'arrête, pétrifiée par ma propre image.

Depuis dix ans, je n'ai vu dans mon miroir qu'une femme qui s'effaçait. Une silhouette que mon mari traversait du regard comme si j'étais faite de fumée. Ici, dans ce couloir saturé de luxe et de luxure, je me percute de plein fouet. Mes cheveux sont un désordre de boucles sombres, mes lèvres sont gonflées, mordues, et mes yeux... mes yeux ne sont plus ceux d'une victime. Ils brillent d'une faim prédatrice que j'ignorais posséder.

— Regarde-toi, murmure Roxane en se glissant derrière moi. Regarde ce que tu es devenue en une heure.

Elle pose ses mains sur mes hanches, ses doigts tatoués de motifs complexes s'enfonçant dans ma peau blanche. Dans le reflet, le contraste est saisissant. Sa peau mate, couverte d'encre, contre ma pâleur de porcelaine. Elle remonte ses mains lentement, très lentement, ses paumes frottant le tissu fin de ma nuisette déchirée, jusqu'à écraser mes seins. Mes mamelons, durcis par le froid du couloir et l'adrénaline, pointent sous ses doigts. Je rejette la tête en arrière, venant percuter son épaule ferme.

— Je suis... je suis immonde, je souffle, alors que mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage.

— Non, Éléna. Tu es vivante. Pour la première fois de ta chienne de vie, tu n'es pas une idée. Tu es de la viande, du désir, de la jouissance pure. Et ils adorent ça.

Elle désigne le mur de droite d'un mouvement de menton. Je m'approche du miroir, presque à le toucher. Je vois la trace brillante de mon excitation sur l'intérieur de mes cuisses, scintillant sous les néons. Je vois la béance de mon regard. Je pose ma main

sur la vitre froide. De l'autre côté, quelqu'un pose peut-être sa main au même endroit, à quelques centimètres de la mienne, séparé seulement par ce verre qui protège leur anonymat et expose ma nudité émotionnelle.

La douleur de mon mariage, ces années de silence pesant, de nuits passées dos à dos dans un lit king-size devenu un désert de glace, tout cela remonte d'un coup. Mon cœur se serre. Une larme solitaire trace un chemin sur ma joue, mais elle est aussitôt balayée par une vague de chaleur qui part de mon bas-ventre. La tristesse se transmute en érotisme brut. C'est le paradoxe du Castel Pink : on y soigne son âme en mettant son corps au supplice.

Roxane passe une jambe entre les miennes, forçant mes cuisses à s'écarter davantage devant le miroir. Elle se frotte contre moi, son bassin cherchant le mien à travers nos vêtements. Je sens sa propre chaleur, son excitation de guide qui prend plaisir à perdre son élève.

— On ne pleure pas ici, Éléna. On mouille, on saigne, on crie, mais on ne pleure pas pour le passé. Regarde la Suite 69, là-bas, au bout. C'est là que tu vas apprendre ce que signifie vraiment disparaître dans l'autre.

Le couloir semble s'allonger à l'infini, une galerie de mon propre désir multiplié par mille. Chaque pas que je fais vers cette porte noire, marquée d'un "69" en lettres de néon rose pâle, est un renoncement à la femme que j'étais. Je ne veux plus de la sécurité. Je veux la brûlure. Je veux que chaque pore de ma peau soit scruté, analysé, désiré par ces ombres derrière la vitre.

Je me tourne vers elle, mes doigts s'accrochant à son débardeur, le tirant vers le bas pour sentir la dureté de ses muscles. Je veux qu'elle me voie, pas seulement comme un projet, mais comme une égale dans la débauche.

— Emmène-moi, je murmure, ma voix brisée par une soif que rien ne semble pouvoir

étancher. Fais-moi oublier que j'ai un nom.

Roxane sourit, un sourire de louve, et attrape ma mâchoire pour m'obliger à fixer une dernière fois mon reflet. Je vois une femme dont la dignité a été remplacée par une puissance animale. Je vois une femme qui n'a plus peur du regard des autres, car elle est devenue le soleil noir autour duquel tout gravite.

Nous reprenons notre marche. Le bruit de nos talons sur le sol poli résonne comme un compte à rebours. La Suite 69 approche, et avec elle, la promesse d'une destruction totale. Je sens le liquide entre mes jambes devenir plus lourd, plus chaud à chaque pas. Je n'ai plus honte. Je suis l'exhibitionniste qu'ils attendent. Je suis la plaie ouverte qu'ils veulent panser avec leurs yeux.

La porte se dessine, massive, imposante. Derrière elle, l'inconnu. Devant moi, Roxane, ma gardienne, mon bourreau, mon salut. Elle pose sa main sur la poignée, mais ne l'abaisse pas encore. Elle se tourne vers moi, ses yeux brûlant d'une promesse torride.

— Prête à ne plus appartenir qu'au regard ?

Je ne réponds pas avec des mots. Je colle mon corps au sien, mes mains cherchant l'ouverture de son pantalon, mes lèvres frôlant les siennes avec une urgence sauvage. Je suis prête à tout. Absolument tout.

Ma main s'enfonce avec une brutalité qui m'étonne moi-même dans la ceinture de son pantalon, mes doigts griffant le cuir souple, cherchant le contact de sa peau. Roxane ne recule pas. Au contraire, elle plaque son bassin contre le mien, m'écrasant contre le bois froid de la porte de la Suite 69. Le contraste est violent : le froid du vernis dans mon dos, le brasier de son corps devant moi.

Je l'embrasse comme si je voulais lui arracher l'âme, un baiser qui goûte le fer et le

désespoir. Ma langue force le passage, envahit sa bouche avec une sauvagerie de bête traquée qui a fini par accepter son sort. Je sens ses dents mordre ma lèvre inférieure, une douleur aiguë qui fait jaillir une étincelle derrière mes paupières. Le sang perle, chaud, salé, et elle l'aspire avec une lenteur provocante.

— Regarde-toi, murmure-t-elle contre mes lèvres, son souffle court venant mourir dans ma gorge. Regarde ce que tu es devenue en dix mètres de couloir.

Je n'ai pas besoin de regarder. Je le sens. Je sens cette humidité poisseuse qui coule entre mes cuisses, trempant la soie fine de ma lingerie, collant à ma peau comme une seconde mue. Je suis un fruit trop mûr, prêt à éclater sous la moindre pression. Mes doigts finissent par trouver la tirette de sa braguette. Le petit bruit métallique du curseur qui descend résonne dans le silence pesant du couloir comme un coup de feu.

Je plonge ma main à l'intérieur, cherchant la chaleur, la texture de son désir à elle. Roxane lâche un grognement sourd, un son animal qui vibre jusque dans mes propres entrailles. Elle attrape mes cheveux, rejette ma tête en arrière avec une force qui me fait cambrer l'échine.

— Tu veux que je t'ouvre cette porte ? demande-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle de commandement. Tu veux que le monde entier voit ce que je vais te faire ? Que ton mari, ton passé, tes regrets s'évaporent dans la sueur de ceux qui vont te dévorer des yeux ?

— Ouvre, j'articule, la voix brisée par une envie qui me tord l'estomac. Ouvre et détruis-moi. Je ne veux plus rien garder. Je veux être vide pour que tu puisses me remplir de ton enfer.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle prend le temps de glisser sa main libre sous ma robe, remontant lentement le long de mes collants. Ses doigts sont frais, mais là où ils passent, ils laissent une trace de feu. Quand elle atteint l'échancrure de mon sexe, elle

s'arrête. Elle joue avec le rebord du tissu, effleurant à peine mon clitoris gonflé, me faisant gémir de frustration.

— Supplie-moi, ordonne-t-elle.

— Roxane... s'il te plaît...

— Plus bas. Dis-le comme si ta vie en dépendait. Parce que c'est le cas.

Je me laisse glisser un peu contre la porte, mes genoux fléchissant, ma bouche cherchant son cou, sa peau qui sent le musc et l'autorité.

— Prends-moi ici, maintenant, ou ouvre cette putain de porte et laisse-les me regarder mourir de plaisir. Je t'en supplie... fais-moi oublier que j'ai un nom.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Elle lâche mes cheveux pour saisir la poignée. Dans un mouvement fluide, elle l'abaisse et nous basculons dans l'obscurité de la Suite 69.

L'air y est différent. Plus lourd. Chargé d'un parfum d'encens, de cuir vieux et de sexe froid. C'est une vaste pièce plongée dans une pénombre rousse, éclairée par des bougies dont les flammes dansent sur des murs tendus de velours pourpre. Et partout, encore ces miroirs, mais cette fois-ci, ils sont inclinés, disposés pour que chaque angle de la pièce soit visible, pour que l'intimité soit une notion abolie.

Elle me pousse à l'intérieur et referme la porte d'un coup de talon sec. Le verrou s'enclenche. Le clic final.

Je reste là, au centre de ce temple du vice, mes mains tremblantes, ma robe froissée, mes lèvres en sang. Je me vois dans dix miroirs à la fois. Je vois la femme que j'étais mourir dans le reflet, et celle que je suis devenue naître dans la pénombre. Mes yeux sont dilatés, sombres, habités par une faim que rien ne pourra jamais rassasier.

Roxane s'approche de moi par derrière. Elle ne me touche pas tout de suite. Elle se contente de contourner mon corps comme un prédateur évaluant sa proie.

— Enlève-la, dit-elle simplement.

— Ma robe ?

— Tout. Je veux voir chaque parcelle de ta honte s'étaler devant ces glaces. Je veux que tu te caresses devant moi en regardant ton propre reflet. Je veux que tu comprennes que ton corps n'est plus à toi, mais à l'image que nous en faisons.

Mes mains montent vers mes épaules. Le tissu glisse. C'est lent. Trop lent. Chaque centimètre de peau révélé est une brûlure. Je sens mes tétons pointer, durcir sous l'air frais de la pièce, sous le regard de Roxane qui pèse sur moi comme un poids physique. La robe tombe à mes pieds, un tas de soie inutile.

Je suis nue, à l'exception de mes talons et de mes bas. Je suis une plaie ouverte.

— Regarde-toi, exige-t-elle à nouveau, se plaçant juste derrière moi pour que son reflet encadre le mien. Regarde comme tu es belle quand tu es perdue.

Elle glisse ses mains sur mes hanches, ses ongles s'enfonçant légèrement dans ma chair, et elle me force à écartier les jambes. Le miroir en face de moi me renvoie l'image de ma propre vulnérabilité, l'éclat de mon humidité entre mes cuisses, le rose tendre de mon intimité offerte.

— Touche-toi, murmure-t-elle à mon oreille, sa main descendant pour guider la mienne. Montre-moi comment tu fais quand tu es seule et que tu penses à ce que tu n'oses pas dire.

Mes doigts, guidés par les siens, trouvent le chemin de mon centre. Au premier contact, un choc électrique parcourt tout mon corps. Je lâche un cri étouffé, ma tête basculant sur son épaule. C'est trop. C'est déjà trop, et nous ne faisons que commencer.

— Plus fort, ordonne-t-elle. Je veux entendre le bruit de ton plaisir. Je veux que les murs s'en imprègnent.

Je commence à bouger, mes doigts glissant sur mes lèvres gorgées de sang et de désir. Le son est là, humide, rythmé, obscène dans le silence de la suite. Je me regarde faire. Je vois mes traits se décomposer, ma bouche s'entrouvrir pour chercher l'air, mes yeux se révoquer vers l'arrière.

Roxane passe une main devant moi, saisissant mon sein gauche, l'écrasant avec une fermeté qui me fait cambrer le dos. Elle pince mon mamelon entre son pouce et son index, tirant dessus jusqu'à ce que la douleur se transforme en une décharge de pur plaisir.

— Tu sens ça ? C'est le début de ta destruction. Tu n'es plus une femme, tu es un instrument. Et je vais jouer de toi jusqu'à ce que tu te brises.

Elle retire brusquement sa main de mon sexe, me laissant vide, haletante, au bord d'un précipice que je ne peux pas encore franchir. Elle me fait pivoter pour que je lui fasse face, ses yeux sombres plongeant dans les miens avec une intensité terrifiante.

— Maintenant, à genoux.

Je n'hésite pas une seconde. Je m'exécute, mes genoux percutant le tapis épais, mes mains trouvant ses cuisses, mon visage à la hauteur de son entrejambe où l'odeur de son propre désir m'enivre. Je lève les yeux vers elle, implorante, l'animalité ayant pris le dessus sur toute forme de raison.

— Ouvre-moi, Roxane... déchire-moi...

Elle attrape mon menton, me forçant à la regarder tandis qu'elle commence à défaire les boutons de sa chemise, un par un, avec une lenteur calculée qui me torture.

— Tu crois que c'est ce que tu veux ? Tu n'as encore rien vu de ce que la Suite 69 réserve à celles qui s'abandonnent.

Elle écarte les pans de sa chemise, révélant sa poitrine ferme, ses seins aux aréoles sombres qui semblent me défier. Elle saisit ma main et la porte à sa bouche, mordant le gras de mon pouce avec une sauvagerie qui me fait frissonner.

— On ne va pas juste baiser, ma toute belle. On va s'exterminer.

Elle me repousse d'un geste brusque, me faisant tomber sur les fesses, et se dirige vers un coffre en cuir posé près d'un grand lit à baldaquin dont les draps de satin noir semblent appeler mon agonie. Elle l'ouvre et en sort quelque chose qui luit sourdement sous la lumière des bougies.

Le bruit du métal contre le métal me glace le sang, tout en envoyant une nouvelle vague de chaleur dans mon bas-ventre.

— Viens ici, dit-elle sans se retourner. Rampe.

Mes genoux percutent le tapis de laine épaisse avec un bruit sourd, un son qui résonne dans le silence pesant de la Suite 69. Chaque centimètre de progression vers elle est un calvaire et une extase. Je sens mes muscles trembler, non pas de faiblesse, mais d'une tension accumulée depuis dix ans de vide, dix ans d'absence de toucher. L'air est saturé d'encens et de l'odeur métallique du cuir neuf.

Elle ne se retourne pas. Son dos est une carte de muscles tendus sous la lumière vacillante des bougies. Je rampe, mes mains s'enfonçant dans les fibres du tapis, mon regard fixé sur ses talons hauts, sur la courbe de ses mollets. Je me sens comme un animal qu'on a affamé trop longtemps et qui, face à sa proie, ne sait plus s'il veut dévorer ou être dévoré.

Arrivé à son niveau, je m'arrête. Mon souffle est court, saccadé. Je lève les yeux. Ce qu'elle tient dans ses mains, ce qui luisait si froidement, c'est un carcan de cuir noir doublé de fourrure, relié à une lourde chaîne d'acier. Le cliquetis du métal est une sentence.

— Lève le menton, ordonne-t-elle.

Je m'exécute, le cou offert, le cœur battant contre mes côtes comme s'il cherchait à s'échapper. Elle se penche sur moi, l'odeur de son parfum — un mélange de jasmin et de sueur froide — m'envahit les poumons. Elle boucle le collier. Le froid de l'acier contre ma peau me fait tressaillir, une décharge électrique qui descend directement dans mon entrejambe, déjà douloureusement humide.

— Tu as passé dix ans à te regarder dans les miroirs en te demandant qui tu étais, murmure-t-elle en tirant sur la chaîne pour me forcer à me lever. Ce soir, je vais te montrer que tu n'es rien d'autre qu'un cri qui ne demande qu'à sortir.

Elle me traîne littéralement vers le lit. Les draps de satin noir sont d'une douceur insultante. Elle me pousse, m'étalant sur le dos, et en un mouvement d'une agilité prédatrice, elle chevauche mes hanches. Sa chemise est grande ouverte, ses seins pointant vers le plafond, les pointes dressées, prêtes à mordre. Sans me laisser le temps de respirer, elle saisit mes poignets et les attache aux montants du baldaquin avec des lanières de cuir qui se serrent à chaque mouvement.

Je suis à nu. Offert. Brisé avant même qu'elle ne m'ait touché.

— Regarde-moi, exige-t-elle.

Elle plonge sa main entre mes cuisses. Ses doigts, experts et impitoyables, écartent les lèvres de ma fente déjà gorgée de désir, brûlante de cette attente insoutenable. Le contact est un choc. Je lâche un gémissement qui ressemble à un sanglot. Elle ne cherche pas la douceur. Elle enfonce deux doigts d'un coup, explorant ma chair avec une brutalité qui me fait cambrer le dos.

— Tu es tellement trempée... C'est ça que tu voulais ? Que je te traite comme la chienne que tu caches sous tes airs de femme brisée ?

— Oui... putain, oui... je craque, ma voix n'est plus qu'un râle.

Elle retire ses doigts, couverts de mon propre jus qui brille à la lueur des flammes, et les porte à sa bouche. Elle les lèche avec une lenteur calculée, ses yeux fixés dans les miens, y cherchant chaque trace de ma déchéance. Puis, sans prévenir, elle se débarrasse du reste de ses vêtements. Son corps est une insulte à la perfection, une arme de guerre.

Elle saisit un godemichet en verre, froid et transparent, qu'elle avait dissimulé sous l'oreiller. Elle l'enduit de ma salive et de mon désir, puis l'aligne contre mon entrée.

— Ça, c'est pour les années de silence.

Elle l'enfonce d'un coup sec. Je hurle. C'est une douleur magnifique, une plénitude qui déchire tout sur son passage. Elle commence un va-et-vient frénétique, une cadence animale. Je sens le verre glisser contre mes parois, chaque nerf de mon corps se tordant sous l'assaut. Elle ne s'arrête pas. Elle penche son visage vers le mien, écrasant sa bouche contre la mienne. Nos langues se battent, se déchirent, un goût de sang et de sel se mêlant à nos haleines courtes.

Elle lâche le verre pour plonger sa tête entre mes jambes. Ses dents mordent l'intérieur de mes cuisses, ses mains pétrissent mes fesses avec une force qui laissera des marques. Et puis, sa langue trouve mon clitoris. C'est le coup de grâce.

Elle aspire, elle lèche, elle dévore avec une faim qui semble vouloir m'aspirer tout entière. Je perds le contrôle. Mes hanches se soulèvent violemment contre les liens, mes poignets brûlent sous le cuir. La jouissance monte, noire, épaisse, une vague de fond qui part de mon ventre et envahit mon cerveau. Je crie son nom, je crie ma haine, je crie mon amour, tout ce qui est resté coincé dans ma gorge pendant une décennie.

L'orgasme explose. Ce n'est pas une libération, c'est une exécution. Mon corps se contracte dans des spasmes si violents que je crois mourir. Des larmes coulent enfin, brûlantes, inondant mes tempes, se perdant dans mes cheveux. Je pleure parce que j'existe à nouveau. Je pleure parce qu'elle m'a détruite pour mieux me reconstruire.

Elle se redresse, le visage barbouillé de mes fluides, les yeux sombres de triomphe. Elle défait mes liens d'un geste brusque. Je retombe sur les draps, pantelante, le corps encore secoué de tressaillements.

— Le miroir ne mentait pas, dit-elle d'une voix rauque en essuyant une larme sur ma joue avec son pouce. Tu es magnifique quand tu n'es plus rien.

Elle s'allonge contre moi, sa peau moite collée à la mienne. Dans le silence qui retombe, seul le bruit de nos respirations heurtées subsiste. Le chapitre se referme sur ce constat sanglant : la Suite 69 n'est pas un refuge. C'est un abattoir où l'on vient tuer le passé pour espérer avoir un futur.

Je ferme les yeux, le goût d'elle encore au fond de ma gorge. La douleur s'est tue, laissant place à un vide immense, mais pour la première fois, ce vide n'est plus froid.

Il est incandescent.

Chapitre 7

La Suite 69

La porte de la Suite 69 se referma derrière nous avec un clic métallique, définitif, qui résonna dans mes tripes comme le couperet d'une guillotine. À cet instant précis, le monde extérieur — mon appartement vide, les dossiers de divorce qui traînaient sur la table de la cuisine, l'ombre de l'homme qui m'avait ignorée pendant dix ans — cessa d'exister.

Ici, l'air était différent. Il était épais, saturé d'un parfum de tubéreuse entêtante et d'ozone, cette odeur électrique qui précède l'orage. Le décor me frappa comme un uppercut : du velours d'un noir abyssal tapissait les murs, absorbant la moindre parcelle de réalité pour ne laisser place qu'à l'artifice. Des néons d'un rose fuchsia, presque violent, découpaient l'espace en zones d'ombre et de lumière crue.

Et au centre, tel un autel sacrificiel, trônait le lit. Une immense plateforme circulaire, drapée de soie anthracite, sur laquelle convergeaient des projecteurs braqués avec une précision chirurgicale.

— Bienvenue dans ton nouveau sanctuaire, murmura Roxane contre mon oreille.

Sa voix était un grondement sourd qui fit vibrer ma colonne vertébrale. Je sentis son souffle chaud, chargé de l'odeur de la menthe et d'une pointe d'adrénaline. Elle ne m'avait pas encore lâché le poignet. Ses doigts, calleux à force de soulever de la fonte, serraient ma peau fine avec une autorité qui me privait de toute volonté.

Je fis un pas chancelant vers le lit. Mon regard fut attiré par des reflets insolites dans les recoins de la pièce. Des lentilles de verre, sombres et fixes. Des dizaines de

caméras haute définition, dissimulées derrière des miroirs sans tain ou nichées dans les moulures du plafond. Des yeux mécaniques qui ne cillaient jamais.

— Pourquoi y en a-t-il autant ? demandai-je, ma voix n'étant plus qu'un fil ténu, brisé par l'appréhension.

Roxane me fit pivoter brusquement. Elle me colla contre elle, son corps athlétique, dur comme le marbre, pressé contre ma silhouette plus frêle. Je sentais la chaleur qui émanait de ses cuisses tatouées à travers le tissu léger de ma robe. Elle attrapa mon menton, m'obligeant à regarder droit vers l'un des objectifs qui rougeoyait doucement, signe qu'il était actif.

— Parce que tu n'es plus seule, Éléna, souffla-t-elle, ses yeux sombres plongeant dans les miens avec une intensité prédatrice. De l'autre côté de ces parois, dans l'ombre de leurs écrans, ils sont des milliers. Des hommes qui s'ennuient, des femmes qui rêvent d'être à ta place, des voyeurs qui ont soif de vérité. Ils attendent de te voir craquer. Ils attendent de voir la petite bourgeoise délaissée se transformer en chienne de plaisir sous leurs yeux.

Un frisson de pure terreur, mêlé à une excitation honteuse, me traversa. L'idée que mon humiliation et ma renaissance soient jetées en pâture à une foule invisible me donna la nausée, mais fit aussi battre mon sexe d'un coup sourd, rythmique. Mon mariage m'avait rendue invisible ; ici, j'allais être le centre d'un univers de luxure.

— Ils vont nous regarder... nous aimer ? balbutiai-je, le mot "aimer" sonnait faux, presque dérisoire dans ce temple de la chair.

Roxane eut un rire rauque, un son sans joie qui s'acheva en une caresse brutale sur ma joue.

— Ils vont nous regarder nous détruire, rectifia-t-elle. Je vais arracher chaque couche

de honte que ton mari a déposée sur toi. Je vais te vider de tes larmes jusqu'à ce qu'il ne reste que tes cris. Et ils ne perdront pas une miette de ta déchéance. Regarde la lumière, Éléna. Dis-leur que tu es prête à leur appartenir.

Elle attrapa ma main et la guida vers l'entrejambe de son pantalon de sport en nylon noir. Je sentis la cambrure de son sexe, la chaleur qui irradiait de son bassin. Ma propre respiration devint erratique, saccadée. La sueur commençait à perler entre mes seins, collant la soie de ma lingerie à ma peau.

— Je... je ne sais pas si je peux, murmurai-je, alors que mes yeux s'emplissaient de larmes. C'est trop. Tout ce monde...

— C'est exactement ce que tu voulais, trancha-t-elle en resserrant sa prise sur ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux avec une force qui me fit rejeter la tête en arrière. Tu voulais qu'on te voie. Tu voulais exister. Regarde-toi, Éléna. Tu trembles comme une feuille, et pourtant, tu es déjà trempée. Ton corps crie ce que ta bouche n'ose pas dire.

Elle me poussa doucement vers le bord du lit. Je tombai à genoux sur le tapis épais, le visage à hauteur de ses hanches. L'odeur de son corps, ce mélange de musc, de sueur fraîche et d'encre de tatouage, m'assaillit. C'était une odeur de vie, sauvage et indomptée, à l'opposé de l'odeur de décomposition de mon couple.

Roxane porta ses mains à la taille de son pantalon et, d'un geste lent, théâtral, le fit glisser. Elle ne portait rien dessous. Sa peau était une carte géographique de douleur et de résilience, couverte de motifs sombres qui semblaient s'animer sous les néons roses.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle. Et souviens-toi que chaque personne derrière ces caméras est en train de s'imaginer à ma place. Ou à la tienne.

Je restai là, prostrée, le souffle court, les yeux fixés sur cette intimité offerte, sauvage, alors que le silence de la suite était soudain rompu par le vrombissement lointain, presque imperceptible, des serveurs informatiques qui diffusaient notre image au monde entier. J'étais une proie. J'étais une star. J'étais une femme qui allait enfin mourir pour pouvoir renaître.

Ma main, mue par une volonté qui n'était plus la mienne, s'avança vers l'intérieur de sa cuisse, là où la peau est la plus douce, la plus brûlante. Dès que mes doigts effleurèrent son épiderme, une décharge électrique me parcourut.

— C'est ça, murmura Roxane, sa main s'abattant sur mon épaule pour me maintenir au sol. Commence à leur donner ce qu'ils attendent. Montre-leur à quel point tu as faim.

Le conflit en moi était un ouragan : la dignité que j'essayais de sauver et ce besoin animal d'être prise, brisée, exposée. Dans le reflet d'un objectif, juste au-dessus de nous, je vis mon propre visage : les yeux rougis, la bouche entrouverte, l'air d'une naufragée qui vient de trouver sa bouée de sauvetage dans un océan de stupre.

Je n'étais plus Éléna, la femme bafouée. J'étais le sujet 69. Et la séance ne faisait que commencer.

Ma main tremblait, une feuille morte prise dans un courant d'air brûlant. Sous la pulpe de mes doigts, la peau de Roxane était une promesse de damnation. C'était soyeux, presque irréel de perfection, mais la chaleur qui s'en dégageait était celle d'un brasier. Je sentis le muscle de sa cuisse tressaillir, une onde de choc qui remonta le long de mon bras pour venir frapper mon cœur à grands coups de butoir.

— Plus haut, Éléna, ordonna-t-elle. Sa voix n'était plus qu'un souffle rauque, une commande gravée dans le métal. N'oublie pas le public. Ils veulent voir tes doigts disparaître. Ils veulent savoir si tu es aussi mouillée que tu en as l'air.

Je levai les yeux vers la forêt d'objectifs qui nous encerclaient. Des petits points rouges clignotaient, tels les yeux d'une meute de loups tapis dans l'ombre, attendant la curée. Je me voyais sur l'écran géant en face de nous : une silhouette brisée, à genoux, les cheveux en bataille et les lèvres gonflées par une attente insupportable. La honte aurait dû m'étouffer, mais elle agissait comme un lubrifiant sur mon âme. Chaque regard virtuel posé sur moi alourdissait mon sexe, le rendant douloureusement sensible.

J'obéis. Ma main glissa plus haut, s'enfonçant sous la soie de son déshabillé noir. Je touchai la dentelle humide de sa culotte, ce rempart dérisoire qui séparait mes doigts de son intimité. Roxane laissa échapper un grognement, un son de prédateur satisfait, et sa main plongea dans mes cheveux pour m'attirer violemment contre elle. Mon visage s'écrasa contre son ventre, mon nez humant l'odeur musquée de son excitation mêlée à son parfum coûteux.

— Regarde la caméra numéro trois, murmura-t-elle à mon oreille, tout en tirant sur mes mèches pour me forcer à cambrer le cou. Dis-leur ce que tu ressens. Dis-leur ce que ça fait d'être la traînée du monde entier pendant que tu me goûtes.

— Je... je sens que je meurs, articulai-je, la voix étranglée par un sanglot qui se transforma en un gémissement impudique. Je sens que je n'existe plus que par tes mains... et par leurs yeux.

Roxane rit, un son sombre et délicieux, avant de se défaire de sa robe d'un geste sec. Elle se tenait devant moi, magnifique et impitoyable, ses seins pointant vers moi comme des reproches. Elle attrapa mon poignet et guida mes doigts directement au cœur du conflit, là où la dentelle ne pouvait plus rien retenir.

L'humidité était totale. Une inondation de désir qui poissait mes doigts, s'insinuant sous mes ongles. Je sentis sa fente, brûlante et palpitante, se serrer contre ma main

dès le premier contact. L'odeur du sexe monta à mes narines, acre et enivrante. Je ne réfléchissais plus. Ma langue passa sur mes lèvres sèches, cherchant désespérément un peu de cette substance qui nous liait.

— Lèche-les, Éléna. Lèche-toi les doigts devant eux. Montre-leur ton goût.

Je portai ma main à ma bouche, mes yeux fixés sur l'objectif le plus proche. Je siphonnai mes propres doigts, savourant le sel et l'acidité de son plaisir mélangé à ma sueur. C'était une profanation, et c'était la chose la plus érotique que j'aie jamais vécue. Mon propre sexe, entre mes jambes, était devenu une plaie béante, une demande de secours que seule la violence de l'acte pourrait apaiser.

Roxane se laissa tomber sur le lit immense, s'étalant dans une pose d'une impudeur absolue, les jambes grandes ouvertes face à la caméra principale. Les projecteurs crachèrent une lumière crue sur son sexe offert, luisant sous l'effet des fluides.

— Viens là, ordonna-t-elle en tapotant le matelas. Viens te perdre dans ce que tu as commencé. Je veux qu'ils voient ta salive briller sur mes lèvres. Je veux qu'ils entendent le bruit de ta langue contre moi.

Je rampai sur le lit, telle une bête assoiffée. Mes genoux s'enfonçaient dans le velours, mes mains cherchaient un appui sur sa peau de satin. Je m'installai entre ses cuisses, sentant la chaleur radioactive qui émanait de son entrejambe. Mes yeux étaient fixés sur sa vulve, ce bouton de rose sombre et gonflé qui semblait appeler mon supplice.

Je plongeai.

Ma langue s'écrasa contre son clitoris avec une faim dévorante. Roxane hurla, un cri qui déchira l'air lourd de la suite 69, un cri qui fut instantanément relayé sur des milliers d'écrans à travers le globe. Elle se cambra, ses hanches venant heurter mon visage avec une force brutale. Je m'agrippai à ses fesses, mes doigts s'enfonçant dans

la chair ferme, tandis que je travaillais sa sensibilité avec une frénésie animale.

C'était une symphonie de bruits organiques : le clapotis de ma salive, le souffle court de Roxane, le bourdonnement électronique des caméras qui zoomaient sur notre fusion. Je sentais le goût de Roxane envahir ma gorge, une essence de femme pure, sauvage, libérée de toute morale. Je voulais la vider, je voulais qu'elle se répande sur mon visage pour que le monde entier sache que j'appartenais à cette fange, que j'étais enfin chez moi dans l'abjection.

— Oh Dieu... Éléna... continue... n'arrête pas... murmura-t-elle, ses mains griffant mes épaules, me laissant des sillons rouges qui brûlaient délicieusement.

Ses muscles fessiers se contractaient sous mes paumes, une ondulation rythmée qui m'indiquait qu'elle approchait du bord. Mais elle ne me laissa pas finir. Soudain, elle m'attrapa par les épaules et me retourna avec une force surprenante, me plaquant sur le dos. Elle se mit à califourchon sur mon visage, son sexe à quelques millimètres de ma bouche, mais elle ne descendit pas. Elle resta là, suspendue, me dominant de toute sa superbe, tandis qu'elle portait ses propres mains à ses seins, les pétrissant avec une ferveur narcissique.

— Regarde-moi, esclave, haleta-t-elle. Regarde ce que tu ne peux pas encore avoir complètement. Tu as faim ? Tu veux que je te pénètre avec ce que j'ai préparé pour toi ?

Mon regard descendit vers le bord du lit où, posé sur la table de chevet, un objet en acier noir, imposant et cruel, brillait sous les spots. Un frisson de terreur et d'excitation pure me traversa l'échine. Le jeu ne faisait que changer d'échelle.

— S'il te plaît... gémis-je, mon bassin se soulevant involontairement vers elle. Prends-moi. Détruis-moi devant eux.

Roxane attrapa l'objet, son regard brillant d'une lueur démoniaque. Elle ne le quitta pas des yeux alors qu'elle le passait lentement entre ses lèvres, le mouillant de sa propre salive, avant de le diriger vers moi.

— Ils attendent le climax, Éléna. Et nous allons leur offrir un carnage.

Le froid de l'acier contre mes lèvres n'était rien comparé au brasier qui ravageait mon ventre. Roxane me fixait, ses yeux sombres dévorant chaque spasme de mon visage, tandis qu'elle faisait glisser la tige de métal noir, luisante de sa propre salive, sur ma joue, puis mon menton, avant de l'écraser contre mon entrée déjà trempée.

Je l'ai entendu, ce déclic métallique. Le bruit du harnais en cuir qu'elle serrait d'un coup sec autour de ses hanches fines, ajustant l'engin avec une précision de bourreau. Elle se dressa au-dessus de moi, une silhouette de prédatrice sculptée par les projecteurs crus qui nous encerclaient. Je me sentais minuscule, exposée, offerte en pâture à l'invisible multitude qui, derrière les lentilles des caméras, buvait mon agonie et mon désir.

— Regarde la caméra, Éléna, ordonna-t-elle d'une voix rauque, une main plongeant pour empoigner mes cheveux et renverser ma tête en arrière. Je veux qu'ils voient tes yeux quand je vais t'ouvrir. Je veux qu'ils sentent ta honte et ton plaisir se mélanger.

Elle ne me laissa pas le temps de répondre. Elle poussa.

Le cri resta coincé dans ma gorge, étouffé par le choc. L'acier était dur, impitoyable, une intrusion glaciale qui déchirait ma chaleur interne. Je sentis mes tissus s'étirer à la limite de la rupture, mon bassin se cambrant violemment sous l'assaut. C'était trop gros, trop rigide. Ce n'était pas de la chair, c'était une arme.

— Roxane... pitié... murmurai-je, les larmes commençant enfin à déborder, traçant des sillons brûlants sur mes tempes.

— La pitié n'est pas au programme, ma belle.

Elle enfonça le reste de la tige d'un coup de rein brutal. Je sentis le contact du cuir du harnais contre ma propre peau, le choc sourd de son pubis contre le mien. J'étais pleine. J'étais possédée par un objet sans âme, manié par la seule femme capable de me briser tout en me faisant sentir vivante. Elle commença à bouger, lentement d'abord, savourant chaque centimètre de ma résistance qui cérait.

Le rythme s'accéléra. Le son de nos corps s'entrechoquant, ce bruit de chair humide et de cuir qui grince, résonnait dans la suite comme un métronome pervers. Roxane était une machine. Ses mains agrippaient mes cuisses, les écartant jusqu'à la douleur, m'exposant totalement aux lumières violentes. Je voyais mon propre sexe, rouge et gonflé, se faire labourer par l'acier noir qui entrait et sortait avec une régularité terrifiante.

— Tu sens ça ? haleta-t-elle, son visage se décomposant sous l'effort, la sueur perlant sur son front pour venir s'écraser sur mes seins. Tu sens comme tu m'accueilles ? Tu es une fontaine, Éléna. Tu les inondes. Tu te vides pour eux, pour moi...

Je ne pouvais plus parler. Je n'étais plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie ouverte de pur besoin. Chaque coup de butoir de l'acier venait heurter mon col, envoyant des décharges électriques jusque dans mon cerveau. Ma vue se brouillait. Les projecteurs devenaient des traînées de feu blanc. Je sentais mon clitoris, abandonné mais stimulé par les vibrations de l'engin et les frictions répétées, hurler sa propre détresse.

La jouissance monta comme une vague scélérate, noire et destructrice. Ce n'était pas un plaisir doux ; c'était un séisme.

— Je vais... je vais... hoquetai-je, mes doigts s'enfonçant dans les draps de soie jusqu'à les déchirer.

Roxane vit le changement dans mes yeux, cette perte de contrôle totale, ce moment où l'esprit lâche prise. Elle redoubla de violence, ses coups de reins devenant frénétiques, presque sauvages. Elle ne cherchait plus la grâce, elle cherchait le carnage qu'elle m'avait promis.

— Donne-leur ! hurla-t-elle. Donne-moi tout !

Le monde explosa.

Mes muscles vaginaux se refermèrent sur l'acier dans un spasme si violent que je crus défaillir. Mon dos s'arqua en un pont désespéré, mes talons s'enfonçant dans le matelas. Un cri inhumain s'échappa de mes lèvres, une plainte longue, déchirante, qui portait en elle toute la souffrance de nos mois de rupture et la rage de nos retrouvailles. Mon sexe m'échappait, expulsant des vagues de fluides qui trempèrent le harnais et les draps, brillant sous les spots comme du cristal liquide.

Roxane ne s'arrêta pas. Elle continua de me pilonner à travers mon orgasme, prolongeant l'extase jusqu'à ce qu'elle devienne une torture, jusqu'à ce que mes membres tremblent d'une faiblesse malade. Elle finit par s'effondrer sur moi, le poids de son corps m'écrasant délicieusement, son souffle court brûlant mon cou.

Le silence retomba sur la Suite 69, pesant, presque tangible. Les caméras continuaient de tourner, capturant chaque spasme résiduel de mon corps, chaque larme qui continuait de couler. On avait tout donné. On s'était étalées, nues et brisées, devant le monde entier.

Roxane se redressa lentement sur ses coudes, ses cheveux en bataille encadrant son visage de déesse cruelle. Elle me regarda, puis tourna la tête vers l'objectif de la caméra principale. Un sourire lent, prédateur, étira ses lèvres.

Elle porta deux doigts à sa bouche, les lécha avec une lenteur provocante, puis murmura à l'adresse de nos spectateurs invisibles :

— Le spectacle est terminé. Maintenant, elle m'appartient.

D'un geste brusque, elle attrapa la télécommande sur le chevet et tout plongea dans le noir. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que tous les cris du monde. Dans l'obscurité, je sentais encore l'acier froid à l'intérieur de moi, et le poids de Roxane, mon bourreau, mon unique vérité, qui ne me lâcherait plus jamais.

Le chapitre se fermait sur l'odeur du sexe, de la sueur et des larmes, et la certitude que nous venions de franchir un point de non-retour dont aucune de nous ne sortirait indemne.

Chapitre 8

L'abandon des voiles

Le silence du Castel Pink n'est jamais vraiment vide. C'est un bourdonnement électrique, une vibration sourde qui remonte par la plante des pieds, le murmure des serveurs de données qui emmagasinent nos hontes et nos extases. Mais là, dans le noir que Roxane vient de convoquer d'un geste sec, le silence me hurle aux oreilles. Je ne vois plus que les minuscules diodes rouges des caméras, ces yeux de cyclopes mécaniques qui continuent de nous fixer, même si le flux est coupé. Ou peut-être ne l'est-il pas. Au fond de moi, une part de ma conscience, celle que mon mari a piétinée pendant dix ans d'indifférence polie, espère que le monde entier nous regarde encore.

Je sens Roxane avant de la voir. Elle dégage une odeur de musc, de sueur fraîche et d'un parfum de luxe un peu trop lourd, un mélange qui m'écœure et m'excite tout à la fois. Elle est là, une ombre plus dense que l'obscurité, juste devant moi.

— Respire, Éléna, murmure-t-elle. Sa voix est un râpeux velours qui me griffe l'échine. Ton cœur fait trop de bruit. Laisse-le sortir.

Ma main tremble. Je la sens monter vers ma gorge, cherchant un appui, mais Roxane l'intercepte. Ses doigts sont longs, calleux, le contact de sa peau sur la mienne est un choc thermique. Elle ne me tient pas la main, elle s'en empare. Elle la plaque contre son propre torse, là où ses tatouages doivent disparaître sous le tissu noir de son débardeur. Je sens le galbe ferme de son muscle, la chaleur qui irradie de son corps de prédatrice.

— Ton mari ne t'a jamais regardée, n'est-ce pas ? pas vraiment, reprend-elle, sa bouche si proche de mon oreille que je sens l'humidité de son souffle. Il regardait la

femme qu'il voulait que tu sois. La ménagère. La poupée de porcelaine. Ici, Éléna, on casse la porcelaine.

Ses mains descendent vers les boutons de ma chemise en soie. C'est une pièce de créateur, une armure de luxe que j'ai achetée pour me donner une contenance, pour masquer le vide abyssal de mes entrailles. Roxane saisit le premier bouton, juste sous mon menton. Elle ne le brusque pas. Elle l'étudie du bout des doigts, comme si elle déminait une bombe.

Elle le fait sauter.

Le léger clic du plastique qui passe dans la boutonnière résonne comme un coup de feu dans ma poitrine. Un centimètre de peau est libéré. L'air frais de la pièce, brassé par les climatiseurs invisibles, vient mordre ma gorge. Je ferme les yeux, le visage tendu vers le plafond, cherchant une oxygène qui me manque.

— Ça, c'est pour ton premier renoncement, siffle-t-elle. Le jour où tu as arrêté de crier pour qu'il t'entende.

Elle passe au deuxième bouton. Ses phalanges frôlent la naissance de mes clavicules. Je frissonne si violemment que mes dents s'entrechoquent. Je suis une épave qui prend l'eau, et elle est la tempête. Chaque geste de Roxane est une lame qui découpe mon passé. Elle descend vers le troisième bouton, celui qui retient le tissu pile au-dessus du creux de mes seins.

Je sens ses yeux, même dans la pénombre. Je sais qu'elle scrute la moindre de mes réactions, le soulèvement chaotique de ma poitrine, la moiteur qui commence à perler sur ma lèvre supérieure. Elle prend son temps. Elle est d'une lenteur cruelle, calculée. Elle veut que je sente chaque fibre de soie glisser, que je réalise l'irréversibilité de l'instant.

— Le troisième, murmure-t-elle, c'est pour toutes les fois où tu as fait semblant. Toutes les fois où tu as fermé les yeux en attendant que ça s'arrête.

Elle tire doucement sur les pans de la chemise. L'étoffe glisse sur mes épaules, dévoilant la dentelle noire de mon soutien-gorge, mais elle ne la laisse pas tomber. Pas encore. Elle s'arrête là, ses mains posées sur mes hanches, ses pouces massant les os saillants de mon bassin. Elle me force à rester debout, à rester présente, alors que tout mon être veut s'effondrer sur le tapis de velours sombre.

L'odeur de Roxane m'envahit, elle devient mon seul repère. C'est une odeur de vie sauvage, de salle de sport et de sexe débridé. Elle se rapproche encore, nos corps ne sont plus séparés que par quelques millimètres de tension électrique. Je sens la dureté de ses cuisses contre les miennes. Elle est un roc de muscles et de certitudes, et je ne suis qu'une flaque de doutes et de désirs refoulés.

— Regarde-moi, Éléna.

Je rouvre les yeux. Le néon rose de l'enseigne extérieure filtre à travers les persiennes métalliques, découpant son visage en zébrures d'ombre et de lumière artificielle. Elle est magnifique et terrifiante. Une larme roule sur ma joue, traçant un sillon de sel dans le maquillage que je n'ai pas eu la force d'enlever.

— Je n'ai plus rien, je souffle, ma voix se brisant dans un sanglot étouffé.

— Tu as tout, réplique-t-elle avec une brutalité soudaine. Tu as ton corps. Tu as ta douleur. Et tu as mon regard.

Elle saisit les pans de ma chemise et, d'un coup sec, les écarte totalement. Le vêtement glisse le long de mes bras et s'échoue sur le sol dans un bruissement dérisoire. Je suis là, à moitié nue sous les caméras éteintes, offerte à cette femme qui semble lire en moi comme dans un livre de plaies ouvertes. La sueur commence à

coller mes cheveux à mes tempes, et l'excitation, brute, animale, commence à supplanter la tristesse. C'est un basculement. Une chute libre.

Ses mains remontent, quittent mes hanches pour venir s'écraser sur mes seins, comprimant la dentelle, écrasant ma chair avec une possession qui me fait gémir de douleur et de plaisir. Elle me pousse contre le mur froid, le contraste entre le béton glacé et la fournaise de ses mains m'arrache un cri.

— On va tout arracher, Éléna, dit-elle contre mes lèvres, son souffle se mélangeant au mien. On va enlever chaque couche de honte, jusqu'à ce qu'il ne reste que le cri.

Elle descend vers la fermeture éclair de ma jupe. Le bruit du métal qui glisse est le son de ma liberté. Je ne suis plus la femme de quelqu'un. Je ne suis plus une mère, une employée, une citoyenne. Je ne suis plus qu'une peau qui brûle, un sexe qui pulse, et une âme qui demande grâce.

Le rideau de ma vie précédente vient de tomber. La suite sera écrite avec nos fluides, sur le sol de ce sanctuaire de perdition.

Ma jupe glisse le long de mes hanches, un poids de laine sombre qui s'écrase lourdement sur mes chevilles, avant de s'étaler sur le sol comme la dépouille d'une femme que je ne connais déjà plus. Le froid du béton remonte le long de mes mollets, mais je ne frissonne que de désir. Je suis là, en sous-vêtements de dentelle noire, offerte à son regard carnassier, le dos plaqué contre ce mur qui semble vouloir m'avalier.

Roxane ne recule pas. Au contraire, elle réduit l'espace, collant son bassin contre le mien. Je sens la fermeté de ses cuisses, la chaleur qui irradie de son corps à travers son propre pantalon de cuir fin. Elle saisit mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses doigts se refermant comme des menottes de chair autour de mes os fins.

— Regarde-toi, Éléna, murmure-t-elle, sa voix n'est plus qu'un râle sourd qui vibre jusque dans ma moelle épinière. Regarde ce qu'il reste de la petite épouse parfaite. Une peau qui appelle au secours. Une faim que personne n'a jamais osé nourrir.

Ses yeux fouillent les miens, y cherchant le dernier vestige de ma résistance pour l'écraser. Elle lâche mes mains, mais je ne bouge pas, pétrifiée par l'intensité de son aura. Ses paumes, calleuses et brûlantes, glissent sous les bonnets de mon soutien-gorge. Elle ne cherche pas la douceur. Elle cherche la possession. Ses doigts crochus s'emparent de mes seins, les soulevant, les pressant avec une force qui m'arrache un gémissement rauque. Je sens mes tétons pointer, durcir sous l'assaut, devenant des centres névralgiques de douleur exquise.

— Tu as mal ? demande-t-elle en approchant son visage du mien.

— Oui... j'étouffe... je...

— Non, tu ne souffres pas. Tu te réveilles.

Elle se penche et capture un de mes mamelons à travers la dentelle fine, mordant le tissu et la chair en même temps. La décharge électrique me fait cambrer le dos, mon bassin venant heurter le sien dans un réflexe purement animal. Je cherche sa bouche, j'ai besoin de son souffle, de son goût de tabac froid et de liberté, mais elle se dérobe. Elle veut me voir brûler à petit feu.

Ses mains descendent encore, ses ongles griffant légèrement mon ventre, traçant des sillons de feu sur ma peau diaphane. Elle s'arrête au bord de ma culotte, là où l'humidité a déjà commencé à imbiber le tissu. Le silence dans la pièce est lourd, seulement brisé par nos respirations saccadées, un rythme de bêtes traquées.

— Tu es trempée, Éléna. Tu sens cette honte qui coule entre tes jambes ? C'est ton ancienne vie qui s'évacue.

Elle glisse un doigt, un seul, sous l'élastique. Elle ne pénètre pas, elle se contente de caresser la fente, de haut en bas, avec une lenteur de supplice. Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière contre le béton. Le contraste entre la rugosité du mur et la caresse lubrifiée de son doigt me rend folle. Je perds pied. Le sol se dérobe.

— Ouvre les yeux, ordonne-t-elle. Je veux que tu vois qui te brise.

J'obéis, les paupières lourdes, le regard embrumé. Roxane a ce sourire cruel, celui des anges déchus qui savent qu'ils ont gagné. Elle retire brusquement sa main, me laissant dans un vide insupportable, pour saisir le devant de ma culotte. Dans un geste d'une violence soudaine, elle déchire la soie. Le bruit du tissu qui cède est un coup de tonnerre. Je me retrouve nue sous sa domination, mes jambes tremblantes, mon sexe exposé, battant au rythme de mon cœur affolé.

Elle s'agenouille devant moi.

Ses mains écartent mes cuisses avec une autorité sans appel, m'obligeant à m'ouvrir totalement, à ne plus rien cacher de ma vulnérabilité. L'air frais du loft vient frapper mon intimité moite, créant un choc thermique qui me fait hoqueter. Roxane approche son visage, son souffle chaud vient caresser mes lèvres inférieures, une promesse de dévastation.

— Je vais te vider de chaque larme que tu n'as pas versée, dit-elle en levant les yeux vers moi, ses mains s'enfonçant dans la chair de mes fesses pour me tirer vers son visage. Je vais te réduire en cendres, et tu me remercieras d'avoir allumé le feu.

Sa langue s'aventure alors, d'abord une pointe timide, puis un coup de pinceau large et mouillé sur mon clitoris gorgé de sang. Je pousse un cri qui se perd dans les hautes charpentes du plafond. C'est une invasion. Elle ne lèche pas, elle dévore. Sa bouche se referme sur moi, aspirant ma chair avec une ferveur qui confine à l'adoration

religieuse.

Je saisis ses cheveux noirs, mes doigts se crispant dans ses boucles, cherchant un ancrage alors que je sombre. Je suis une épave au milieu de la tempête, et Roxane est le récif contre lequel je veux me fracasser. Mes hanches bougent d'elles-mêmes, cherchant plus de pression, plus de profondeur. Je sens l'odeur musquée de mon propre désir se mélanger au parfum de sa peau, un cocktail enivrant qui oblitère toute raison.

— Plus vite... Roxane... je t'en supplie...

Elle s'arrête net, levant son visage barbouillé de mes fluides, ses lèvres luisantes de mon excitation.

— Tu me supplies ? répète-t-elle avec une lueur de défi dans le regard. La grande Éléna, si propre, si digne, à genoux sans même s'en rendre compte...

Elle se relève lentement, son corps frottant contre le mien, me forçant à sentir chaque centimètre de sa stature. Elle attrape ma gorge, non pas pour m'étouffer, mais pour m'ancrer dans l'instant, son pouce écrasant ma trachée juste assez pour que chaque inspiration devienne un combat.

— On n'a pas encore commencé, murmure-t-elle. Je veux que tu sentes tout. Je veux que chaque fibre de ton corps se souvienne de ce moment comme de la fin du monde.

Elle me retourne brutalement, me plaquant le visage contre le mur. Le béton froid sur mes joues, sur mes seins écrasés. Je sens ses mains revenir sur mes hanches, les soulevant, me cambrant pour m'offrir à ce qui vient. Derrière moi, j'entends le bruit d'une ceinture qu'on retire, le cuir qui claque, le métal qui tinte.

La tension dans la pièce est devenue une matière solide, une électricité qui fait dresser

les poils de mes bras. Je suis une proie, et pour la première fois de ma vie, j'aime l'idée que le prédateur n'aura aucune pitié.

— Dis-le, souffle-t-elle à mon oreille, sa main libre venant s'insérer entre mes cuisses pour tester ma réceptivité, ses doigts s'enfonçant dans ma chaleur liquide. Dis-moi que tu ne veux plus être sauvée.

— Je ne veux plus... je ne veux plus rien... Roxane, prends tout... détruis-moi...

Je sens alors son corps se coller à mon dos, la dureté de son attente pressée contre l'entrée de mon antre, là où la douleur et la joie se confondent en un seul et même cri étouffé. Elle ne va pas entrer doucement. Elle ne va pas demander la permission. Elle va s'emparer de ce qu'il reste de moi.

Le cuir a claqué une dernière fois, un son sec qui a résonné contre les murs de la chambre comme un coup de feu marquant le début d'une exécution. Ou d'une renaissance. Je sens la morsure de ses doigts qui s'ancrent dans la chair tendre de mes hanches, ses ongles s'enfonçant avec une possession brutale, marquant mon territoire, marquant **son** territoire.

Roxane ne cherche pas la symphonie, elle cherche l'impact.

Lorsqu'elle pousse, ce n'est pas une caresse, c'est une invasion. La dureté de son sexe de cuir et de silicone s'insère en moi avec une force qui m'arrache un cri rauque, une plainte qui meurt dans ma gorge alors que mes poumons s'asphyxient de plaisir pur. Elle me déchire et me comble en un seul mouvement, brisant les dernières barrières de ma pudeur, de mon passé, de cette femme polie que j'étais avant qu'elle ne me réduise en cendres.

— Regarde-toi, murmure-t-elle, sa voix n'est plus qu'un grognement animal contre ma nuque. Regarde comme tu m'accueilles. Tu es trempée, tu es à moi.

Elle se retire presque entièrement, me laissant vide, glacée par le manque soudain, avant de s'enfoncer à nouveau, plus fort, plus profondément. Mes mains cherchent désespérément une prise sur le rebord du lit, mes doigts griffant le bois, cherchant une ancre alors que je sombre. À chaque va-et-vient, le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent devient le seul rythme du monde. Un claquement humide, obscène, magnifique.

Je sens le glissement de son corps contre mes fesses, la sueur qui perle entre nos peaux, créant une friction brûlante. L'odeur de Roxane — un mélange de musc, de parfum cher et de cette odeur âcre et sauvage de l'excitation — m'enivre plus que n'importe quelle drogue. Je rejette la tête en arrière, venant heurter son épaule, mes yeux se révolvant alors que mon corps commence à tressauter.

— Plus vite... Roxane, je t'en supplie... casse-moi...

Elle répond par une accélération sauvage. Ses coups de reins deviennent erratiques, puissants, sans aucune pitié pour ma fragilité. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, un réceptacle pour sa fureur. Ses mains remontent sur mes côtes, ses paumes glissant sur ma peau moite avant de venir s'écraser sur mes seins, les pétrissant avec une autorité qui me fait gémir de douleur et de joie.

Je suis perdue. Il n'y a plus de "je", il n'y a plus de "voile". Il ne reste que cette sensation d'être écartelée, ouverte au monde, offerte à cette femme qui me dévore de l'intérieur. Mon sexe se contracte autour de l'intrus, des spasmes incontrôlables m'agitant de la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux. Je sens les fluides couler le long de mes cuisses, une preuve liquide de ma capitulation totale.

— Tu ne reviendras jamais, Roxane halète, son souffle brûlant contre mon oreille. Cette femme que tu étais... je l'ai tuée. Dis-le !

— Elle est morte... j'étouffe, les larmes commençant enfin à déborder, mêlées à la sueur. Tout est fini... il n'y a que toi...

Le climax monte comme une lame de fond, une vague noire et dévastatrice. Roxane le sent. Elle plaque son corps entier contre mon dos, m'écrasant contre le matelas, et ses mouvements deviennent frénétiques. Elle me laboure, elle me possède avec une violence sacrée. Je sens son propre orgasme vibrer à travers elle, une tension extrême qui la fige un instant avant qu'elle ne donne les derniers coups de boutoir, ceux qui me font basculer.

Le cri qui s'échappe de mes lèvres n'est pas humain. C'est un déchirement. Mon bassin se soulève dans une ultime convulsion, mon sexe se serrant désespérément sur elle alors que l'explosion me vide de toute substance. Mon cerveau s'éteint. Les couleurs explosent derrière mes paupières closes. Je ne sens plus mes membres, je ne sens plus que le feu qui me consume.

Le silence qui suit est assourdissant.

Elle reste en moi, son poids m'écrasant, nos respirations hachées étant les seuls sons dans la pénombre de la chambre. Je pleure. Pas de tristesse, mais de décharge, de soulagement. Les voiles ne sont pas seulement tombés ; ils ont été brûlés.

Elle retire doucement son étreinte, le bruit de la succion me faisant frissonner une dernière fois. Je m'effondre sur le côté, les jambes flageolantes, le corps encore secoué de petits spasmes résiduels. Roxane s'allonge derrière moi, sa peau brûlante contre la mienne, et passe un bras possessif autour de ma taille. Ses doigts, encore humides de moi, viennent se poser sur mon cœur qui bat à tout rompre.

— Dors maintenant, murmure-t-elle, sa voix retrouvant une douceur presque cruelle. Demain, tu ne seras plus qu'à moi.

Je ferme les yeux, le visage enfoui dans l'oreiller trempé de mes larmes et de mon plaisir. L'ancienne Roxane avait raison. Je ne voulais plus être sauvée. Je voulais être détruite. Et dans les ruines de ce que j'étais, je n'ai jamais été aussi vivante.

Le chapitre de ma vie passée vient de se clore dans le sanglot d'un plaisir que je ne pourrai jamais oublier. L'abandon est total. Le voile est levé sur un abîme que je ne cesserai plus d'explorer.

Chapitre 9

La perfection du corps

L'aube n'existe pas au Castel Pink. Ici, le temps se fragmente et se dissout dans une pénombre artificielle, rythmée par le clignotement lancinant des diodes rouges des caméras et les reflets rose néon qui lèchent les murs de velours sombre. Je me réveille avec la sensation d'être une épave rejetée par la mer, la peau encore poisseuse des résidus de la veille, le cœur battant dans une cage thoracique trop étroite pour lui.

Je suis assise sur le bord du lit monumental, mes doigts s'enfonçant dans le tissu soyeux. Dans le miroir sans tain qui me fait face, je ne reconnais plus la femme de trente-trois ans qui, il y a encore un mois, pleurait devant son café froid dans une cuisine sans âme. Mon regard est plus sombre, mes lèvres sont encore gonflées par les baisers de Roxane, et mon corps... mon corps semble attendre quelque chose que je n'ose pas encore nommer. Une démolition complète.

La porte coulissante s'ouvre sans un bruit. Roxane entre. Elle ne porte qu'un pantalon de compression noir, très bas sur les hanches, laissant deviner l'amorce de son pubis. Elle dégage une odeur de sauge, de sueur fraîche et de cette confiance animale qui me terrifie autant qu'elle m'obsède.

— Tu ne dors plus, Éléna, dit-elle. Ce n'est pas une question. C'est un constat de ma vulnérabilité.

Elle s'approche, ses pas étouffés par la moquette épaisse. Elle s'arrête à quelques centimètres de moi. Sa présence est une agression sensorielle. Je lève les yeux vers elle, sentant déjà le sang refluer vers mes joues, vers mon entrejambe qui palpite douloureusement au souvenir de ses doigts. Elle porte un débardeur de sport blanc, si

fin qu'on devine la pointe de ses tétons à travers le tissu.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle doucement.

Je m'exécute. Je ne peux rien lui refuser. Le silence est lourd, seulement troublé par le ronronnement imperceptible des serveurs informatiques qui enregistrent chacun de nos souffles, quelque part derrière les cloisons. Les abonnés du Castel Pink sont sans doute déjà là, derrière leurs écrans, attendant que l'initiation reprenne. L'idée que des inconnus voient ma déchéance me fait l'effet d'une décharge électrique.

Roxane porte ses mains à l'ourlet de son haut. Ses mouvements sont d'une lenteur calculée, presque cruelle. Elle le soulève centimètre par centimètre. Je vois d'abord son ventre plat, parcouru par une ligne de muscles si saillants qu'ils semblent sculptés dans la pierre. Puis, ses côtes, sa cage thoracique qui se soulève au rythme d'une respiration calme, impériale.

Lorsqu'elle jette le vêtement au sol, je lâche un soupir involontaire.

Elle est magnifique. Elle est un champ de bataille et une œuvre d'art. Sa poitrine est ferme, haute, couronnée d'aréoles sombres qui pointent avec une arrogance sauvage. Mais ce sont les tatouages qui m'hypnotisent. De l'encre noire, dense, qui semble ramper sur ses épaules, descendre le long de ses bras et s'enrouler autour de ses seins comme des racines cherchant la vie. Des motifs géométriques mêlés à des formes organiques, des cicatrices dissimulées sous des aplats de noir profond.

— C'est mon histoire, Éléna. Chaque ligne est une douleur que j'ai transformée en force. Touche-moi.

Ma main tremble. C'est la première fois. La première fois que mes doigts vont explorer la peau d'une femme avec cette intention-là. J'ai passé dix ans à me soumettre à la routine d'un mari qui ne me regardait plus, qui touchait mon corps

comme on manipule un objet domestique. Ici, avec Roxane, chaque millimètre de peau est chargé de sens.

Je lève le bras, mes doigts effleurant d'abord l'air chaud qui émane d'elle. Puis, je pose la pulpe de mon index sur son épaule, là où un serpent de jais semble mordre sa clavicule.

La peau est brûlante. Ferme. Incroyablement lisse malgré le relief de l'encre. Je sens le muscle tressaillir sous mon contact, une réaction électrique qui me parcourt l'échine. Je fais glisser ma main le long de son deltoïde, suivant la courbe parfaite de son bras. Je découvre la texture de sa force. C'est une sensation de puissance brute qui m'enivre.

— N'aie pas peur de me briser, murmure-t-elle, ses yeux ancrés dans les miens. Je suis déjà passée par là.

Ma main descend plus bas, vers son sein droit. Je sens mon cœur s'emballer, une panique délicieuse me submergeant. Mes doigts s'écartent, encerclant la base de sa poitrine. Elle est plus ferme que la mienne, plus compacte. Je presse légèrement, sentant la densité de sa chair, la chaleur qui irradie d'elle. Roxane laisse échapper un soupir rauque, ses narines se dilatent.

Je me rapproche d'elle, mes genoux frôlant ses cuisses. L'odeur de sa peau est plus forte ici, un mélange musqué qui réveille en moi un instinct prédateur que j'ignorais posséder. Je passe ma seconde main sur son ventre, suivant les sillons de ses abdominaux. C'est comme toucher une machine de guerre recouverte de soie.

— Tu es si... parfaite, je souffle, ma voix se brisant sur la dernière syllabe.

— Non, Éléna. Je suis ce que j'ai décidé d'être. Et aujourd'hui, je suis ton miroir.

Elle attrape soudainement mes poignets, sa poigne est d'acier. Elle plaque mes mains sur ses seins, m'obligeant à les pétrir avec force. La douleur sourde de sa pression se mélange à l'excitation de la découverte. Elle rejette la tête en arrière, exposant la ligne de sa gorge, et je vois la veine de son cou battre frénétiquement.

Le voyeurisme de la pièce s'efface. Il n'y a plus que cette peau, cette encre, et le bruit de nos respirations qui s'accélèrent. Je ne touche pas seulement un corps ; j'effleure une liberté que je n'ai jamais osé imaginer. Une larme solitaire roule sur ma joue, s'écrasant sur sa clavicule tatouée.

— Ne pleure pas pour ce que tu as perdu, ordonne-t-elle en se penchant vers mon oreille, son souffle brûlant mon lobe. Pleure pour ce que tu vas devenir.

Ses mains lâchent mes poignets pour venir s'agripper à ma nuque, m'attirant violemment contre elle. Ma poitrine s'écrase contre la sienne, mes seins nus contre ses tatouages. Le contact est un choc thermique. L'animalité de l'instant me submerge. Je sens sa sueur se mêler à la mienne, une onction sacrée dans ce temple du vice.

Je plonge mon visage dans le creux de son cou, l'embrassant avec une faim désespérée, mes lèvres cherchant à goûter l'encre et le sel de sa peau. Je ne suis plus Éléna l'épouse délaissée. Je suis une créature de besoin, prête à être sculptée par ses mains expertes.

Le Castel Pink regarde. Et pour la première fois, je veux qu'ils voient tout. Chaque frisson, chaque gémissement, chaque parcelle de ma reddition. Car dans cette pièce, sous les néons roses, la perfection n'est pas un but, c'est une destruction.

Ses mains sont des étaux de fer. Elle ne se contente pas de me tenir ; elle me possède par la simple pression de ses doigts qui s'enfoncent dans ma nuque, là où la peau est la plus fine, là où la soumission commence. Je sens ses ongles courts mais tranchants

griffer mes vertèbres, un frisson électrique qui dévale ma colonne pour aller s'écraser, lourd et liquide, entre mes cuisses déjà trempées.

— Regarde-moi, Éléna, ordonne-t-elle. Pas les néons. Pas ton reflet. Regarde celle qui va t'achever.

Je relève la tête, les yeux embrumés de larmes que je ne peux plus contenir. Son visage est à quelques millimètres du mien. Elle est d'une beauté brutale, presque effrayante. Sa sueur perle sur son front, une goutte s'échappe et vient s'écraser sur ma lèvre supérieure. Je la lèche machinalement. Elle a le goût de l'effort, du sel et d'une liberté que je n'ai jamais osé toucher du doigt.

Elle lâche ma nuque pour laisser descendre une main le long de ma colonne. Elle ne s'arrête pas. Sa paume, calleuse, rugueuse comme du papier de verre, s'insinue entre mes fesses, saisissant ma chair avec une fermeté qui m'arrache un hoquet. Elle me soulève légèrement, me forçant à me cambrer, à offrir ma poitrine nue à la morsure du froid et à l'ardeur de son regard.

— Tu sens ça ? chuchote-t-elle contre ma bouche, ses lèvres frôlant les miennes sans encore les prendre. Ton cœur qui bat comme une bête traquée. Ton mari ne t'a jamais regardée comme ça, n'est-ce pas ? Il regardait une image. Moi, je regarde l'animal sous la peau.

— Je n'existe plus... je souffle, la voix brisée. Il n'y a plus d'image. Il n'y a que toi.

Ma main, tremblante, s'aventure sur son épaule sculptée. Je remonte le long de son trapèze, sentant chaque fibre musculaire tressaillir sous mon toucher. C'est du granit vivant. Je descends sur son bras, suivant la ligne d'une dague tatouée à l'encre noire qui semble s'enfoncer dans son coude. Sa peau est brûlante, une fournaise qui menace de me consumer. Je veux me perdre dans cette géographie de muscles et de noirceur.

D'un geste brusque, elle me retourne et me plaque contre le miroir froid du club. Le choc thermique me fait gémir. Devant moi, le reflet de nos corps entremêlés est une vision d'enfer et de grâce. Elle se presse contre mon dos, son bassin s'ancrant fermement contre mes fesses. Je sens, à travers le tissu fin de son pantalon de cuir, la chaleur de son sexe qui cherche le mien.

— Touche-toi, ordonne-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un grognement guttural à mon oreille.

Je secoue la tête, le souffle court. La honte lutte encore contre le désir, mais c'est un combat perdu d'avance.

— Fais-le, Éléna. Regarde-toi dans ce miroir et montre-moi comment tu as faim. Montre à ce public de voyeurs ce qu'est une femme qui renaît dans la luxure.

Ses mains reviennent sur mes hanches, ses pouces s'enfonçant dans les fossettes de mon dos. Elle me guide, m'obligeant à écarter les jambes. Mes genoux flanchent. Je vois mes seins, pointés par le froid du miroir et l'excitation, rebondir à chaque respiration saccadée. Je lève une main hésitante. Mes doigts, souillés de ma propre impatience, descendent vers mon intimité.

Le contact est une décharge. Je suis déjà si ouverte, si prête. Je sens le glissement de mes propres fluides, une onctuosité chaude qui s'étale sous la pression de mes doigts. Elle regarde mon reflet, ses yeux sombres dévorant chaque mouvement de ma main.

— Plus vite, exige-t-elle en mordant mon épaule, ses dents s'enfonçant dans ma chair juste assez pour faire jaillir une douleur délicieuse.

Je gémiss, un son rauque, animal, qui ne ressemble en rien à la femme que j'étais hier. Je me caresse avec une fureur désespérée, mes doigts s'enfonçant, cherchant à apaiser un incendie que seule elle peut éteindre. Ma tête bascule en arrière sur son épaule. Je

vois son visage dans le miroir : elle a l'air d'un prédateur observant sa proie agoniser de plaisir.

Elle glisse alors sa propre main entre mes cuisses, écartant les miennes sans ménagement. Ses doigts remplacent les miens. Ils sont longs, experts, impitoyables. Elle ne cherche pas la douceur. Elle cherche la destruction. Elle s'engouffre en moi avec une violence qui me fait hurler. Un, puis deux doigts, m'écartelant, me remplissant d'une manière que je n'aurais jamais crue possible.

— Tu es à moi, Éléna, grogne-t-elle alors qu'elle commence un va-et-vient frénétique, ses doigts labourant ma chair à vif. Ton plaisir est ma propriété. Ton corps est mon atelier.

Je me griffe les cuisses, mes ongles laissant des sillons rouges sur ma peau pâle. Je suis suspendue à ses doigts, à son souffle, à l'odeur de cuir et de sueur qui m'enveloppe. Le monde s'efface. Il n'y a plus que la friction insupportable de sa main, le battement sourd de la musique au loin, et cette onde de choc qui commence à monter du plus profond de mes entrailles, menaçant de me briser en mille morceaux de cristal.

— Ne t'arrête pas... je supplie, les hanches animées d'un mouvement convulsif, cherchant à m'enfoncer davantage sur elle. S'il te plaît... casse-moi.

Elle rit, un son sombre et triomphant, avant de presser sa paume contre mon clitoris avec une force brute, écrasant ma sensibilité sous son poids, tandis que ses doigts continuent de me ravager de l'intérieur. Je sens mon corps se tendre comme une corde prête à rompre, chaque pore de ma peau exsudant un désir si pur qu'il en devient sacré. Les larmes coulent maintenant librement, lavant le maquillage, lavant mon passé, alors que je m'apprête à sombrer dans l'abîme qu'elle a creusé pour moi.

Le poids de sa main sur moi est une ancre qui m'empêche de m'envoler, alors même

que mon esprit part en lambeaux. Elle ne se contente pas de me toucher ; elle me possède avec une autorité physique qui me réduit à l'état de bête consentante. Ses doigts, longs et d'une agilité cruelle, s'enfoncent encore plus loin dans mon humidité brûlante, cherchant ce point précis, cette racine de mon plaisir que personne n'avait jamais osé déterrer avec une telle violence.

Je rejette la tête en arrière, mes cheveux s'étalant sur le drap comme une traînée de soie dévastée. Ma gorge s'étire, offerte, et je lâche un râle qui n'a plus rien d'humain. C'est un son de gorge, guttural, haché par l'effort de rester en vie sous ses assauts.

— Tu es si serrée, murmure-t-elle contre mon oreille, son souffle chaud brûlant ma peau humide. Tellement mouillée. Tu m'inondes, petite chose pâle.

Elle retire ses doigts d'un coup sec, me laissant vide un instant, un cri de protestation mourant sur mes lèvres, avant de les replonger en moi avec une force redoublée. Le claquement de son pubis contre mes fesses, le son de la chair contre la chair, est plus fort que la musique qui résonne au loin. C'est le seul rythme qui compte. Le rythme de ma destruction.

Sa paume écrase mon clitoris dans un mouvement circulaire lent, pesant, presque insupportable. Chaque tour de son pouce est une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale pour exploser derrière mes paupières closes. Je vois des étoiles, des nébuleuses de douleur et de joie pure. Ses muscles sculptés bandés contre mon dos me font sentir ma propre fragilité, et j'adore ça. J'adore la sensation de son encre noire, ce relief imperceptible de ses tatouages qui frotte contre mes épaules, comme si ses dessins voulaient s'imprimer dans ma propre chair.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle.

Je tourne péniblement la tête, mes yeux embrumés de larmes rencontrant les siens. Son regard est un incendie de forêt. Elle ne sourit plus. Elle est concentrée, prédatrice,

observant chaque tressaillement de mon visage, chaque spasme de mes cuisses qui enserrant son bras comme un étau désespéré.

— Casse-moi... je répète dans un souffle, ma voix se brisant sur le dernier mot.

Elle obéit. Ses doigts se mettent à bouger en un crochetage vicieux, rapide, profond, tandis que sa main libre vient saisir ma mâchoire pour m'obliger à garder le contact visuel. Je sens le barrage céder. C'est une pression insoutenable, une accumulation de chaleur qui se concentre entre mes jambes jusqu'à devenir une boule de feu liquide. Mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes, cherchant la friction, cherchant l'impact. Je me griffe les cuisses, mes ongles s'enfonçant dans ma propre peau pour essayer de ne pas sombrer trop vite.

Puis, le monde bascule.

Le cri qui s'échappe de ma bouche est une déchirure. Mon corps se cambre si violemment que j'ai l'impression que mes os vont se briser. L'orgasme me frappe avec la brutalité d'un accident de voiture. C'est une déflagration qui part de mon ventre et irradie jusqu'au bout de mes doigts, une succession de spasmes électriques qui me vident de toute substance. Je sens mon propre sexe se contracter par vagues violentes autour de ses doigts, les emprisonnant, les aspirant, alors que je lâche tout.

Je pleure. Je pleure de ce plaisir qui ressemble à un deuil, de cette libération que je n'attendais plus. Le liquide coule, chaud, abondant, se mélangeant à la sueur qui colle nos corps l'un à l'autre. Je suis une épave, une chose brisée et magnifique entre ses bras puissants.

Elle ne s'arrête pas tout de suite. Elle continue de presser, de masser ma sensibilité à vif alors que je tremble de tous mes membres, prolongeant l'agonie exquise de la redescende. Elle savoure ma défaite, son visage enfoui dans le creux de mon cou, humant l'odeur de mon excitation et de ma peau brûlante.

Finalement, elle se retire avec une lenteur calculée. Le bruit de succion de ses doigts quittant mon corps est le point final le plus obscène et le plus doux que j'aie jamais entendu. Je m'effondre contre les coussins, mes poumons brûlant d'avoir oublié de respirer.

Le silence qui suit est lourd, chargé du parfum de cuir, de sueur et de cette odeur musquée, féminine, qui m'enveloppe désormais comme une seconde peau. Elle s'allonge à mes côtés, son bras tatoué reposant lourdement sur ma taille, m'attirant contre elle. Sa peau est moite, son cœur bat encore fort contre mon omoplate.

Je ferme les yeux, sentant encore les échos du séisme parcourir mes nerfs. Je suis vidée, lavée de mes démons, réduite à l'essentiel. Sous mes doigts, je caresse l'encre noire de son avant-bras, traçant les contours d'un dragon ou d'une chimère, peu importe. Pour la première fois de ma vie, je ne sens plus le poids de mon passé. Il n'y a que le contact de ses muscles sous ma paume, la brûlure délicieuse entre mes jambes, et la certitude que, oui, elle m'a brisée. Et que c'est la plus belle chose qu'on m'ait jamais offerte.

Le chapitre de ma vie en noir et blanc s'achève ici. Le sang cogne encore dans mes tempes, un rythme sauvage, nouveau. Je ne suis plus la femme pâle et fragile qui est entrée dans cette pièce. Je suis une survivante de son plaisir. Et tandis que le sommeil commence à me happer, je sais que je ne voudrai plus jamais être réparée.

Chapitre 10

Le spectacle commence

Le ronronnement des serveurs informatiques est un murmure presque imperceptible, une vibration basse qui semble s'accorder aux battements de mon propre cœur. Dans la pénombre luxueuse de cette suite du Castel Pink, l'air est saturé : une odeur de sexe récent, de vanille lourde et cette pointe d'ozone métallique propre aux appareils électroniques en surchauffe.

Je suis allongée sur le tapis de soie, les membres encore lourds de notre première étreinte, mais le repos est un luxe que Roxane ne semble pas vouloir m'accorder longtemps. Le néon rose qui court le long de la corniche dessine des lignes électriques sur sa peau bronzée. Elle se redresse, ses muscles saillants jouant sous ses tatouages avec une fluidité de prédateur. Je fixe le dragon qui ondule sur son flanc, l'encre noire paraissant presque vivante dans cette lumière artificielle.

— « Regarde-les, Éléna, » murmure-t-elle. Sa voix est un râle, une caresse abrasive.

Elle désigne d'un geste lent les quatre coins de la pièce. Là, nichés dans les ombres du velours sombre, les objectifs des caméras haute définition brillent comme des yeux de fauves. Des lentilles froides, impitoyables, qui capturent chaque pore de ma peau, chaque tressaillement de mes muscles. Au-delà de ces verres, je sais qu'il y a des ombres. Des hommes, des femmes, des abonnés de l'ombre qui paient une fortune pour voir l'effondrement d'une femme au foyer trop sage.

Mon mariage n'était qu'un long dimanche pluvieux, une agonie de silence et de draps froids. Ici, sous le regard de ces spectateurs invisibles, je me sens enfin exister. La honte est une brûlure, certes, mais c'est une brûlure qui me réchauffe pour la première

fois depuis dix ans.

Roxane s'approche de moi à quatre pattes. Elle est magnifique, terrifiante de puissance. Ses cheveux courts sont plaqués par la sueur contre ses tempes. Elle attrape mon menton, m'obligeant à lever les yeux vers la caméra principale, celle qui surplombe le lit circulaire.

— « Tu sens ça ? » demande-t-elle en glissant une main entre mes cuisses.

Je lâche un gémissement étouffé. Je suis déjà trempée. La moiteur qui s'écoule de moi est un aveu de faiblesse que je ne cherche même plus à cacher. Le contact de ses doigts calleux contre ma chair tendre me fait cambrer le dos. Elle ne me caresse pas avec douceur ; elle me possède avec une autorité qui m'arrache des larmes.

— « Ils voient tout, » continue-t-elle, son souffle brûlant contre mon oreille. « Ils voient comment tu t'ouvres pour moi. Ils voient tes lèvres qui tremblent. Ils savent que tu n'es plus la petite épouse parfaite. Tu n'es plus qu'une chienne en manque, Éléna. Ma chienne. »

Les mots sont crus, ils frappent là où ça fait mal, là où mon ego saigne encore de l'indifférence de mon mari. Et pourtant, l'excitation qui m'envahit est d'une violence inouïe. Savoir que des milliers de regards se posent sur ma nudité, sur la façon dont Roxane écarte mes jambes pour exposer mon intimité la plus profonde au capteur 4K, me plonge dans une transe érotique.

Elle se saisit d'un flacon d'huile sur la table de chevet. Le liquide est chaud, parfumé au bois de santal. Elle le verse lentement sur mon ventre, et je frissonne alors que le filet visqueux coule vers mon pubis. Elle l'étale à pleines mains, massant mes hanches, ses paumes glissant sur ma peau huilée avec un bruit de succion qui me fait monter le sang aux joues.

— « Offre-leur ce qu'ils veulent, » ordonne-t-elle en se redressant au-dessus de moi.

Elle attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses genoux ancrés de chaque côté de mon bassin. Elle est lourde, solide, une masse de muscles et de détermination. Je me sens petite sous elle, vulnérable, mais d'une vulnérabilité qui me donne un pouvoir immense. Je suis le spectacle. Je suis le centre de ce monde de néons et de désirs interdits.

Je ferme les yeux, mais elle me donne une petite gifle, pas assez forte pour faire mal, mais assez pour me faire rouvrir les paupières.

— « Non. Les yeux ouverts. Regarde l'objectif. Montre-leur à quel point tu as besoin de moi. »

Je fixe la petite lumière rouge qui clignote sur la caméra. C'est le signal. Nous sommes en direct. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage. Je sens les doigts de Roxane s'enfoncer en moi, d'un coup, sans prévenir. Un cri rauque s'échappe de ma gorge, un son animal que je ne me savais pas capable de produire.

Elle ne bouge pas ses doigts tout de suite. Elle me laisse savourer l'étirement, la plénitude douloureuse de sa prise. Elle observe mon visage, cherchant la trace de ma déchéance ou de ma gloire, je ne sais plus. La sueur perle sur son front et vient s'écraser sur ma poitrine, se mélangeant à l'huile et à mes propres fluides.

C'est ici que tout commence. Mon ancienne vie est une cendre lointaine. Dans ce sanctuaire de verre et de velours, sous l'œil impavide de la technologie, je ne suis plus Éléna la brisée. Je suis Éléna l'exhibée. Et je n'ai jamais eu autant faim.

Roxane commence un mouvement de va-et-vient lent, cruellement lent, ses yeux plantés dans les miens. Elle sait exactement où appuyer, comment faire pivoter son poignet pour heurter ce point sensible qui me fait perdre tout contrôle.

— « Dis-le, » exige-t-elle alors que je commence à haleter, la tête rejetée en arrière. « Dis-le pour eux. Dis-leur ce que tu veux que je te fasse. »

Ma gorge est sèche, serrée par un nœud de honte et d'excitation pure qui menace de m'étouffer. Je sens le cuir du fauteuil contre mon dos, froid, contrastant violemment avec le brasier que Roxane entretient entre mes cuisses. Ses doigts, longs et impitoyables, sont entièrement noyés dans ma propre substance, ce mélange visqueux et chaud qui s'écoule maintenant le long de ses phalanges pour venir tacher le velours sombre.

Je regarde l'objectif de la caméra principale, ce petit œil de verre qui ne cille jamais, capturant chaque spasme de mes muscles, chaque dilatation de mes pupilles. Je sais que derrière cet écran, il y a des ombres, des inconnus qui se repaissent de ma chute.

— Je... je veux que tu me détruises, murmuré-je d'une voix que je ne reconnais pas, une voix brisée, rauque de désir.

Roxane ricane, un son sombre et guttural, et enfonce un troisième doigt d'un coup sec. Le choc me fait cambrer le bassin si violemment que mes talons s'enfoncent dans le tapis. Le cri qui s'échappe de mes lèvres est un aveu de défaite. Elle ne s'arrête pas. Elle commence à ouvrir sa main à l'intérieur de moi, écartant mes parois avec une force qui frôle la douleur, me forçant à accueillir toute son arrogance.

— Pas assez précis, Éléna, siffle-t-elle à mon oreille, son souffle brûlant contre mon lobe. Dis-leur ce que tu ressens quand je te laboure comme ça. Dis-leur comment ta chatte appelle mon nom.

Elle retire ses doigts presque entièrement, me laissant vide, béante, avant de les replonger d'un coup de boutoir jusqu'au col. Le bruit est obscène — un claquement humide, un succion grasse qui résonne dans le silence de la pièce. L'odeur de mon

excitation monte jusqu'à mes narines, musquée, entêtante, mêlée au parfum boisé de Roxane.

— Je suis trempée... j'articule, les yeux révulsés. Je coule pour toi, Roxane. Je veux que tu continues... encore plus fort. Baise-moi avec tes mains, ne t'arrête jamais.

Elle obtempère avec une brutalité soudaine qui me coupe le souffle. Son poignet s'anime d'un mouvement frénétique, une cadence mécanique et sauvage. Je sens ses ongles griffer doucement le fond de mon intimité, cherchant ce point de bascule où la raison s'efface. C'est une torture exquise. Chaque va-et-vient est une déflagration. Je sens le liquide s'accumuler, mes parois se contracter désespérément autour de sa main, essayant de la broyer, de la garder prisonnière de ma chair.

Elle lâche mon regard pour fixer l'endroit où nos corps se rejoignent. Elle regarde sa main disparaître et réapparaître dans ma fente gonflée, rouge, offerte. Elle prend un malin plaisir à ralentir parfois, juste assez pour me faire gémir de frustration, avant de reprendre de plus belle, ses doigts travaillant en crochet, martelant ma paroi antérieure.

— Regarde-toi, Éléna, dit-elle d'une voix basse, presque tendre si elle n'était pas si cruelle. Regarde comme tu es devenue une petite chose affamée. Tu n'es plus qu'un trou qui demande à être comblé, n'est-ce pas ?

Ma main libre vient agripper ses cheveux, tirant sur les racines pour la forcer à se rapprocher. Je veux sentir son contact partout. Je veux que la sueur qui perle sur son nez tombe dans ma bouche. Je suis une épave, une naufragée de mes propres sens. Le plaisir monte, non plus comme une vague, mais comme une marée noire, épaisse, qui submerge tout sur son passage.

— Oui... oui, je suis ta salope, j'ai faim de toi... encore !

Ma hanche est prise de tremblements incontrôlables. La sensation de plénitude est telle que j'ai l'impression que je vais me déchirer. Sa main est un intrus, un maître, un dieu. Je sens le frottement de son pouce contre mon clitoris, un mouvement circulaire et appuyé qui transforme chaque seconde en un supplice électrique. Le contraste entre l'humidité profonde et la friction brûlante en surface me rend folle.

Le rythme s'accélère encore. Roxane ne me regarde plus, elle est concentrée sur ma destruction. Elle appuie son autre main sur mon ventre, pesant de tout son poids pour que je ne puisse pas m'échapper, pour que je subisse chaque millimètre de sa pénétration. La peau de mes cuisses brûle là où ses doigts glissent, emportant avec eux des traînées de fluides clairs.

— Tu sens ça ? grogne-t-elle. Tu sens comme tu es prête à éclater ? Tu es à moi, Éléna. Chaque goutte que tu produis, chaque spasme que tu retiens, tout appartient à cet instant.

Je ne peux plus répondre. Les mots sont morts dans ma gorge, remplacés par des râles animaux. Ma vision se trouble, les lumières du studio se transforment en traînées aveuglantes. Je suis sur le point de basculer, suspendue au-dessus du vide, et la seule chose qui me retient à la réalité, c'est la morsure de ses doigts en moi et le bruit rythmé, de plus en plus rapide, de notre union brutale.

Le monde se réduit à cet espace entre mes jambes, à cette main qui me fouille avec une force démente, et à la certitude que, si elle s'arrête maintenant, je mourrai sur place. Mais Roxane n'a pas l'intention de s'arrêter. Elle veut voir le moment précis où mon âme quittera mon corps pour se perdre dans les caméras. Elle veut le spectacle total.

Ses doigts se resserrent, elle change d'angle, et une nouvelle décharge me parcourt l'échine, me faisant crier le nom de celle qui est en train de me briser, sous l'œil impitoyable de mille spectateurs invisibles. Elle sourit, un sourire de prédatrice, et je

sais qu'elle va m'emmener bien au-delà de ce que je peux supporter.

Ma gorge est en feu. Chaque cri que je pousse s'écrase contre les parois froides de ce studio, mais Roxane ne me laisse aucun répit. Elle s'approche, son visage à quelques millimètres du mien, et je peux sentir l'odeur de son parfum mêlée à l'âcreté de ma propre excitation. Ses yeux sont des abîmes noirs, brillants de cette lueur cruelle que j'aime et que je déteste avec la même ferveur.

« Regarde la caméra, ma belle, » murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle de commandement. « Ne ferme pas les yeux. Je veux qu'ils voient exactement comment tu te brises. »

Elle retire brusquement sa main, me laissant béante, le ventre contracté dans un spasme de manque insupportable. Je gémiss, une plainte pitoyable qui s'étrangle dans ma gorge, mes hanches cherchant instinctivement le retour de ses doigts. Mais elle prend son temps. Elle lèche ses doigts, lentement, ses yeux rivés sur les miens, savourant le goût de mon humiliation et de mon plaisir mêlés. Le bruit de sa langue sur sa peau est indécent dans le silence pesant du plateau, interrompu seulement par le ronronnement électrique des projecteurs.

Puis, sans prévenir, elle revient. Pas seulement deux doigts, mais trois, enfoncés d'un coup sec, sans délicatesse, cherchant le fond de mon être. Je cambre le dos si violemment que mes vertèbres craquent. Un cri animal m'échappe, un son que je ne savais pas capable de produire. Elle fouille, elle tourmente cette chair déjà gorgée de sang, ses phalanges percutant mon col avec une régularité de métronome.

« Tu es tellement trempée, » siffle-t-elle, alors que le bruit de succion de nos corps qui s'entrechoquent remplit l'espace. C'est un son cru, humide, presque sale. « On entend que toi, là-dedans. Tu leur offres un concert magnifique. »

Sa main libre vient saisir ma mâchoire, m'obligeant à faire face à l'objectif de la

caméra principale. La petite lumière rouge clignote comme un cœur qui bat trop vite. Je vois mon propre reflet dans le retour écran : mes cheveux en bataille, mes lèvres mordues jusqu'au sang, mes yeux révulsés. Je suis une épave, une chose offerte, déchiquetée par son désir et le mien.

Le rythme s'accélère encore. Roxane ne rigole plus. Ses traits se durcissent, elle aussi est emportée par la violence de l'instant. Elle utilise son pouce pour écraser mon clitoris avec une force qui frise la douleur, tandis que ses doigts à l'intérieur de moi effectuent un mouvement de crochet insupportable. Je sens chaque nerf, chaque fibre de mon sexe hurler sous l'assaut. C'est trop. C'est beaucoup trop.

« Roxane... pitié... je... »

« Ne demande pas pitié, » me coupe-t-elle, le souffle court. « Donne-moi tout. Explode pour eux. Explode pour moi. »

La pression monte, une marée de lave qui s'accumule au bas de mon ventre, prête à tout emporter sur son passage. Ma vision se brouille pour de bon, des taches de lumière dansent devant mes yeux. Je sens mes muscles se crispier, mes cuisses trembler d'une faiblesse incontrôlable. Je suis au bord du précipice, les orteils crispés sur le vide.

Et puis, elle donne le coup de grâce. Elle change d'angle, ses doigts trouvant le point exact, cette zone de vulnérabilité totale, et elle s'y acharne avec une sauvagerie de prédatrice.

Le monde s'arrête.

L'orgasme me frappe avec la violence d'un accident de voiture. Ce n'est pas une libération, c'est une démolition. Mon corps se tend comme un arc, mes cordes vocales lâchent un hurlement déchirant qui se répercute sur les murs du studio. Je ne respire

plus. Je ne suis plus qu'un faisceau de nerfs en feu. Je sens le liquide chaud couler sur ses doigts, sur mes cuisses, une preuve de ma défaite totale étalée sous les projecteurs.

Je suis secouée de spasmes violents, ma tête bascule en arrière, et des larmes — de pures larmes de choc et d'épuisement — commencent à rouler sur mes joues. Roxane ne retire pas sa main. Elle la laisse là, sentant les contractions de mon sexe enserrer ses doigts dans une étreinte désespérée. Elle savoure chaque soubresaut, chaque petit cri étouffé qui continue de s'échapper de mes lèvres alors que je redescends.

Le silence retombe sur le plateau, lourd et poisseux. Je suis une loque humaine, effondrée contre elle, mon souffle haché, ma peau brûlante et couverte de sueur. Je sens le froid de l'air sur mon entrejambe dévasté alors qu'elle retire lentement sa main, le bruit du retrait étant la dernière note indécente de ce morceau de bravoure.

Roxane se redresse, son visage ne montrant aucune trace de la tempête qui vient de nous traverser, sinon une satisfaction glaciale. Elle regarde la caméra une dernière fois, un sourire victorieux au coin des lèvres, puis elle se penche à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure venimeux.

« Le spectacle est terminé pour aujourd'hui. Mais ils ne vont jamais oublier ton visage à ce moment précis. Et moi non plus. »

Elle se lève, me laissant seule dans la lumière crue des projecteurs, brisée et exposée, alors que le signal de fin de transmission retentit dans le studio comme un couperet. Je reste là, sur le sol froid, réalisant avec une horreur délicieuse que je viens de lui donner mon âme, et que le monde entier a regardé le moment où elle l'a prise.

Chapitre 11

Franchir la frontière

Le silence qui a suivi l'extinction des projecteurs était plus assourdissant que le bourdonnement des caméras. Je suis restée là, allongée sur le cuir froid du sofa, les jambes encore entrouvertes, le corps zébré par les reflets résiduels des néons fuchsia qui saturaient l'air du Castel Pink. Ma peau était un champ de bataille : un mélange de sueur poisseuse, de lubrifiant et de cette chaleur animale qui refuse de redescendre.

Je me sentais vide. Pas le vide de l'absence, mais celui d'une femme qu'on a entièrement siphonnée, dont on a exposé chaque pore, chaque tressaillement intime à une meute de voyeurs invisibles derrière leurs écrans haute définition. C'était ce que je voulais, non ? Transformer les décombres de mon mariage — ces dix années d'indifférence polie et de nuits passées le dos tourné à un homme qui ne me voyait plus — en un brasier public.

Mon souffle, haché, ricochait contre les parois de ma gorge sèche. J'ai tourné la tête lentement. Roxane était à quelques pas, de dos. Elle s'essuyait les mains avec une serviette blanche, un geste d'une banalité insultante après ce qu'elle venait de me faire subir, après la façon dont elle m'avait brisée devant le monde entier. Le muscle de son dos, sculpté par des années d'entraînement, bougeait sous sa peau tannée, les lignes noires de ses tatouages serpentant sur ses omoplates comme des chaînes qu'elle seule savait porter.

Elle a jeté la serviette. Le bruit sourd du tissu tombant sur le sol a fait sursauter mon cœur.

« Tu trembles encore, Éléna, » a-t-elle lâché sans se retourner. Sa voix était basse, un

velours sombre qui grattait agréablement mes nerfs à vif.

« C'est le froid, » ai-je menti, ma voix n'étant qu'un craquement pitoyable.

Elle a ri. Un rire court, sans joie, qui a résonné dans le studio désert. Elle s'est retournée, et l'intensité de son regard m'a clouée sur place. Ses yeux ne cherchaient plus la lentille de la caméra ; ils cherchaient l'épave que j'étais devenue. Elle a marché vers moi avec cette démarche de prédateur, lente, assurée, ses bottines de cuir claquant sur le parquet noir. Elle s'est arrêtée juste au bord du sofa, surplombant ma nudité comme une montagne de certitudes face à mon océan de doutes.

Elle s'est accroupie entre mes jambes, ses doigts gantés de mitaines en cuir venant se poser sur mes genoux pour les écarter un peu plus. Je n'ai pas résisté. Je n'avais plus de volonté. La sueur coulait le long de mes tempes, se mélangeant aux larmes que je refusais de laisser tomber.

« Ce n'est pas le froid, » a-t-elle murmuré en approchant son visage du mien. « C'est l'adrénaline qui quitte ton sang. Et la honte qui essaie d'y reprendre sa place. Mais je ne la laisserai pas faire. »

L'odeur de Roxane m'a envahie : un mélange de santal, d'encre fraîche et de cette sueur saine, musquée, qui émanait de son corps brûlant. C'était une odeur de vie, de violence et de vérité. Tout ce que mon existence rangée de femme mariée avait étouffé sous des couches de convenances et de parfums de luxe.

Elle a levé une main, ses doigts effleurant ma mâchoire. Le contraste entre la rudesse de ses cals et la douceur de son geste a provoqué un spasme dans mon bas-ventre, une décharge électrique qui m'a fait cambrer les reins. Elle m'a forcée à ancrer mes yeux dans les siens.

« Regarde-moi, Éléna. Pas la caméra. Pas le public. Juste moi. »

À cet instant précis, la frontière entre la performance et la réalité s'est dissoute. Le Castel Pink n'était plus un théâtre érotique, c'était un confessionnal. Mon cœur cognait si fort contre mes côtes que j'avais l'impression qu'il allait exploser. Je voyais chaque détail de son visage : la petite cicatrice au-dessus de son sourcil gauche, le grain de sa peau, l'humidité sur sa lèvre inférieure.

Elle a réduit la distance. Un centimètre. Puis un autre. Je sentais son souffle chaud, chargé d'une promesse de destruction, se mêler au mien. J'étais terrifiée. J'avais envie de hurler et de m'enfuir, et en même temps, j'aurais vendu mon âme pour qu'elle ne recule jamais.

« Ils ont vu ton corps, » a-t-elle soufflé contre mes lèvres, sa voix vibrant jusque dans mes os. « Mais moi seule sais ce que tu ressens quand tu te brises. »

Et alors, sans prévenir, elle a franchi la frontière.

Ses lèvres ont rencontré les miennes.

Ce n'était pas le baiser d'un homme. Ce n'était pas cette poussée impatiente, cette quête de possession immédiate à laquelle j'étais habituée. C'était une dévastation lente. Une collision de douceur et de fureur. Ses lèvres étaient souples, fermes, et elles ont pris les miennes avec une autorité qui m'a arraché un gémissement étouffé.

Ma tête est partie en arrière, s'enfonçant dans le velours du sofa. La barrière s'effondrait. Le barrage cédait. J'ai glissé mes mains dans ses cheveux courts, agrippant les mèches avec la force du désespoir, tandis que sa langue venait forcer le passage, s'immisçant dans ma bouche avec une faim qui me dévorait de l'intérieur.

C'était plus intense que tout ce que j'avais connu. C'était le goût du péché et celui de la rédemption, mélangés dans une salive chaude et épaisse. Je sentais le poids de son

corps s'appuyer contre le mien, ses seins écrasés contre ma poitrine, le métal de ses piercings me griffant délicieusement la peau. Chaque centimètre de mon corps, jusque-là exposé au regard froid de la technologie, se réveillait sous le contact humain, brutal et sincère.

Je ne savais plus qui j'étais. Je n'étais plus la femme trompée, ni l'exhibitionniste du Castel Pink. J'étais juste une masse de nerfs et de désir, une créature de fluides et de cris silencieux, s'abandonnant totalement à la femme qui venait de me voler ma dernière défense.

Roxane a gémi contre ma bouche, un son animal, guttural, et j'ai senti ses doigts quitter mes genoux pour remonter le long de mes cuisses, là où l'humidité de mon abandon était la plus indécente. Le monde a disparu. Les néons se sont éteints dans mon esprit. Il n'y avait plus que la chaleur de sa peau, le goût de sa bouche, et cette certitude déchirante : je ne pourrais plus jamais faire marche arrière.

Sa main a continué son ascension, lente, délibérée, comme si elle voulait graver l'empreinte de chaque pore de sa peau dans la mienne. Le tissu fin de ma lingerie n'était plus qu'une insulte, une barrière ridicule entre sa paume brûlante et ma réalité la plus crue. Quand ses doigts ont enfin atteint la dentelle humide, j'ai laissé échapper un cri qui n'avait plus rien d'humain. C'était un déchirement, le bruit d'une digue qui cède après des années de sécheresse émotionnelle.

— Regarde-moi, a-t-elle murmuré contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd.

J'ai ouvert les yeux. Le monde tanguait. Le visage de Roxane était à quelques millimètres du mien, transfiguré par une faim que je n'avais jamais vue chez un homme. Ses yeux noirs dévoraient ma détresse, ma soumission, ma renaissance. La sueur perlait sur son front, brillant sous l'éclat intermittent d'une enseigne qui clignotait au loin. Elle ne jouait pas. Elle n'était pas là pour m'utiliser comme les

autres. Elle était là pour me consumer.

— Tu es tellement trempée, a-t-elle lâché, ses doigts s'enfonçant avec une précision cruelle là où la douleur et le plaisir ne font plus qu'un. Tu as faim, n'est-ce pas ? Faim de sentir quelque chose de vrai ?

Je ne pouvais pas répondre. Ma tête a basculé en arrière, heurtant le dossier du canapé avec un choc sourd que je n'ai même pas senti. Tout mon être était concentré entre mes cuisses, là où sa main travaillait avec une rudesse calculée. Elle a croché l'élastique de mon slip et, d'un geste sec, l'a écarté. L'air frais de la pièce a frappé mon intimité exposée avant d'être immédiatement remplacé par la chaleur étouffante de sa paume.

Elle a glissé deux doigts en moi. Brutalement. Sans préambule inutile.

J'ai cambré les reins, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, déchirant presque le tissu de son débardeur. C'était trop. Trop de sensations, trop de fluides, trop de vérité. Je sentais l'acier froid de ses bagues contre ma chair tendre, un contraste violent qui me faisait gémir de rage et de désir. Chaque va-et-vient était une insulte à mon passé, à ce mari qui m'avait touchée avec ennui, à ce monde qui ne me voyait que comme une image. Ici, sous les doigts de Roxane, j'étais de la viande, des nerfs, de la vie pure.

— Dis-le, a-t-elle ordonné, sa bouche descendant sur mon cou pour y mordre la peau sensible. Dis-moi que tu ne veux plus que je m'arrête.

— Roxane... s'il te plaît... je... n'arrête pas... détruis-moi...

Ses doigts ont accéléré, imitant le rythme de mon cœur qui menaçait d'exploser. Je sentais le glissement visqueux de mon propre abandon lubrifier chacun de ses mouvements. C'était un bruit mouillé, rythmique, obscène, qui résonnait dans le

silence de la pièce. Je n'avais plus honte. L'odeur de nos corps mêlés, ce mélange de musc, de parfum bon marché et d'excitation brute, montait à mes narines comme une drogue.

Elle a retiré ses doigts brusquement, me laissant béante, pantelante. J'ai protesté par un gémissement plaintif, mais elle a saisi mon visage entre ses mains, me forçant à la regarder.

— Pas encore, a-t-elle soufflé, ses lèvres effleurant les miennes. Je veux te sentir contre moi. Tout entière.

Elle s'est redressée, attrapant le bas de son débardeur pour le jeter au loin dans un geste de rage contenue. Elle était magnifique et terrifiante. Ses seins étaient lourds, pointés vers moi, ornés de ces anneaux d'argent qui semblaient défier le monde. Ses tatouages ondulaient sur sa peau ambrée au rythme de sa respiration saccadée. Sans quitter mes yeux des siens, elle a déboutonné son jean, le laissant tomber avec un bruit lourd sur le sol.

Elle s'est agenouillée sur le canapé, entre mes jambes largement écartées. Le contact de son sexe contre le mien a été un choc électrique. C'était une rencontre de chairs humides et brûlantes, une fusion que je n'aurais jamais pu imaginer. La douceur de son pubis contre le mien, le frottement de nos clitoris qui se cherchaient dans un combat aveugle... j'ai senti mes larmes revenir, mais cette fois, c'étaient des larmes de soulagement.

— Tu sens ça ? a-t-elle grogné, saisissant mes hanches pour me presser plus fort contre elle. C'est nous. C'est la seule chose qui compte.

Elle a commencé un mouvement de va-et-vient, un balancement lent et dévastateur. Nos peaux collaient, se décollaient avec des bruits de succion indécents. Sa sueur coulait de son menton pour s'écraser sur ma poitrine, se mélangeant à la mienne. Je

l'ai entourée de mes jambes, mes talons s'enfonçant dans ses fesses fermes, l'ancrant en moi, contre moi.

Chaque frottement était une décharge. Je sentais mon corps se tendre comme un arc, mes muscles se tétaniser sous l'assaut de ce plaisir nouveau, animal. Elle n'était plus une femme, je n'étais plus une femme, nous étions deux bêtes cherchant l'oubli dans la friction. Les piercings de ses tétons griffaient ma poitrine à chaque mouvement, une douleur exquise qui me poussait à en vouloir toujours plus.

— Plus vite... Roxane... plus vite !

Ma voix s'est brisée dans un sanglot. Je ne contrôlais plus rien. Mes mains erraient sur son dos, griffant sa peau, cherchant une prise dans ce maelström de sensations. Elle a enfoncé son visage dans le creux de mon épaule, ses dents se plantant dans ma chair, tandis que son bassin s'écrasait contre le mien avec une force capable de briser des os.

L'humidité entre nous était telle que chaque mouvement produisait un son de claquement liquide, une musique de débauche qui me faisait perdre la tête. Je sentais la vague monter, immense, noire, inévitable. Mon sexe palpait, gonflé de sang et de désir, réclamant l'explosion.

— Je te tiens, a-t-elle murmuré, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. Je ne te lâche pas. Perds-toi avec moi.

Elle a glissé une main entre nos ventres collés, trouvant le point de jonction de nos deux plaisirs. Ses doigts ont rejoint la danse, ajoutant une précision chirurgicale au chaos de nos corps qui s'entrechoquaient. J'ai fermé les yeux, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux courts, la tirant vers moi pour l'embrasser avec une violence désespérée. Nos langues se battaient, goûtant le sel de nos larmes et le fer de nos désirs.

Le monde n'était plus qu'une fréquence vibratoire, un point de chaleur blanche situé exactement là où elle me touchait, là où elle me possédait sans même avoir besoin de me pénétrer. C'était plus profond que n'importe quelle pénétration masculine. C'était une invasion de l'âme par la peau.

Et la vague continuait de monter, encore et encore, nous emportant loin de la frontière que nous venions de franchir.

Ses doigts étaient des lames de feu, une précision qui me dévastait. Elle ne se contentait pas de me toucher ; elle sculptait mon agonie, elle déterrait chaque nerf que j'avais passé des années à enfouir sous des couches de convenances et de silences. Sa main, glissée dans l'étroit passage entre nos bassins, bougeait avec une régularité de métronome, un rythme cruel qui m'empêchait de reprendre mon souffle.

— Regarde-moi, a-t-elle ordonné, sa voix brisée par son propre désir. Ne ferme pas les yeux. Je veux voir tout ce que tu perds.

J'ai obéi. Mes paupières se sont soulevées, lourdes, battantes. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien, ses traits durcis par la concentration, ses yeux sombres comme des puits de pétrole en flammes. Elle était magnifique dans sa fureur, sa peau luisante de cette sueur fine qui nous soudait l'une à l'autre. Je pouvais sentir l'humidité de son propre sexe contre ma cuisse, un flux brûlant, une preuve de son abandon.

J'ai glissé ma main vers le bas, cherchant le même chemin qu'elle. Quand mes doigts ont rencontré sa chair, j'ai poussé un gémissement qui a déchiré la pièce. Elle était si prête, si offerte. C'était une inondation. Je l'ai pénétrée de deux doigts d'un coup, brutalement, cherchant à la faire souffrir autant qu'elle me faisait jouir. Elle a cambré le dos, sa tête basculant en arrière, révélant la ligne tendue de sa gorge que j'ai immédiatement mordue.

— Oui... comme ça, a-t-elle hoqueté. Détruis-moi.

Le mouvement de sa main s'est accéléré. Son pouce écrasait mon clitoris avec une force presque insupportable, tournant, pressant, m'obligeant à me cambrer contre elle jusqu'à ce que mes muscles tremblent de fatigue. Je n'étais plus une femme, j'étais un cri, une pulsation, un amas de fluides et de chaleur. L'odeur de notre sexe montait entre nous, musquée, entêtante, le parfum brut de deux bêtes qui se reconnaissent dans l'obscurité.

Chaque va-et-vient de mes doigts en elle provoquait un bruit de succion, un claquement de chair contre chair qui rythmait nos respirations saccadées. Je sentais ses parois se contracter autour de moi, m'aspirant, me réclamant. C'était une lutte de pouvoir où nous étions toutes les deux perdantes, et c'était exactement ce dont j'avais besoin.

— Je vais... je vais... balbutiai-je, incapable de terminer ma phrase.

La pression montait dans mon bas-ventre, une boule de lumière blanche et douloureuse qui cherchait la sortie. Je me sentais au bord d'un précipice, le vide m'appelant avec une force gravitationnelle terrifiante. Tout ce que j'étais — mes peurs, mon passé, les hommes qui m'avaient touchée sans jamais m'atteindre — tout allait être balayé.

— Lâche tout, a-t-elle murmuré contre mon oreille, sa langue traçant le contour de mon lobe. Donne-moi tout, putain. Je te rattrape.

Elle a soudainement changé l'angle de sa main, enfonçant sa paume contre moi tout en continuant son manège frénétique. C'était l'étincelle de trop. Mon corps s'est figé, chaque muscle se tendant jusqu'à la rupture. Puis, l'explosion.

Ce n'était pas une simple jouissance. C'était une démolition contrôlée.

J'ai crié son nom, un son rauque, animal, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà émis. Les spasmes ont secoué mes hanches, me projetant contre elle avec une violence désespérée. Je ne pouvais plus m'arrêter. Ma propre source a jailli contre ses doigts, un flot chaud et incontrôlable qui nous a trempées toutes les deux. Au même instant, mes doigts en elle ont senti son propre séisme. Elle s'est effondrée sur moi, son visage enfoui dans mon cou, ses dents se plantant dans mon épaule pour étouffer son propre hurlement tandis qu'elle jouissait à son tour, de longues vagues puissantes qui semblaient ne jamais vouloir finir.

Nous sommes restées ainsi, emmêlées, nos corps tressaillant encore de quelques répliques sismiques. L'air dans la chambre était saturé d'humidité et de l'odeur de notre étreinte. Le silence qui a suivi était plus lourd que le vacarme de nos cris.

C'est là que les larmes sont venues. Pas des larmes de tristesse, mais des larmes d'épuisement, de libération. Elles ont coulé sur mes tempes, se perdant dans mes cheveux. Elle a relevé la tête, ses yeux encore embrumés par le plaisir, et elle a vu mes joues mouillées. Elle n'a pas détourné le regard. Elle n'a pas eu peur de ma fragilité.

Elle a simplement passé son pouce sur ma lèvre inférieure, goûtant le mélange de sel et de salive, avant de m'embrasser avec une tendresse qui m'a brisée plus sûrement que la passion.

— On est de l'autre côté maintenant, a-t-elle chuchoté.

Je savais qu'elle avait raison. La frontière était derrière nous, réduite en cendres. Je ne savais pas ce qu'il y avait devant, dans ce nouveau territoire inconnu, mais pour la première fois de ma vie, j'étais prête à marcher dans le noir, tant que sa main restait serrée dans la mienne.

Je me suis blottie contre elle, sentant son cœur battre contre mes côtes, le mien tentant de trouver le même diapason. Nous étions deux naufragées sur une île de draps froissés, couvertes de nos fluides, marquées par nos dents, et enfin, pour la première fois, absolument entières.

Le chapitre de ma solitude venait de se refermer dans un fracas de chair et de vérité.

Chapitre 12

L'extase en haute définition

Le silence du Castel Pink n'était jamais vraiment silencieux. C'était un bourdonnement sourd, électrique, la vibration de dizaines d'objectifs haute définition qui s'ajustaient dans l'ombre derrière les miroirs sans tain. Sous le halo rose néon qui découpait la pénombre de la suite, j'avais l'impression d'être une proie magnifique, offerte sur un autel de velours sombre.

Roxane était toujours là, penchée sur moi, son souffle court venant mourir contre ma tempe. Son corps, cette machine de guerre sculptée par l'effort, était une carte géographique de douleur et de résilience. Je suivis du regard le tracé d'un serpent d'encre noire qui serpentait le long de ses côtes pour disparaître dans l'échancrure de son short de sport noir, trempé de sueur.

— Tu les sens, Éléna ? murmura-t-elle, sa voix plus rauque que d'habitude. Tu sens tous ces yeux qui te déshabillent à travers le verre ?

Je frissonnai. Ce n'était pas de la peur, c'était une décharge de pure adrénaline qui me tordait les entrailles. Mon mariage avait été un long couloir de vide, une décennie où j'étais devenue invisible aux yeux de l'homme qui partageait mon lit. Ici, dans cette pièce saturée de technologie et de luxure, j'existais enfin. Chaque pore de ma peau criait sa présence.

— Je veux qu'ils voient tout, répondis-je dans un souffle, mes mains s'agrippant à ses épaules fermes. Je veux qu'ils voient ce que tu vas me faire.

Roxane eut un sourire carnassier. Elle se redressa lentement, me dominant de toute sa

stature. La lumière rose jouait avec les perles de sueur qui roulaient entre ses seins. Elle ne perdit pas de temps. D'un geste sec, elle saisit le bord de mon déshabillé de soie et l'écarta, m'exposant totalement à la froideur de l'air et à l'éclat des projecteurs dissimulés.

Ses doigts, calleux et experts, descendirent le long de mon sternum pour venir s'écraser sur mes mamelons déjà durcis. J'arcboutai mon dos, un gémissement étranglé s'échappant de ma gorge. Elle les malaxait sans aucune douceur, cherchant la douleur pour mieux réveiller le plaisir.

— Regarde la caméra là-haut, ordonna-t-elle en pointant un angle du plafond où une petite lueur rouge clignotait. Regarde-les pendant que je te goûte.

Elle s'agenouilla entre mes jambes, écartant mes cuisses avec une autorité qui me fit fondre instantanément. Je sentais l'humidité entre mes jambes, cette preuve liquide de mon besoin de destruction et de renaissance. Je fixai l'objectif, mes yeux brillants de larmes que je refusais de laisser couler, et je vis mon propre reflet dans le miroir d'en face : une femme brisée qui se reconstruisait dans la débauche.

Quand la langue de Roxane entra en contact avec mon intimité, l'impact fut sismique. Ce n'était pas un baiser, c'était une dégustation sauvage. Elle s'enfouit contre moi, son nez écrasé contre mon pubis, aspirant mon odeur, mon sel, ma vie. Je sentis ses dents mordiller délicatement la chair tendre de mes lèvres inférieures avant qu'elle ne se mette à me laper avec une régularité de métronome.

— Putain, Roxane... murmurai-je, ma tête basculant en arrière.

Mes doigts se perdirent dans ses cheveux courts, tirant sur les racines pour l'encourager à aller plus loin, plus fort. Elle obéit, enfonçant deux doigts à l'intérieur de moi pendant que sa langue continuait son travail de sape sur mon clitoris. C'était trop. Trop de sensations, trop de visibilité, trop de vérité.

Le contraste entre la douceur du velours sous mes fesses et l'assaut brutal qu'elle menait entre mes jambes me faisait perdre pied. Je sentais chaque mouvement de ses doigts à l'intérieur de moi, la manière dont ils s'écartaient pour étirer ma chair, m'ouvrant en deux pour les spectateurs invisibles.

— Tu es tellement trempée, Éléna, grogna-t-elle contre ma peau, sa voix étouffée par mon sexe. Tu jouis pour eux, hein ? Tu jouis parce qu'ils te regardent être une traînée ?

Le mot me frappa comme une gifle, mais au lieu de m'offenser, il alluma un incendie. Oui. J'étais cette femme-là. Celle qui n'avait plus rien à perdre. Celle qui préférait être une "traînée" en haute définition plutôt qu'une épouse fantôme dans un salon bourgeois.

Elle augmenta la cadence. Ses doigts entraient et sortaient dans un bruit de succion qui me fit monter le rouge aux joues. Elle ne me laissait aucun répit, aucune place pour reprendre mon souffle. Je sentais mes muscles se contracter, mon bassin amorcer des mouvements désordonnés pour chercher plus de pression, plus de friction.

Le rose de la pièce devint un brouillard. Je n'entendais plus que le claquement de nos chairs, le son de ma propre respiration qui se transformait en sanglots de désir. Roxane releva la tête un instant, son visage maculé de mes fluides, ses yeux sombres brûlant d'un feu purificateur.

— Ne ferme pas les yeux, commanda-t-elle en m'agrippant les hanches pour me maintenir en place. Regarde ce qu'on est en train de devenir.

Elle plongea de nouveau, plus profondément cette fois, sa langue cherchant le centre même de mon plaisir, tandis que sa main libre remontait pour enserrer ma gorge, juste assez pour me faire sentir la limite fragile entre la vie et l'extase. J'étais sienne. J'étais

leur. Et dans cette perte totale de contrôle, je commençais enfin à me sentir puissante.

Sa main sur ma gorge n'était pas une menace, c'était une ancre. Ses doigts s'enfonçaient dans ma peau, marquant sans doute déjà mon cou de traînées rougeâtres que les objectifs de 8K capteraient avec une précision cruelle. Je sentais le pouls de ma carotide cogner furieusement contre sa paume, un métronome affolé dictant le rythme de mon abandon.

— Regarde-les, murmura-t-elle contre mon entrejambe, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd qui fit vibrer mes parois les plus intimes. Regarde ces lentilles qui te dévorent. Ils ne voient que la surface, mais moi... moi je sens tes entrailles hurler.

Elle ne me laissa pas le temps de répondre. Elle replongea, mais cette fois, ce n'était plus de la tendresse. C'était une traque. Sa langue, musclée, impitoyable, s'enroula autour de mon clitoris avec une force qui me fit violemment cambrer le dos. Mes talons s'enfoncèrent dans le matelas de velours, cherchant un appui que je ne trouvais nulle part. J'étais en apesanteur, suspendue à ses lèvres, à son souffle chaud qui venait mourir sur ma peau trempée.

Le bruit était obscène. Un clapotis visqueux, rythmé par le martèlement de mon propre cœur. Je voyais, dans le flou de mes larmes qui commençaient à perler, le reflet de ses cheveux sombres qui balayaient mes cuisses. Elle était là, dévouée à ma perte, et pourtant, elle restait la maîtresse absolue de chaque centimètre de mon anatomie.

— Roxane... s'il te plaît... gémis-je, ma voix se brisant dans un spasme.

Je ne savais même pas ce que je demandais. Qu'elle s'arrête ? Qu'elle me brise ? Qu'elle me consume jusqu'à ce qu'il ne reste que des cendres sur ce plateau de tournage ?

Elle se redressa brusquement, rompant le contact. Le froid de la pièce me frappa

comme une gifle. Elle se hissa au-dessus de moi, ses genoux de chaque côté de mes hanches, m'écrasant de son poids. Son visage était une peinture de luxure et de domination : ses lèvres étaient gonflées, luisantes de mon propre désir, et une goutte solitaire de mes fluides coulait lentement de son menton pour venir s'écraser sur mon sternum.

— Tu n'as pas le droit de me supplier, souffla-t-elle en saisissant mes deux poignets pour les plaquer au-dessus de ma tête. Tu es là pour donner. Tout donner.

Elle plongea deux doigts en moi, sans prévenir. Le choc fut tel que mes yeux se révélsèrent. Elle était profonde, cherchant ce point précis où la douleur se transforme en une électricité insoutenable. Elle commença un mouvement de va-et-vient, lent, vicieux, ses phalanges heurtant mon col avec une régularité de métronome. À chaque poussée, je sentais mon bassin se soulever instinctivement, cherchant à s'embrocher davantage sur elle.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle, son visage à quelques millimètres du mien. Tu sens comme tu es ouverte ? Comme tu m'appelles ?

Elle augmenta la cadence. Le son de ses doigts glissant dans mon humidité débordante remplissait l'espace, plus fort que le ronronnement des caméras. Je n'étais plus une femme, j'étais une plaie béante, un cri silencieux. Ma propre odeur, musquée, entêtante, montait jusqu'à mes narines, se mélangeant au parfum de cuir et de vanille noire que Roxane portait.

Je lâchai un cri rauque, un son animal que je ne reconnus pas, quand elle ajouta un troisième doigt. L'étirement était à la limite du supportable. Je sentais mes tissus se tendre, se déchirer presque, sous l'assaut de sa main gantée de ma propre moiteur. Elle ne me lâchait pas du regard. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu, m'obligeant à rester présente, à ne pas m'évader dans l'inconscience de l'extase.

— Ne t'en va pas, ordonna-t-elle en intensifiant ses mouvements. Reste ici, avec moi. Regarde comme tu es souillée. Regarde comme c'est beau.

Elle retira ses doigts d'un coup sec, me laissant vide et pantelante, pour immédiatement venir écraser son sexe contre le mien. À travers la fine dentelle de sa lingerie, je sentais sa propre chaleur, son propre besoin. Elle commença à se frotter contre moi, un broyage lent et sauvage de nos os pubiens. C'était un combat. Une lutte pour savoir laquelle de nous deux lâcherait prise la première sous le regard des voyeurs invisibles derrière les écrans.

Ma main libre parvint à se défaire de sa prise et vint s'agripper à ses cheveux. Je tirai vers l'arrière, l'obligeant à exposer sa gorge, à offrir sa vulnérabilité en miroir à la mienne. Je voulais qu'elle souffre autant que moi de ce désir qui nous dévorait les entrailles.

— Tu parles trop, Roxane, crachai-je entre deux respirations saccadées. Prends-moi. Arrête de jouer et détruis-moi une bonne fois pour toutes.

Un sourire cruel étira ses lèvres. Elle se pencha, ses dents effleurant le lobe de mon oreille avant de s'y enfoncer avec une morsure qui me fit hurler.

— Oh, ma chérie... On ne fait que commencer le premier acte. Tu n'as aucune idée de ce que "détruire" signifie vraiment dans cette pièce.

Sa main redescendit, non plus pour me pénétrer, mais pour saisir un sextoxy en verre qui trônait sur la table de chevet, un objet froid, transparent, qui capta la lumière rose du studio. Elle le brandit devant mes yeux, me montrant mon propre reflet déformé dans la surface polie.

— Tu vois ça ? C'est le seul témoin qui ne mentira jamais sur ton plaisir.

Elle l'approcha de mes lèvres, m'intimant l'ordre de l'humidifier. Mon cœur rata un battement. La tension dans la pièce devint presque solide, une chape de plomb électrisée. Je savais que ce qui allait suivre effacerait tout ce que j'avais connu jusqu'ici. Je savais que les caméras allaient capturer l'instant précis où mon âme quitterait mon corps.

Et je ne désirais rien d'autre au monde.

Je fixai l'objet. Ce cylindre de verre, d'une transparence cruelle, semblait attendre de boire mon humiliation. Mes doigts tremblaient contre les draps de soie noire, mais je n'avais plus le choix. Sous l'œil impassible des objectifs, j'ouvris la bouche.

L'extrémité du verre était glaciale lorsqu'elle effleura ma langue. Je frissonnai, un spasme parcourant mon échine alors que je commençais à l'entourer de ma chaleur. Le contraste était violent. Ma salive glissait sur la paroi lisse, créant des reflets irisés sous les projecteurs. Elle me dominait de toute sa hauteur, ses yeux sombres rivés sur mes lèvres qui s'appliquaient à cette tâche avilissante et pourtant terriblement excitante. Elle ne me quittait pas des yeux, et je savais qu'à cet instant précis, sur les moniteurs de contrôle en régie, mon visage n'était plus qu'un masque de soumission dévorante.

— C'est ça... mouille-le pour moi, murmura-t-elle d'une voix rauque. Montre-leur comme tu as faim de ce froid qui va te brûler.

Elle reprit l'objet, ma bave étincelant sur le verre, et sans me laisser le temps de reprendre mon souffle, elle écarta brutalement mes cuisses. L'air frais du studio frappa mon intimité déjà gorgée de sang, exposée, offerte. Je me sentis vulnérable, mise à nu au-delà de la simple nudité. Puis, le contact survint.

Le verre pénétra lentement.

Un cri s'étrangla dans ma gorge. C'était une sensation indescriptible : une intrusion solide, impitoyable, qui forçait mes parois à s'écarter au-delà du raisonnable. Le froid du matériau s'insinuait en moi, contrastant avec le feu qui dévorait mon bassin. Elle l'enfonçait millimètre par millimètre, savourant chaque tressaillement de mes muscles qui tentaient désespérément d'absorber cet intrus.

— Regarde la caméra, m'ordonna-t-elle en saisissant mon menton pour m'obliger à fixer l'objectif de gauche. Regarde-les te voir te faire briser.

Je tournai la tête, mes yeux embués de larmes, et je vis le reflet rouge de l'enregistrement. Je nous voyais : elle, magnifique et impitoyable, et moi, les reins cambrés, les jambes grandes ouvertes, mon sexe dévorant ce tube de verre translucide. L'image était d'une obscénité totale, d'une beauté dévastatrice.

Elle commença un mouvement de va-et-vient, d'abord lent, puis de plus en plus saccadé. Le bruit était celui de la luxure brute : le claquement de sa main contre mes fesses, le glissement mouillé du verre dans mes chairs trempées. Je perdais pied. Chaque coup de butoir envoyait des ondes de choc dans tout mon corps. La sueur perla sur mon front, se mélangeant aux larmes qui coulaient maintenant librement sur mes joues.

— Tu es à moi, haleta-t-elle, son visage s'approchant du mien, son souffle brûlant contre mes lèvres. Dans cette lumière, sous ces objectifs, tu n'es plus qu'un cri, tu n'es plus qu'une jouissance.

Elle accéléra encore. Le verre semblait avoir capturé la chaleur de mon corps pour me la renvoyer multipliée par cent. Je sentais mon clitoris pulser, dur, douloureux, cherchant le contact. Elle le comprit et, d'un pouce expert, elle commença à le broyer au rythme de ses pénétrations.

L'explosion fut imminente. Mon corps se tendit comme un arc, mes orteils se

crispèrent dans les draps. Je n'étais plus qu'un amas de nerfs à vif. L'animalité reprit ses droits. Je ne jouais plus la comédie. Je n'étais plus l'actrice, j'étais la victime consentante d'un plaisir qui me dépassait.

— Je vais... je vais... balbutiai-je, la voix brisée par les sanglots.

— Donne-leur tout ! hurla-t-elle. Crève sous leurs yeux !

Alors, tout bascula.

Le climax me percuta avec la violence d'un accident frontal. Mes muscles pelviens se contractèrent avec une force telle que j'eus peur de briser le verre en moi. Un cri inhumain s'échappa de mes poumons, une plainte déchirante qui résonna dans tout le studio silencieux. Je voyais des étoiles, des explosions de couleurs derrière mes paupières closes, tandis que mon corps était secoué de spasmes violents, incontrôlables.

Les fluides jaillirent, inondant le verre, mes cuisses, les draps. C'était un naufrage. Une démolition contrôlée. Je sentis le jouet se retirer d'un coup sec, et le vide qui suivit fut presque plus douloureux que l'invasion.

Je retombai lourdement sur le lit, mes membres encore agités de tremblements résiduels. Mon cœur cognait contre mes côtes comme un oiseau en cage. Le silence revint, seulement troublé par mon souffle court et erratique.

Elle se redressa, essuyant d'un geste lent le jouet souillé sur un pan de satin. Elle jeta un coup d'œil au moniteur de contrôle, un sourire prédateur aux lèvres.

— Coupez, lança-t-elle d'une voix soudainement professionnelle, dénuée de toute émotion. C'était parfait. On a l'extase en 8K.

Je restai là, prostrée, les jambes encore écartées, le ventre luisant de notre débauche. Les techniciens commençaient déjà à bouger dans l'ombre, rangeant les câbles, déplaçant les lumières. Pour eux, c'était une journée de travail terminée. Pour moi, c'était le premier jour du reste de ma déchéance.

Elle s'approcha une dernière fois, se pencha pour ramasser sa veste, et déposa un baiser glacé sur mon front trempé de sueur.

— Ne pleure pas, ma chérie. Le monde entier va t'adorer après ça. Mais n'oublie jamais : personne ne t'a vue comme je viens de te voir. Personne ne possède tes larmes comme moi.

Elle s'éloigna, me laissant seule sous les néons roses qui commençaient à s'éteindre. J'étais vide. J'étais filmée. J'étais détruite. Et le pire, c'est que j'attendais déjà qu'elle rallume les caméras.

Chapitre 13

Larmes et plaisir

Le silence qui a suivi le départ des techniciens était plus lourd que le vacarme des projecteurs. Je suis restée là, seule sur ce trône de velours pourpre, les cuisses encore tremblantes, la peau zébrée par l'ombre des grilles du studio. Le Castel Pink respirait autour de moi comme une bête assoupie. L'air était saturé d'une odeur de cuir, de produit de nettoyage industriel et de cette effluve musquée, entêtante, qui émanait de mon propre corps.

Je me sentais comme une épave après la tempête. Mon mariage, cette institution de façade où je m'éteignais à petit feu entre deux dîners mondains et des silences poli, n'était plus qu'un lointain souvenir poussiéreux. Ici, sous ces néons roses qui grésillaient imperceptiblement, j'existais enfin. Mais à quel prix ? J'étais une image, une séquence de pixels en 8K destinée à nourrir les fantasmes de spectateurs invisibles.

Puis, le clic de ses talons sur le béton ciré a déchiré le silence.

Roxane.

Elle n'était pas partie. Elle avait simplement laissé le cirque technique s'évaporer pour ne garder que l'essentiel. Elle s'est avancée dans le halo de lumière, dépouillée de sa veste de « professionnelle ». Elle ne portait plus qu'une brassière de sport noire qui soulignait la puissance de ses épaules et ce short cycliste qui moulait ses hanches avec une indécence magnifique. Ses tatouages, des entrelacs de ronces et de flammes qui couraient le long de ses bras sculptés, semblaient s'animer sous l'éclairage artificiel.

Elle s'est arrêtée à quelques centimètres de moi. Son odeur m'a frappée de plein fouet : un mélange de santal, de sueur fraîche et de cette autorité naturelle qui me brisait les genoux à chaque fois.

— Tu pensais vraiment que j'en avais fini avec toi, Éléna ? murmura-t-elle. Sa voix était plus rauque, dépouillée du ton clinique qu'elle utilisait devant les caméras.

Je n'ai pas pu répondre. Ma gorge était nouée. Elle a posé une main sur ma joue, son pouce caressant ma lèvre inférieure encore gonflée par ses baisers précédents. Ses doigts étaient calleux, marqués par l'effort, et ce contact était la chose la plus réelle que j'aie ressentie depuis des années.

— Regarde-toi, reprit-elle en saisissant mon menton pour m'obliger à lever les yeux vers le moniteur de contrôle qui diffusait encore mon image en boucle. Tu es magnifique dans ta déchéance. Tu rayonnes parce que tu es enfin brisée.

Elle a glissé sa main dans mon cou, ses doigts s'enfonçant dans ma nuque avec une poigne de fer, et m'a forcée à basculer la tête en arrière. Mon corps a réagi instantanément. Une décharge électrique a parcouru ma colonne vertébrale, faisant converger toute ma douleur et mon désir vers mon entrejambe, déjà douloureusement sensible.

— On ne va pas le faire pour eux, cette fois, souffla-t-elle à mon oreille, sa respiration brûlante me faisant frissonner. On va le faire pour que tu te souviennes de qui tu es quand tu ne joues pas la comédie.

Elle s'est agenouillée entre mes jambes ouvertes. Sans un mot, elle a saisi mes chevilles pour les ramener vers elle, m'ouvrant en grand, m'offrant totalement à la lumière crue. Je me suis sentie vulnérable, exposée, mon sexe encore luisant de la session précédente, palpitant sous son regard de prédatrice.

Ses yeux sombres ont détaillé chaque pli de ma chair, chaque goutte de mes fluides qui perlaient encore sur ma peau. Elle n'a pas utilisé ses mains tout de suite. Elle a approché son visage, son souffle venant attiser la chaleur entre mes cuisses. J'ai gémi, un son guttural, presque animal, qui m'a surprise moi-même.

— Chut... savoure ta honte, Éléna. C'est là que réside ta puissance.

Elle a enfin posé ses lèvres contre mon clitoris, un contact fugace, une simple pression qui m'a fait cambrer le dos contre le velours. Puis, sa langue a jailli, ferme et experte, traçant une ligne de feu de mon périnée jusqu'au sommet de ma sensibilité. C'était une torture exquise. Elle ne me laissait pas de répit, alternant entre des suctions lentes, profondes, et des coups de langue rapides qui me rendaient folle.

Mes mains se sont agrippées à ses cheveux courts, mes ongles s'enfonçant dans son cuir chevelu. Je voulais qu'elle s'arrête, je voulais qu'elle continue jusqu'à ce que je disparaisse.

— Plus vite... Roxane, je t'en supplie... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle haché.

Elle a ignoré ma supplique, ralentissant au contraire le rythme, me torturant avec une précision diabolique. Elle a glissé deux doigts à l'intérieur de moi, brusquement, sans me laisser le temps de me préparer. Ils étaient épais, rugueux, et ils ont rempli ce vide qui me rongeaient depuis si longtemps. Elle bougeait avec une cadence métronomique, me pilonnant de l'intérieur tandis que sa bouche continuait son travail de démolition en surface.

C'est là que ça a commencé.

Ce n'était pas seulement le plaisir, ce n'était pas seulement cette décharge orgasmique

qui montait comme une vague de fond. C'était tout le reste. Les années de mépris de mon mari, les lundis matins sans but, la solitude de ma chambre vide, le poids des attentes sociales... Tout a remonté à la surface, poussé par la force brute de Roxane.

Une première larme a coulé, chaude, salée, traçant un sillon sur ma joue. Puis une autre. Ma respiration est devenue erratique, se transformant en de petits sanglots étouffés qui se mêlaient à mes gémissements de plaisir.

Roxane s'est arrêtée net, mais sans retirer ses doigts qui continuaient de me posséder fermement. Elle s'est redressée, se hissant au-dessus de moi, ses yeux brûlants de curiosité et d'une étrange tendresse.

— Voilà, dit-elle d'une voix douce. C'est ça que j'attendais. Laisse tout sortir, Éléna. Ne retiens rien.

Le barrage a lâché. J'ai éclaté en sanglots, des pleurs convulsifs qui secouaient tout mon être, tandis qu'elle reprenait son mouvement, plus fort, plus sauvage, m'emmenant vers ce point de non-retour où la douleur et l'extase ne font plus qu'un. Elle ne me quittait pas des yeux, captant chaque tressaillement de mon visage déformé par l'émotion.

J'étais en train de me noyer dans le plaisir, et pour la première fois de ma vie, j'aimais ça.

Mes yeux sont noyés, ma vision n'est plus qu'un kaléidoscope flou de l'ombre de Roxane et de la lumière crue de la chambre. Les larmes ne coulent plus seulement, elles jaillissent, un torrent salé qui brûle mes tempes et se perd dans mes cheveux emmêlés. Chaque sanglot qui déchire ma gorge est une secousse qui résonne jusque dans mon sexe, là où ses doigts font un carnage de douceur et de cruauté.

Roxane s'abaisse encore. Je sens son souffle chaud, chargé d'une odeur de désir et de

peau moite, frôler mon oreille avant qu'elle ne plaque ses lèvres contre ma joue. Elle ne m'embrasse pas pour me consoler. Elle boit mes larmes. Sa langue remonte le long de mon visage, lente, râpeuse, capturant chaque goutte de ma détresse avec une voracité qui me donne le vertige.

— Goûte, murmure-t-elle contre ma peau, sa voix vibrant dans mes os. Goûte comme tu es délicieuse quand tu ne joues plus la comédie. C'est ça que je voulais. Cette Éléna-là. Celle qui n'a plus d'armure, juste de la chair et des besoins.

Elle retire brusquement ses doigts, et le vide qu'elle laisse me fait pousser un cri de protestation, un râle animal qui m'arrache les poumons. Mais elle ne s'arrête pas. Elle saisit mes poignets, les plaque au-dessus de ma tête avec une poigne de fer, m'obligeant à cambrer mon dos, à offrir ma vulnérabilité totale à son regard incendiaire. Elle se redresse, à genoux entre mes jambes largement écartées, et je vois l'éclat de ses yeux, cette lueur de prédatrice qui a enfin acculé sa proie.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle. Ne ferme pas les yeux, putain. Je veux voir le moment où tu vas te briser tout à fait.

Je la regarde à travers le rideau de mes pleurs. Ma poitrine se soulève violemment, mes mamelons durcis pointent vers elle, tendus par le froid et l'excitation. Je suis une épave, une flaque de désirs contradictoires.

Elle glisse sa main libre entre mes cuisses, là où je suis déjà inondée, là où ma propre jouissance commence à couler, mêlée à la sueur de nos corps. Ses doigts s'enfoncent à nouveau, mais cette fois, c'est différent. C'est plus profond, plus rythmé, une percussion brutale qui cherche à atteindre ce point précis au fond de moi que je garde toujours secret. Elle joue avec mon clitoris du pouce, un mouvement circulaire, rapide, insupportable d'intensité, tandis que ses deux autres doigts s'enfoncent avec une force qui me fait hoqueter.

— S'il te plaît... Roxane... gémi-je, ma voix n'étant plus qu'un sifflement brisé.

— S'il te plaît quoi ? dit-elle en accélérant la cadence. Tu veux que j'arrête ? Tu veux que je te laisse retourner à ta petite vie bien rangée, à tes silences et à tes mensonges ?

Elle enfonce un pouce dans ma bouche pour étouffer mon prochain cri. Le goût de ma propre excitation sur sa peau me donne envie de vomir de plaisir. Je mords son doigt, je le suce avec une ferveur désespérée, mes hanches se soulevant d'elles-mêmes, cherchant le contact, cherchant la friction.

Le son de nos corps qui s'entrechoquent remplit la pièce. Un bruit mouillé, charnel, indécent. Chaque fois qu'elle pénètre ma chair, je sens les parois de mon vagin se contracter autour d'elle, comme si elles voulaient la garder prisonnière, l'aspirer tout entière. Je suis trempée, mes cuisses glissent contre les siennes, la sueur rendant chaque mouvement plus fluide, plus bestial.

— Tu es tellement prête, siffle-t-elle, ses yeux ne quittant pas les miens. Tu es une fontaine, Éléna. Tu vas exploser dans mes mains et tu vas m'en donner chaque goutte.

Elle lâche mes poignets pour saisir mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma peau, marquant sans doute ma chair de futures ecchymoses que je porterai comme des trophées. Elle me soulève, me ramenant vers elle, alors qu'elle s'abaisse pour dévorer mes seins. Sa bouche est une brûlure, ses dents mordillent mes tétons avec une précision chirurgicale, alternant entre la douleur vive et la succion gourmande.

Je n'arrive plus à respirer. Mon cerveau est en court-circuit. Les larmes continuent de couler, mais elles ont changé de nature. Ce n'est plus de la tristesse, c'est une décharge électrique, un trop-plein d'existence qui doit sortir par tous les pores de ma peau.

— Regarde ce que tu me fais, souffle-je entre deux sanglots. Tu me tues...

— Non, je te réveille, réplique-t-elle en plongeant sa tête entre mes jambes.

Je sens sa langue, ce muscle puissant et expert, venir cueillir mon excitation à la source. Le choc thermique est tel que mes jambes se tendent, mes orteils se crispent. Elle ne perd pas de temps en préliminaires inutiles. Elle attaque mon bouton de plaisir avec une force sauvage, ses doigts continuant de me labourer de l'intérieur.

Le contraste entre la chaleur de sa bouche et la pénétration de ses doigts crée un ouragan dans mon bas-ventre. Je commence à perdre le contrôle de mes membres, de mes sons. Je jure, je l'insulte, je la supplie, tout cela dans le même souffle, tandis que mon bassin est pris de spasmes incontrôlables.

— Vas-y, murmure-t-elle contre ma vulve, sa voix étouffée par mes fluides. Donne-moi tout. Je veux que tu te vides de tout ce qui te pèse. Donne-moi tes larmes, donne-moi ton foutre, donne-moi ton âme, salope.

Je sens la vague arriver. Pas une petite onde, mais un tsunami noir et brûlant qui part de la base de ma colonne vertébrale pour irradier partout. Mes muscles se tendent à rompre, mes ongles s'enfoncent dans le drap jusqu'à ce que je sente le tissu craquer. Roxane ne ralentit pas, elle redouble d'effort, ses doigts bougeant dans un flou de vitesse et de précision, sa langue travaillant mon clitoris comme si elle voulait m'arracher un aveu de faiblesse ultime.

Je suis au bord du précipice. Mon corps tremble si fort que le lit en grince. Tout en moi crie pour la délivrance, mais Roxane me maintient sur cette ligne de crête, juste avant la chute, me forçant à endurer ce plaisir qui confine à la torture.

— Pas encore, murmure-t-elle cruellement, se redressant juste assez pour me regarder ramper sous elle. Pas avant que tu n'aies admis que tu m'appartiens, là, maintenant.

Dis-le.

Je la fixe, le visage déformé, les yeux rouges, la bouche béante. Je suis à bout de forces, à bout de nerfs. Le plaisir est une lame de rasoir qui me découpe de l'intérieur.

— Je... je suis à toi... fais-moi venir... je t'en supplie, Roxane... brise-moi !

Le sourire qui s'étire sur les lèvres de Roxane est une promesse de dévastation. Elle n'a plus rien de la femme douce que j'ai connue ; elle est un prédateur qui vient de coincer sa proie, et je suis cette proie, pantelante, offerte, l'âme à nu. Mes mots flottent encore dans l'air chargé d'électricité, mon aveu de reddition comme un trophée qu'elle savoure.

— C'est ce que je voulais entendre, souffle-t-elle, sa voix vibrant contre ma cuisse.

Sans prévenir, elle replonge. Ses doigts, déjà trempés de mon désir, s'enfoncent avec une brutalité nouvelle. Deux, puis trois, explorant mon intimité avec une autorité qui me fait cambrer le dos jusqu'à ce que mes vertèbres craquent. Elle ne me laisse pas respirer. Elle ne me laisse plus aucune échappatoire. Son pouce vient écraser mon clitoris dans un mouvement circulaire, lent, implacable, tandis que ses autres doigts martèlent le fond de mon sexe, cherchant le point précis qui me fera basculer dans le néant.

Un cri rauque s'échappe de ma gorge, une sonorité animale que je ne me connaissais pas. Mes talons s'enfoncent dans le matelas, cherchant un appui, une prise dans ce monde qui s'effondre. La sueur perle sur mon front, sur ma poitrine, glissant entre mes seins qui pointent, douloureux de besoin. L'odeur de notre sexe, ce mélange de musc, de sel et de moiteur, m'enivre, me rend folle.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle.

J'ouvre les yeux, des pupilles dilatées par le manque. Elle est là, au-dessus de moi, ses cheveux collés à ses tempes, son regard brûlant d'une intensité insoutenable. Elle accélère. Le rythme devient frénétique. C'est une attaque en règle, un pilonnage qui transforme mon bas-ventre en un brasier liquide. Je sens chaque muscle de mon bassin se contracter, se tendre comme une corde d'arc sur le point de rompre.

— Roxane... s'il te plaît... je ne peux plus...

— Prends-le, hurle-t-elle presque, sa propre respiration saccadée. Prends tout, sale petite soumise. Crève pour moi.

C'est le déclic. La digue cède.

L'orgasme me frappe avec la violence d'un accident de voiture. C'est un éboulement intérieur, une décharge de foudre qui part de mon sexe pour irradier jusqu'au bout de mes doigts. Mon corps se soulève de lui-même, mes hanches tressautant sous l'assaut de ses doigts qui ne s'arrêtent pas, qui continuent de me fouiller alors que je suis déjà en plein spasme. Je hurle son nom, le visage rejeté en arrière, la bouche grande ouverte sur un silence de mort avant que le son ne revienne, déchirant.

Et avec le plaisir, vient la vague.

Ce n'est pas seulement physique. C'est un trop-plein, une accumulation de mois de peur, de solitude, de tension qui explose en même temps que mon corps. Des larmes brûlantes jaillissent de mes yeux, inondant mes tempes, se perdant dans mes cheveux. Je pleure à gros bouillons, des sanglots convulsifs qui secouent ma poitrine alors que les spasmes de mon vagin serrent ses doigts avec une force désespérée. Je pleure de joie, de soulagement, de la beauté terrifiante de cet abandon total.

Roxane se retire lentement, mais elle ne s'éloigne pas. Elle grimpe le long de mon corps, ses genoux de chaque côté de mes hanches, ses cuisses encore mouillées de

moi. Elle voit mes larmes, elle voit ce naufrage émotionnel. Son visage change instantanément, la prédatrice laissant place à l'amante.

— Chut... je suis là, murmure-t-elle, sa voix brisée par l'émotion.

Elle s'abaisse sur moi, son poids est une ancre qui m'empêche de dériver. Elle commence par embrasser mes paupières, recueillant l'eau salée sur sa langue comme si c'était le nectar le plus précieux au monde. Le goût de mes propres larmes sur ses lèvres est une torture exquise. Elle descend sur mes joues, ses baisers sont des pansements sur une plaie béante.

— Pourquoi tu pleures ? demande-t-elle doucement, ses mains encadrant mon visage, ses pouces essuyant les rigoles qui ne cessent de couler.

— Parce que... parce que c'est trop, j'articule entre deux hoquets. Parce que je n'ai jamais été aussi... à quelqu'un. Je me sens vide, Roxane. Tu m'as tout pris.

— Je ne t'ai rien pris, mon amour, souffle-t-elle en plongeant ses yeux dans les miens. Je t'ai juste rendue à toi-même.

Elle m'embrasse alors, un baiser profond, lent, qui goûte le sel et le sexe. C'est un baiser de réconciliation, non pas entre nous, mais entre moi et mes propres démons. Ses mains glissent sous mon dos pour me soulever contre elle, m'écrasant contre sa poitrine nue. Je peux sentir son cœur battre aussi vite que le mien, un tambour de guerre qui s'apaise lentement.

Je m'accroche à elle comme si ma vie en dépendait, mes ongles gravant de légères marques dans ses omoplates. L'odeur de sa peau, mêlée à l'humidité de notre étreinte, est mon seul refuge. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, de peau rougie et de sentiments bruts.

— Ne me lâche pas, je murmure dans son cou, ma voix n'étant plus qu'un souffle.

— Jamais. Tu entends ? Jamais.

Elle bascule sur le côté, m'emportant avec elle sans rompre notre contact. Nous restons là, enlacées dans les draps froissés et humides, le silence de la chambre seulement troublé par nos souffles qui s'harmonisent. La chaleur de son corps est un baume. Les larmes finissent par se tarir, laissant place à une lassitude délicieuse, une paix que je n'avais plus ressentie depuis une éternité.

Je ferme les yeux, ma tête nichée dans le creux de son épaule. Le plaisir était une tempête, les larmes étaient l'averse nécessaire. Et maintenant, dans le calme après le chaos, je sais que je suis exactement là où je dois être : brisée, mais entière, dans ses bras.

Chapitre 14

Sans aucune limite

Le silence qui suit la petite mort n'est jamais vraiment muet au Castel Pink. C'est un bourdonnement sourd, électrique, le chant des néons roses qui grésillent contre les parois de velours sombre et le murmure imperceptible des objectifs motorisés qui pivotent derrière les miroirs sans tain. Allongée sur les draps de soie noire, encore secouée par les spasmes de mon dernier orgasme, je sens chaque pore de ma peau respirer la moiteur de la pièce.

Je suis une épave. Une épave de trente-trois ans dont les fondations se sont écroulées sous le poids d'un mariage devenu un désert de marbre. Mais ici, sous la lumière crue et artificielle de ce sanctuaire de chair, je ne suis plus la femme délaissée. Je suis une offrande.

Roxane est toujours là, son corps puissant pressé contre le mien. Son souffle court vient mourir dans mon cou, mélange d'épuisement et de traque. Je sens la rugosité de ses tatouages contre ma peau lisse, ces lignes noires qui racontent ses propres guerres et qui semblent maintenant vouloir s'imprimer sur moi. Ma main, encore tremblante, s'égare sur sa hanche, remontant la courbe saillante de ses muscles de marbre. Elle est si ferme, si réelle. Tout le contraire de l'ombre que je suis devenue.

— Tu sens ça ? murmure-t-elle, sa voix plus basse qu'un secret.

Elle ne parle pas de mon cœur qui cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Elle parle de l'air. De cette électricité statique qui nous lie aux milliers d'yeux invisibles derrière les parois. Je lève les yeux vers le plafond, là où une petite lentille de verre sombre me fixe avec une intensité glaciale. Mon exhibitionnisme, autrefois

un poison honteux, devient ici mon oxygène. Je veux qu'ils voient. Je veux qu'ils sachent à quel point je suis brisée, et à quel point Roxane est en train de me recoudre avec ses mains et ses lèvres.

— Regarde-les, Éléna, ordonne Roxane en redressant son buste.

Elle s'appuie sur ses coudes, me surplombant. Ses cheveux courts sont trempés de sueur, collés à ses tempes. Elle est magnifique de sauvagerie. Ses yeux, d'un vert d'orage, ne me lâchent pas. Sa main descend, lente, torturante, le long de mon ventre qui se contracte violemment à son passage. Elle écarte mes cuisses avec une autorité qui me fait gémir de soulagement.

— Montre-leur ce que tu es devenue. Montre-leur que tu n'appartiens plus à personne, sauf au plaisir.

Elle plonge ses doigts en moi sans prévenir. C'est une intrusion brutale, magnifique. Je cambre les reins, un cri déchirant s'échappant de ma gorge, venant mourir contre les murs insonorisés. C'est trop. C'est exactement ce qu'il me faut. La douleur de mon passé se transmute en une décharge pure, un courant haute tension qui me traverse des orteils jusqu'au sommet du crâne.

Je sens mon humidité, ce mélange de nous deux, glisser le long de ses doigts, de son poignet. L'odeur est entêtante : un mélange de sueur musquée, de parfum de luxe et de fluides vitaux. Roxane ne bouge pas encore, elle me laisse simplement m'impaler sur sa main, savourant ma vulnérabilité. Elle sait que je suis à vif. Elle sait que chaque millimètre de mon sexe est une plaie ouverte qui ne demande qu'à être consommée.

— Je te déteste d'aimer ça autant, je souffle, les larmes piquant à nouveau mes paupières.

— Mensonges, réplique-t-elle en amorçant un mouvement de va-et-vient lent, méthodique, presque cruel. Tu adores savoir qu'en ce moment même, des inconnus se touchent en regardant tes muscles se tendre, en écoutant tes râles. Tu es leur reine de douleur, Éléna. Et je suis ton bourreau.

Elle accélère la cadence. Le son de sa main qui claque contre ma chair mouillée résonne dans la pièce, un rythme tribal qui scande ma déchéance et ma renaissance. Je perds le contrôle. Mes ongles s'enfoncent dans ses avant-bras, y traçant des sillons rouges qui tranchent avec l'encre de ses tatouages. Je veux qu'elle me brise pour de bon. Je veux que ce qui reste de la femme convenable que j'étais disparaisse dans cette mare de sueur et de néon.

Le plaisir remonte, sournois, violent. Ce n'est plus une vague, c'est un tsunami de goudron et de feu. Ma vision se trouble. Le rose des néons devient une traînée de sang dans l'obscurité. Roxane se penche, ses lèvres effleurant mon oreille alors que ses doigts fouillent mes entrailles avec une fureur renouvelée.

— Lâche tout, murmure-t-elle. Ne garde rien pour lui. Ne garde rien pour personne. Donne-moi tout.

Je sens mon bassin se soulever de lui-même, cherchant plus de contact, plus de profondeur, plus de cette animalité qui me fait oublier mon nom. Je suis une chose qui ondule sous elle, une masse de nerfs et de désirs bruts. Le Castel Pink n'est plus une chambre, c'est un autel. Et le sacrifice, c'est moi.

Roxane retire ses doigts brusquement, me laissant dans un état de manque atroce. Je gémis, une plainte pathétique qui me fait honte et m'excite tout autant. Elle ne s'arrête pas là. Elle se redresse, s'agenouillant entre mes jambes écartées, et je vois dans ses yeux que nous ne sommes qu'au début de l'abîme. Elle saisit mes chevilles et les ramène vers mes épaules, m'ouvrant totalement à l'objectif qui nous surplombe, m'offrant sans aucune pudeur au regard du monde caché.

— Regarde la caméra, Éléna. Dis-leur ce que tu veux.

Ma voix est un débris.

— Je veux... je veux que tu me tues. Je veux disparaître en toi.

Elle sourit, un sourire de prédateur qui a enfin acculé sa proie, et elle plonge à nouveau, cette fois avec une faim que rien ne pourra étancher.

Mes talons sont écrasés contre mes propres épaules, une position qui brise ma colonne et mon orgueil en même temps. Je suis là, offerte, le sexe battant, béant, exposé à la lumière crue des projecteurs et à l'œil cyclopéen de la caméra qui ne rate rien de mes tressaillements. Roxane me contemple. Elle ne se presse pas. Elle savoure l'image qu'elle a créée : celle d'une femme totalement défaite, réduite à sa plus simple expression de chair et de besoin.

— Tu es magnifique quand tu as honte, Éléna, murmure-t-elle.

Sa voix est un velours empoisonné qui coule dans mes veines. Elle s'abaisse lentement, son souffle chaud venant d'abord frapper l'intérieur de mes cuisses, là où la peau est la plus fine, là où la sueur perle en gouttelettes salées. Je frissonne, un spasme violent qui secoue tout mon être. Puis, sa langue.

Ce n'est pas une caresse. C'est une dévoration.

Elle me lèche d'un trait long, appuyé, partant du bas de mes fesses pour remonter jusqu'à mon clitoris gorgé de sang. Je pousse un cri qui se meurt dans ma gorge, un étouffement de plaisir pur. Elle recommence, plus fort, plus vite. Sa langue est ferme, rugueuse, elle travaille ma chair avec une précision chirurgicale, cherchant à m'arracher chaque once de volonté. Je sens mes fluides couler, se mélanger à sa salive, un cocktail poisseux qui brille sous les lumières du Castel Pink.

— Roxane... pitié...

— La pitié n'existe pas ici, grogne-t-elle contre ma peau, sa voix étouffée par mon intimité. Il n'y a que le don. Donne-toi. Encore plus.

Elle enfonce deux doigts en moi tout en continuant son carnage buccal. Le contraste est foudroyant. Le froid de l'air sur ma peau, la chaleur volcanique de sa bouche, et cette intrusion brutale, rythmée, qui me remplit et me vide à la fois. Je n'ai plus de repères. Le plafond tourne, les murs capitonnés de rose semblent se refermer sur nous comme les parois d'un estomac en pleine digestion. Je suis la proie. Je suis le repas.

Elle se retire brusquement, et le manque est une brûlure physique. Je cherche sa main, sa bouche, n'importe quoi pour combler ce vide atroce qu'elle vient de recréer. Mais elle se relève. Elle défait la boucle de son pantalon de cuir avec une lenteur sadique. Le cuir grince, un son qui résonne dans le silence pesant de la chambre comme un coup de fouet.

Elle sort un godemichet de silicone noir, long, épais, dont la texture semble absorber la lumière. Elle l'attache à ses hanches avec des gestes d'une assurance terrifiante. Je la regarde faire, fascinée et terrifiée. Je sais ce qui vient. Je sais que je vais être brisée.

— Regarde-le, Éléna. Regarde ce qui va te posséder.

Je ne peux pas détacher mes yeux de l'objet, puis de son regard, noir de désir, vide de toute empathie humaine. Elle est redevenue l'animal, la prédatrice du Castel. Elle s'approche, grimpe sur le lit, ses genoux s'enfonçant dans le matelas de chaque côté de mes hanches. Elle attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses mains comme des menottes de fer.

— Dis-le, ordonne-t-elle, son visage à quelques millimètres du mien. Dis que tu n'es

rien d'autre que mon trou. Que tu n'existes que pour être remplie par moi.

Les larmes montent, des larmes de soulagement et de déchéance.

— Je ne suis... rien d'autre... je suis à toi. Fais-moi disparaître, Roxane. Enfonce-le... s'il te plaît, détruis-moi.

Elle sourit, et c'est la chose la plus cruelle et la plus belle que j'aie jamais vue. Sans prévenir, elle bascule son bassin.

La pointe de silicone force l'entrée de mon sexe, trop large, trop dure. Je cambre le dos, un arc de douleur et d'extase. Elle ne s'arrête pas. Elle pousse avec la force de ses reins, millimètre par millimètre, écartant mes chairs, forçant le passage dans un glissement mouillé et sonore. Je sens ma peau s'étirer jusqu'au point de rupture. L'invasion est totale. Elle me remplit d'une manière qu'aucun homme n'a jamais pu atteindre, touchant des zones profondes, oubliées, qui crient sous l'assaut.

— Ah ! Roxane !

Je hurle son nom, mon visage tordu par une grimace qui est le miroir exact de mon plaisir. Elle est entièrement en moi, le silicone butant contre mon col de l'utérus. Elle reste là, immobile une seconde, me laissant savourer l'agonie de cette plénitude forcée. La sueur de son front goutte sur mes lèvres. Je la lèche, avide de son sel, avide de son essence.

Puis, le mouvement commence.

Lent. Dévastateur. Elle se retire presque entièrement, me laissant haletante, cherchant l'air, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, frappant mon bassin contre le sien dans un claquement de chair qui résonne dans toute la pièce.

— Regarde la caméra, Éléna ! aboie-t-elle. Montre-leur comment tu prends chaque

centimètre. Montre-leur que tu es ma chose !

Je tourne la tête vers l'objectif, les yeux vitreux, la bouche entrouverte, la salive coulant au coin de mes lèvres. Je ne vois plus la lentille, je vois l'abîme. Et je saute dedans de plein gré, portée par les coups de boutoir de Roxane qui devient de plus en plus sauvage, son souffle se transformant en un grognement animal alors qu'elle commence à perdre, elle aussi, le contrôle de sa propre mise en scène.

Le rythme s'accélère. Ce n'est plus une performance. C'est un combat. Ses mains lâchent mes poignets pour venir broyer mes seins, ses ongles s'enfonçant dans ma peau, marquant son territoire. Chaque va-et-vient est une déflagration. Mon corps n'est plus qu'un champ de nerfs à vif, une masse de chaleur et de fluides qui ondule sous elle, cherchant désespérément le point de non-retour.

— Plus vite... plus fort... Roxane, ne t'arrête jamais...

Elle ne répond plus. Elle n'est plus qu'une machine de plaisir, ses hanches claquant contre les miennes avec une violence qui me soulève du matelas. Je sens la vague monter, immense, noire, une marée de fond qui menace de m'emporter pour toujours. Mon sexe se contracte violemment autour du silicone, essayant de retenir ce qui me torture et me sauve à la fois.

Le Castel Pink s'efface. La lumière devient rouge, puis noire. Il n'y a plus que le bruit de nos souffles courts, le frottement du cuir, le glissement de la sueur et cette pénétration implacable qui me déchire l'âme. Je suis à la limite. Je vacille sur le rebord du monde.

Et Roxane, dans un dernier élan de cruauté ou d'amour pur, se penche pour mordre mon épaule, ses dents s'enfonçant profondément dans ma chair alors qu'elle intensifie encore la cadence, me poussant vers un précipice dont je sais que je ne reviendrai pas entière.

La douleur de sa morsure se propage dans mon cou comme une décharge électrique, fusionnant avec le feu qui dévore mon entrejambe. Roxane ne lâche pas prise. Ses dents s'enfoncent, marquant mon territoire, revendiquant chaque fibre de mon être alors que son bassin s'emballe. Le rythme est devenu inhumain, une cadence de machine de guerre destinée à briser mes dernières défenses.

Le silicone me laboure, s'enfonçant si profondément que j'ai l'impression qu'elle cherche à atteindre mon cœur par l'intérieur. C'est une invasion totale. Je sens le glissement visqueux de mon propre désir, cette humidité brûlante qui facilite ses assauts tout en rendant chaque va-et-vient plus indécent, plus sonore. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, emplît l'espace confiné du Castel Pink, étouffant mes gémissements qui ne sont plus que des râles d'animal agonisant.

— Regarde-moi, me crache-t-elle entre deux pressions, le souffle court, l'odeur de notre sexe mêlée à celle de sa sueur musquée. Regarde ce que je te fais.

J'ouvre les yeux, mais la pièce vacille. Sa silhouette n'est plus qu'une ombre prédatrice au-dessus de moi, ses cheveux collés à son front, son regard brillant d'une lueur sauvage, presque effrayante. Je saisis ses poignets, non pas pour l'arrêter, mais pour m'ancrer à quelque chose de solide alors que le sol se dérobe. Mes ongles s'enfoncent dans sa peau. Je veux qu'elle souffre autant que je jouis. Je veux que cette agonie soit partagée.

Mon corps n'est plus qu'une corde tendue à rompre. Mes muscles se tétanisent, mes orteils se recroquevillent contre les draps froissés. À chaque coup de boutoir, je sens mon col de l'utérus se contracter, s'ouvrir et se fermer dans un spasme désespéré. C'est trop. C'est trop et ce n'est pas assez. Je réclame l'abîme.

— Roxane... s'il te plaît... maintenant...

Je n'ai plus de fierté. Je n'ai plus de nom. Je suis une plaie ouverte, un cri silencieux.

Elle semble comprendre que j'ai atteint le point de rupture. Elle lâche mon épaule, laissant une marque sanglante, et glisse ses mains sous mes fesses pour me soulever, m'offrant plus encore à sa pénétration impitoyable. Elle accélère encore, ses mouvements devenant des saccades violentes, presque sismiques. Elle me broie contre elle, sa poitrine écrasée contre la mienne, et je sens son propre plaisir monter en écho au mien, une tension vibrante qui parcourt ses membres.

Puis, le barrage cède.

Ce n'est pas une explosion, c'est un effondrement. Une vague de fond, noire et dévastatrice, qui part de mon centre et irradie jusqu'à la pointe de mes doigts. Ma vue s'éteint complètement. Je hurle, mais aucun son ne sort de ma gorge nouée. Mes parois vaginales se convulsent avec une telle violence qu'elles semblent vouloir broyer le jouet, expulsant des flots de chaleur qui inondent nos cuisses jointes.

Je me cambre, le dos arqué jusqu'à la douleur, tandis que les spasmes me déchirent de l'intérieur. Un, deux, dix... je ne compte plus. Chaque contraction est une petite mort, une décharge de pur plaisir qui frise la torture. Je sens Roxane contre moi, elle aussi emportée par la tempête, son corps secoué de tremblements incontrôlables alors qu'elle s'enfonce une dernière fois, de toutes ses forces, restant là, plantée en moi, nous soudant dans ce cri muet qui dure une éternité.

Le silence qui suit est plus assourdissant que le fracas de nos corps.

Pendant de longues minutes, il n'y a que le bruit de nos poumons qui luttent pour retrouver de l'air. L'odeur est lourde, entêtante : un mélange âcre de sueur, de latex, de sang et de fluides sexuels. Roxane s'effondre sur moi, son poids m'écrasant agréablement, sa tête nichée dans le creux de mon épaule, là où elle m'a marquée.

Je sens mes larmes couler, enfin. Elles glissent sur mes tempes, froides, contrastant avec la chaleur de ma peau encore vibrante. Ce n'est pas de la tristesse. C'est le vide. Le vide absolu après que tout a été brûlé.

Ses mains, si cruelles quelques instants plus tôt, deviennent d'une douceur insoutenable. Elle caresse mes cheveux trempés, ses doigts traçant des lignes invisibles sur mon visage. Elle ne dit rien. Il n'y a plus rien à dire. Nous avons tout laissé sur ce matelas : nos secrets, nos colères, cette haine de nous-mêmes qui nous rongait.

Elle se retire lentement, un glissement humide qui me fait frissonner une dernière fois. Le vide qu'elle laisse est une morsure plus profonde que celle de ses dents. Je me sens béante, offerte, dévastée. Le Castel Pink reprend ses droits, les lumières tamisées révélant le chaos de notre étreinte : les draps arrachés, la peau rougie, les traces de notre abandon.

Je ferme les yeux, laissant ma tête retomber sur l'oreiller. On ne revient pas d'ici. On ne revient jamais tout à fait de ce genre de naufrage. On se contente d'attendre que la marée descende, en espérant que ce qui restera de nous sur le sable sera assez fort pour survivre au jour qui vient.

— C'est fini, murmure-t-elle, la voix brisée.

Mais je sais qu'elle ment. Pour nous, pour ce que nous sommes devenues l'une pour l'autre, ce n'est que le début de la fin.

Le chapitre s'achève sur le goût du sel et du fer, alors que le silence retombe comme un linceul sur nos corps encore entrelacés. Épuisées. Vaincues. Libres.

Chapitre 15

Le cri du silence

La douleur n'est pas un cri, c'est un bourdonnement sourd qui vous dévore de l'intérieur jusqu'à ce qu'il ne reste plus que de la cendre. Mon mariage n'est pas mort d'un coup de tonnerre ; il s'est éteint dans le chuintement d'une télé allumée trop tard le soir, dans le dos tourné de Marc, dans ce silence poisseux qui me rongait.

Ici, au Castel Pink, le silence a une autre saveur. Il est électrique. Il palpite au rythme des diodes rouges des caméras dissimulées derrière les miroirs sans tain. Je sens leurs yeux, ces milliers d'inconnus planqués derrière leurs écrans haute définition, qui attendent que la petite bourgeoise aux abois se transforme en bête. Sous les néons fuchsia qui baignent la pièce d'une lueur de lupanar futuriste, l'air est saturé d'une odeur de cuir, de parfum de luxe et de quelque chose de beaucoup plus primitif : la sueur et l'excitation.

Roxane est debout devant moi. Elle est magnifique, une insulte vivante à la fragilité. Ses tatouages — des entrelacs sombres qui grimpent le long de son cou et disparaissent sous la brassière de sport qu'elle n'a pas encore retirée — semblent s'animer sous la lumière intermittente. Ses muscles sont saillants, sculptés par la discipline et, je le devine, par une rage similaire à la mienne. Elle ne me regarde pas comme Marc me regardait. Elle ne me voit pas comme une habitude ou un meuble. Elle me regarde comme une proie, ou peut-être comme un miroir.

— Tu trembles, Éléna, murmure-t-elle. Sa voix est un râpeux velours qui me parcourt l'échine.

Je suis à genoux sur le tapis de soie sombre, les mains posées sur mes cuisses, mes

doigts s'enfonçant dans ma propre chair. Je porte de la lingerie de dentelle noire si fine qu'elle semble n'être qu'un prétexte à ma nudité. Je me sens obscène, étalée là, offerte au voyeurisme technologique de cet établissement. Et pourtant, pour la première fois de ma vie, je me sens puissante. Parce que je choisis d'être vue. Parce que chaque parcelle de ma peau qui frissonne est une insulte à la routine qui m'a presque tuée.

— J'ai froid... et j'ai chaud en même temps, j'articule avec difficulté. Ma gorge est serrée. J'ai envie de pleurer, mais j'ai surtout envie qu'elle me brise.

Roxane fait un pas vers moi. Ses bottines de cuir claquent sur le parquet, un son sec, définitif. Elle attrape mon menton, m'obligeant à lever les yeux vers elle. Ses doigts sont rudes, calleux. Elle sent le bois de santal et la détermination.

— Le froid, c'est ton ancienne vie, dit-elle en ancrant son regard dans le mien. C'est l'indifférence. La chaleur, c'est ce qu'on va aller chercher ensemble. Tu sens les caméras ? Tu sens tout ce monde qui attend que tu lâches prise ?

Je hoche la tête, incapable de parler. Une larme solitaire roule sur ma joue, traçant un sillon de sel. Roxane l'essuie de son pouce, mais son geste n'a rien de tendre. Elle presse sa phalange contre ma lèvre inférieure, l'abaissant pour dévoiler mes dents, inspectant ma bouche comme celle d'un animal de race.

— Ne pleure pas pour lui, crache-t-elle. Utilise cette douleur. Transforme-la en foutre. Transforme-la en cri. Je veux t'entendre hurler si fort que les micros vont saturer. Je veux que ceux qui nous regardent se sentent minables de n'être que des spectateurs.

Elle lâche mon visage et, d'un mouvement brusque, elle attrape le bord de son top de fitness et l'arrache par-dessus sa tête. Ses seins sont fermes, pointés, les mamelons durcis par la clim et la tension. Son corps est une carte géographique de cicatrices et

d'encre. Elle est brute, sauvage. Sans transition, elle saisit mes poignets et les tire au-dessus de ma tête, me forçant à me cambrer, à offrir ma poitrine à la lumière crue des projecteurs.

— Regarde l'objectif là-bas, ordonne-t-elle en désignant un petit dôme noir dans le coin du plafond. Montre-leur qui tu es quand personne ne te juge. Montre-leur la femme que ton mari a été trop aveugle pour voir.

Elle plaque son corps contre le mien. Le contact est un choc thermique. Sa peau est brûlante. Je sens la dureté de ses cuisses contre les miennes, le frottement de ses tatouages contre ma peau lisse. Ses mains descendent, impitoyables, et déchirent l'entrejambe de ma culotte en dentelle dans un craquement sec qui résonne comme un coup de feu dans le silence de la pièce.

Je lâche un gémissement étranglé. Ce n'est plus de la honte. C'est une démolition contrôlée. Elle plonge ses doigts directement là où je suis déjà trop mouillée, là où ça brûle, là où le vide m'appelait depuis des années. Ses doigts entrent en moi sans préambule, avec une autorité qui me coupe le souffle.

— Tu es tellement trempée, Éléna... Tu avais tellement faim, n'est-ce pas ?

Elle bouge ses doigts avec une cadence métronomique, cruelle, tandis que son autre main vient s'enrouler autour de ma gorge, juste assez pour me faire sentir la limite de mon oxygène. Mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes, cherchant le contact, cherchant la douleur, cherchant n'importe quoi qui me prouve que je suis encore en vie.

L'objectif de la caméra semble se rapprocher, un œil de verre qui me déshabille de mon âme. Je ferme les yeux, mais Roxane me giflé légèrement la joue, pas assez pour me faire mal, mais assez pour me ramener à l'instant présent.

— Non. Garde les yeux ouverts. Regarde-moi. Regarde ce que je te fais.

Elle accélère le mouvement, ses doigts fouaillant mon intimité avec une précision de chirurgien, trouvant chaque nerf, chaque point de tension. Je sens les fluides couler le long de ses phalanges, l'humidité chaude qui vient tacher mes cuisses. Je suis une flaque de désir et de détresse. L'animalité de Roxane réveille en moi une rage de vivre que j'avais oubliée.

Je ne suis plus la femme de Marc. Je ne suis plus une mère, une amie, une employée. Je suis une chair qui palpite, un instrument de plaisir entre les mains d'une femme qui ne connaît pas la pitié. Le Castel Pink n'est plus un club libertin, c'est mon église, et le sacre vient de commencer.

Ma respiration est un sifflement erratique, une plainte animale qui se perd dans les recoins sombres du Castel Pink. La main de Roxane ne me lâche pas ; ses doigts, désormais poisseux de mon propre désir, continuent leur va-et-vient impitoyable. Chaque glissement de son majeur contre ma paroi interne déclenche une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale pour exploser derrière mes paupières. Mais elle a dit : *Garde les yeux ouverts.*

Alors je regarde. Je regarde cette femme superbe, aux traits durcis par l'excitation, qui me surplombe comme une divinité païenne réclamant son dû. Ses yeux sombres sondent les miens, y cherchant la moindre trace de résistance pour l'écraser.

— Tu sens comme tu es trempée ? murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle rauque à mon oreille. Tu es une fontaine, une petite traînée qui n'attendait que ça. Regarde la caméra, dis-leur à quel point tu aimes que je te déchire.

Elle enfonce un deuxième doigt, puis un troisième, brutalement. Le choc me fait cambrier le dos, mes reins décollant du cuir froid du fauteuil. Un cri de douleur et de pur plaisir s'échappe de ma gorge nouée. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif.

L'étirement est douloureux, magnifique, une intrusion qui force les derniers verrous de ma pudeur.

— Je... je sens... j'articule péniblement, les lèvres tremblantes.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu sens ? Dis-le ! Elle accélère la cadence, ses phalanges heurtant mon col avec une violence rythmée, créant un clapotis obscène qui résonne dans le silence de la pièce.

— Je sens que je n'existe plus ailleurs qu'ici, je gémis, ma tête basculant en arrière tandis qu'elle agrippe mes cheveux pour me forcer à faire face à l'objectif. Je sens tes doigts dans mes entrailles, je sens que je vais crever si tu t'arrêtes... Roxane, s'il te plaît...

Elle ricane, un son court et cruel, avant de se pencher pour capturer mon téton entre ses dents. La morsure est vive, soudaine. La douleur se mélange à la pulsion qui cogne entre mes cuisses. Je sens le liquide chaud couler le long de ses doigts, inonder la paume de sa main, couler sur mes fesses. C'est sale, c'est brut, c'est tout ce que j'ai toujours refoulé derrière mes sourires de convenance et mes colliers de perles.

— Tu ne vas pas crever, dit-elle en relâchant mon sein, laissant une marque violacée sur ma peau livide. Tu vas renaître. Mais d'abord, je veux que tu me goûtes.

Elle retire ses doigts d'un coup sec. Le vide est insupportable, une agonie soudaine. Je cherche à tâtons sa main, mes hanches s'agitant de manière désordonnée pour retrouver ce contact, cette plénitude brutale. Mais Roxane se redresse, ses doigts luisants de mon suc, et elle les porte à ma bouche.

— Lèche. Nettoie-moi. Montre-leur que tu chéris chaque goutte de ta honte.

Je n'hésite pas. L'instinct a pris le dessus sur la raison. J'ouvre grand la bouche et je

prends ses doigts en moi, les aspirant avec une ferveur désespérée. Le goût est métallique, musqué, celui de ma propre excitation mêlée au parfum de cuir de ses gants et à la sueur qui perle sur son poignet. Je ferme les yeux un instant, savourant cette communion sordide, avant qu'elle ne me gifle à nouveau, plus fort cette fois. Ma tête pivote, l'impact laisse une brûlante sensation de vie sur ma joue.

— J'ai dit : ne les quitte pas des yeux !

Elle se met à genoux entre mes jambes écartées au maximum, ses mains saisissant mes chevilles pour les ramener vers mes épaules, m'exposant totalement à l'œil de verre qui nous observe. Je suis une plaie ouverte, offerte au monde, ou du moins à cette élite invisible qui se délecte de ma chute. Roxane plonge son visage entre mes cuisses. Sa langue, d'abord lente, vient cueillir la perle de mon clitoris, avant de l'encercler, de la malaxer avec une expertise qui me fait hurler.

— Oh mon Dieu... Roxane...

C'est une torture. Une agonie de plaisir. Sa langue est une lame de feu qui découpe mes dernières défenses. Je sens ses doigts revenir, mais cette fois, ils ne cherchent plus l'entrée principale. Elle appuie son pouce contre mon entrée arrière, testant la résistance, jouant avec le pli charnu alors qu'elle continue de me dévorer à pleine bouche.

Le contraste entre la douceur humide de sa langue et la pression ferme, presque menaçante, de son pouce me fait perdre pied. Je ne suis plus qu'un champ de bataille. Je sens mes muscles pelviens se contracter par spasmes, mon corps entier s'arc-boutant dans une quête frénétique d'un soulagement qui me fuit.

— Regarde, halète-t-elle entre deux coups de langue voraces. Regarde comme tu t'ouvres pour moi. Regarde comme tu es prête à tout recevoir.

Elle n'attend pas ma réponse. Elle enfonce son pouce d'un coup, pénétrant ce territoire interdit avec une audace qui m'arrache un sanglot. La sensation est totale, envahissante. Je suis comblée par devant, par derrière, et par cette bouche qui ne me laisse aucun répit. La sueur coule dans mes yeux, salée, brûlante, se mêlant aux larmes que je ne peux plus retenir. Je suis une bête en cage, et Roxane est le geôlier qui s'amuse de mon agonie.

Le rythme s'accélère encore. Elle ne me laisse plus respirer. Son visage est collé à mon sexe, ses mains me maintiennent dans cette position dégradante et sublime. Je sens la vague monter, immense, noire, un raz-de-marée qui promet de tout emporter sur son passage. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression que mes côtes vont céder.

— Roxane... je... ça vient... s'il te plaît, ne t'arrête pas... je t'en supplie... baise-moi avec tes doigts, baise-moi avec ta langue, détruis-moi !

— Regarde la caméra ! ordonne-t-elle, sa propre voix se brisant sous l'intensité de ce que nous partageons. Regarde-les te voir jouir comme une chienne !

Je fixe l'objectif, les yeux écarquillés, l'esprit en lambeaux, alors que le plaisir commence à irradier depuis mon centre, une onde de choc sismique qui s'apprête à me briser pour de bon. Chaque muscle de mon corps est tendu à rompre, mes doigts griffant le cuir, mes orteils se crispant dans le vide. Le silence de la pièce est désormais saturé de nos souffles courts, du bruit mouillé de nos chairs qui s'entrechoquent, et de ce cri que je sens monter du plus profond de mes entrailles, prêt à déchirer le voile de ma réalité.

Je ne quitte pas l'objectif des yeux. Ce petit cercle de verre noir me fixe, froid, impassible, alors que mes entrailles sont en train de se liquéfier. C'est un gouffre qui aspire mon âme, ma dignité, tout ce qu'il me restait de pudeur. Je sens le souffle de Roxane contre ma cuisse, brûlant, erratique. Elle est là, entre mes jambes, le visage

baigné de ma propre sueur, ses doigts s'enfonçant avec une violence métronomique dans mon intimité gorgée de sang et de désir.

— Regarde-les, murmure-t-elle, sa voix n'est plus qu'un râle guttural qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. Montre-leur comment tu te donnes. Montre-leur que tu n'appartiens plus qu'au plaisir.

Ses doigts se retirent brusquement, me laissant un instant suspendu dans un vide atroce, avant qu'elle ne plaque sa bouche directement contre ma fente dilatée. L'assaut est immédiat. Sa langue est une lame de feu, elle fouaille, elle lèche, elle aspire avec une voracité animale. Je lâche un gémissement qui ressemble à un sanglot. Mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes, cherchant le contact, cherchant à s'empaler sur sa bouche. C'est sale, c'est cru, c'est d'une beauté insoutenable. Le bruit de succion remplit l'espace, s'insinue dans mes oreilles, se mêle au battement sourd de mon poulx qui cogne dans mes tempes.

Je griffe le cuir du fauteuil, mes ongles s'enfoncent dans la matière froide, cherchant un point d'ancrage alors que le monde commence à vaciller. La lumière du studio devient un halo aveuglant. Je ne vois plus que cet objectif, cette pupille de verre qui boit mon humiliation et ma déchéance. Je sais qu'ils sont là, derrière l'écran, des milliers de regards anonymes, des voyeurs invisibles qui se délectent de ma perte de contrôle. Et c'est cette pensée, cette exposition totale, qui agit comme un catalyseur.

Roxane redouble d'ardeur. Elle glisse deux doigts en moi, profonds, jusqu'à la garde, alors que son pouce écrase mon clitoris avec une force qui frôle la douleur. C'est trop. C'est délicieusement insupportable. Le contraste entre la moiteur de son sexe contre ma jambe et la morsure de ses doigts à l'intérieur de moi me déchire.

— Je craque, Roxane... je vais... je...

— Jouis ! crie-t-elle contre ma peau, sa voix étouffée par l'humidité de mon corps.

Jouis pour moi, pour eux, pour personne ! Détruis tout !

L'onde de choc part de la base de mon dos. C'est un éclair blanc qui foudroie mon système nerveux. Mon corps se cambre tellement que j'ai l'impression que ma colonne va se briser. Mes muscles se tendent à l'extrême, mes orteils se recroquevillent, et soudain, le barrage cède.

Le cri que je retenais explose enfin. C'est un son primitif, déchirant, qui ne ressemble en rien à la femme que j'étais il y a encore une heure. C'est le hurlement d'une bête qu'on achève, ou qu'on libère. Mes parois vaginales se contractent avec une violence inouïe autour des doigts de Roxane, des spasmes rythmiques et incontrôlables qui expulsent des vagues de chaleur. Je sens le liquide jaillir, inonder sa main, couler sur mes fesses, une libération totale, une petite mort qui n'en finit pas.

Je suis une fontaine de douleur et de plaisir. Je pleure, les larmes coulant sur mes tempes pour se perdre dans mes cheveux, alors que les décharges électriques continuent de me traverser le corps. Roxane ne s'arrête pas. Elle continue de me presser, de me vider de chaque once de résistance, ses doigts bougeant dans le flux tiède de ma jouissance. Elle me regarde maintenant, les yeux brillants d'une fureur sacrée, son visage maculé de nos fluides mêlés.

— Regarde la caméra, répète-t-elle dans un souffle. Ne détourne pas les yeux.

Je fixe le verre noir à travers le rideau de mes larmes. Je veux qu'ils voient. Je veux qu'ils sachent que ce qu'ils ont pris de moi n'est rien par rapport à ce que je viens de leur jeter à la figure. Mon orgasme n'est pas une offrande, c'est une reddition finale. Je suis brisée, éparpillée aux quatre coins de cette pièce, réduite à l'état de chair tremblante et de fluides.

Les spasmes s'espacent lentement, laissant place à une lourdeur de plomb. Mon cœur ralentit, chaque battement étant une agonie sourde. Mes bras retombent mollement de

chaque côté de mon corps. Le silence revient, lourd, oppressant, seulement troublé par le bruit de nos respirations hachées.

Roxane se redresse lentement, retirant ses doigts avec un bruit de succion mouillé qui me fait tressaillir une dernière fois. Elle reste là, agenouillée entre mes cuisses grandes ouvertes, le regard fixé sur l'objectif, puis elle baisse les yeux vers moi. Il n'y a plus de domination dans son regard, seulement une tristesse infinie, une reconnaissance mutuelle de notre naufrage.

Elle se penche et dépose un baiser sur mon front, un baiser qui a le goût de la sueur et du sel.

— C'est fini, murmure-t-elle. Tu es libre, maintenant.

Mais je sais, alors que je sens le froid du studio m'envahir, que rien ne sera plus jamais comme avant. Ce cri, ce "cri du silence" que j'ai jeté à la face du monde, a marqué la fin de mon ancienne vie. Je reste là, exposée, offerte au vide, transformée à jamais par cette communion brutale. Je ferme les yeux, laissant l'obscurité m'engloutir, sachant que l'image de ma jouissance est désormais gravée dans l'éternité numérique, un stigmate de plaisir et de honte que je porterai comme une seconde peau.

Le chapitre se ferme sur le bruit du dé clic de la caméra que l'on éteint, nous laissant enfin dans l'obscurité miséricordieuse de notre propre ruine.

Chapitre 16

Le contre-coup

Le déclic a résonné comme un coup de feu dans le silence soudain de la suite. La petite diode rouge, cette pupille électrique qui me dévorait depuis des heures, s'est éteinte. D'un coup, le Castel Pink a perdu sa fonction de théâtre pour redevenir ce qu'il est au fond : une cellule de luxe tapissée de velours sombre et de regrets.

Je suis restée immobile, les jambes encore écartées, le souffle court, les poumons brûlant d'un air qui semblait soudain trop lourd, trop chargé d'ozone et d'effluves de sexe. La peau de mes cuisses me brûlait, irritée par les frottements furieux, marquée par les mains de Roxane. Je sentais encore le suintement entre mes fesses, ce mélange visqueux et chaud de ma propre cyprine et de la sueur qui avait ruisselé de son corps sculptural sur le mien.

Roxane ne s'est pas écartée tout de suite. Elle est restée peser sur moi, son front contre le mien, son cœur battant un rythme de guerre contre ma poitrine désolée. Son parfum, un mélange de musc agressif et de cette odeur de fer typique de l'adrénaline, m'envahissait. Elle était ma bouée et mon naufrage. Je fixais un point invisible sur le plafond, là où les ombres des néons roses dansaient une dernière gigue macabre.

— Respire, Éléna, a-t-elle murmuré.

Sa voix était rauque, brisée par les cris qu'elle avait poussés en me prenant. Je sentis une goutte de sa sueur perler de son nez pour s'écraser sur ma lèvre. Je l'ai goûtée. Salée. Amère. C'était le goût de ma propre déchéance, et je l'ai avalée comme une hostie noire.

Elle s'est redressée lentement, ses muscles se dessinant sous sa peau couverte de tatouages qui semblaient s'animer dans la pénombre. J'ai regardé l'encre noire courir sur ses bras, des motifs de ronces et de cicatrices stylisées qui racontaient qu'elle aussi, elle revenait de l'enfer. En se retirant, le bruit de succion de nos peaux mouillées qui se décollaient a été le seul son dans la pièce. Ce bruit était obscène, plus encore que tout ce que nous avons fait devant l'objectif. C'était le bruit de la réalité qui reprenait ses droits.

Je me suis sentie soudainement vide. Une béance qui ne venait pas seulement de l'espace qu'elle laissait entre mes jambes, mais d'un gouffre intérieur. Mon mariage, ma vie de femme rangée, cette façade de perfection que j'avais entretenue pendant dix ans... tout cela n'était plus qu'un tas de cendres fumantes. Je n'étais plus la femme d'un cadre supérieur en mal de sensations ; j'étais cette chose étalée sur un lit circulaire, offerte au regard de milliers d'inconnus anonymes cachés derrière leurs écrans.

Mes doigts ont effleuré le drap de satin, cherchant un appui. Le tissu était trempé. Je pouvais sentir les taches d'humidité sous mes fesses, de larges auréoles de plaisir et de douleur qui refroidissaient déjà. Le froid, c'est ce qui arrive en premier quand les caméras s'éteignent. Un froid qui vient de l'intérieur, qui vous saisit les os et vous rappelle que vous êtes seule.

Roxane s'est assise au bord du lit, me tournant le dos. Sa colonne vertébrale était une ligne de force magnifique, mais je voyais ses épaules trembler imperceptiblement. Elle a passé une main dans ses cheveux courts, trempés, et a poussé un long soupir qui ressemblait à un sanglot étouffé.

— Tu m'as tout donné, là-dedans, a-t-elle dit sans se retourner.

— J'ai surtout tout perdu, ai-je répondu. Ma voix n'était qu'un sifflement, une corde de violon trop tendue qui finit par lâcher.

Je me suis redressée sur les coudes, ignorant la douleur sourde dans mes reins. Je l'ai regardée. Elle était si belle dans sa brutalité. Elle était le miroir de tout ce que je m'étais interdit d'être. Ses fesses fermes, marquées par les rougeurs de mes propres griffures, brillaient sous les derniers reflets du néon rose.

— On ne perd rien qu'on ne possédait pas déjà à moitié, a-t-elle rétorqué en se tournant vers moi. Son regard était d'une intensité insoutenable. Il n'y avait plus de désir, plus de cette faim animale qui nous avait poussées l'une contre l'autre. Il n'y avait qu'une reconnaissance mutuelle de notre ruine.

Elle a tendu une main vers ma joue. Ses doigts étaient calleux, durs, mais son geste était d'une douceur qui me fit monter les larmes aux yeux. Elle a essuyé une traînée de maquillage qui avait coulé sur ma pommette.

— Regarde-toi, Éléna. Tu n'es pas une victime. Tu es un incendie.

J'ai baissé les yeux sur mon corps. Mes seins étaient rougis par ses baisers, mes tétons encore dressés par le contrecoup de l'orgasme, et entre mes cuisses, l'éclat humide de ma soumission brillait comme une blessure ouverte. Je me sentais sale, horriblement sale, et pourtant, il y avait une clarté nouvelle dans cette souillure.

— L'incendie a tout brûlé, Roxane. Il ne reste plus rien de la maison.

— Alors on va construire sur les ruines, a-t-elle murmuré.

Elle s'est approchée à nouveau, rampant sur le lit comme une prédatrice fatiguée. Elle a glissé sa main entre mes jambes, sans aucune agressivité cette fois, juste pour sentir la chaleur qui s'en dégageait encore. Ses doigts se sont posés sur mon sexe meurtri, caressant doucement les lèvres gonflées, étalant la cyprine résiduelle avec une lenteur hypnotique. Le contact m'a fait tressaillir, une décharge électrique qui a traversé mon bassin pour mourir dans mes orteils qui se crispaient.

— Tu sens ça ? C'est le sang qui bat. C'est la vie qui revient. Les gens dehors... ils n'ont rien vu de tout ça. Ils ont vu une image. Moi, je te sens.

Elle a penché la tête et a commencé à lécher mon cou, là où l'odeur de la sueur était la plus forte. Sa langue était chaude, râpeuse. J'ai fermé les yeux, rejetant la tête en arrière, et j'ai laissé échapper un gémissement qui n'avait rien à voir avec le plaisir de la performance. C'était un cri de détresse, un appel au secours lancé dans le vide de cette suite de luxe.

On était là, deux épaves accrochées l'une à l'autre dans le sillage d'une tempête qu'on avait nous-mêmes déclenchée. Le monde extérieur, avec ses jugements, ses contrats de mariage et ses morales de façade, n'existait plus. Il n'y avait que ce lit, cette moiteur étouffante et le poids de nos péchés qui nous servait de couverture.

Le silence n'était plus paisible. Il était lourd de tout ce qu'on ne disait pas. Le bruit du système de ventilation du Castel Pink, un ronronnement sourd et mécanique, semblait compter les secondes qui nous séparaient du moment où nous devrions nous rhabiller et affronter le jour. Mais pour l'instant, le jour était loin. Pour l'instant, nous n'étions que deux corps en sueur, exsangues, cherchant une raison de ne pas sombrer tout à fait.

Je sentis la main d'Elena glisser lentement sur mon torse, ses ongles traçant des sillons légers dans ma peau encore brûlante. Sa respiration était un souffle court contre mon cou, un rappel constant que nous étions encore vivants, malgré le désastre. Je tournai la tête vers elle. Ses yeux étaient deux puits d'ombre, cernés par le maquillage qui avait coulé pendant nos ébats, lui donnant cet air de madone déchue qui me déchirait les tripes.

— À quoi tu penses ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un croassement éraillé.

— À demain, répondis-je avec amertume. À la façon dont ils vont disséquer chaque centimètre de cette vidéo. À la façon dont ton mari va compter les secondes où je t'ai possédée.

Elle eut un rire sans joie, un son sec qui mourut aussitôt dans sa gorge. Elle se redressa sur un coude, laissant les draps de soie glisser pour dévoiler sa poitrine. Ses mamelons étaient encore dressés, rougis par mes morsures, fiers et provocants au milieu de ce naufrage. La sueur faisait luire sa peau comme du marbre mouillé sous les lumières tamisées de la suite.

— Ne parle pas de lui, cracha-t-elle. Pas ici. Pas quand l'odeur de ton foutre est encore la seule chose que je peux respirer.

Elle posa sa main sur mon sexe qui commençait déjà à se réveiller, une réponse involontaire et brutale à sa proximité. Ses doigts étaient frais, créant un contraste saisissant avec ma chaleur. Elle serra, sans douceur, cherchant à provoquer une réaction, une douleur, n'importe quoi pour masquer le vide.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

Je plongeai mon regard dans le sien. C'était une erreur. Il y avait une telle détresse dans ses pupilles dilatées, un tel besoin d'être détruite pour ne plus avoir à ressentir la honte. Elle bascula sur moi, ses hanches s'installant de part et d'autre des miennes. Je sentis sa fente, encore trempée de nos fluides mélangés, s'écraser contre ma cuisse. L'humidité était visqueuse, chaude, une preuve tangible de notre abandon.

— Détruis-moi encore, murmura-t-elle contre mes lèvres. Fais en sorte que je ne puisse plus marcher demain. Fais-moi oublier que je leur appartiens.

Je ne répondis pas avec des mots. Je saisis ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre, y laissant déjà les marques violacées de ma possession. Je la soulevai

légèrement pour aligner nos corps. Mon sexe, dur et exigeant, vint heurter son entrée. Elle laissa échapper un gémissement rauque, un son animal qui n'avait rien de la comédie qu'on venait de jouer pour les caméras.

Je pénétrai lentement, centimètre par centimètre, savourant la résistance de ses parois qui se resserraient sur moi comme pour me retenir prisonnier. Elena renversa la tête en arrière, ses cheveux blonds balayant mes genoux, sa gorge offerte, palpitante.

— Oh dieu... oui... plus profond... grogna-t-elle.

Je ne voulais pas être tendre. La tendresse était un luxe que nous n'avions plus les moyens de nous offrir. Je voulais la rude réalité de la chair, le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, la sensation de l'excès. Je commençai à marteler son bassin avec une cadence sauvage, mes couilles claquant contre ses fesses dans un rythme sourd et hypnotique.

À chaque coup de rein, je sentais le glissement lubrifié de ma verge dans son antre brûlant. C'était une noyade volontaire. Ses mains cherchaient mes épaules, ses ongles s'enfonçant dans mes trapèzes, cherchant un ancrage dans cette tempête de sensations. Je la voyais se cambrer, son dos dessinant une courbe magnifique et douloureuse, ses seins ballottant au rythme de mes assauts.

— Dis-le, haleta-t-elle, sa voix se brisant sous l'impact d'une poussée plus profonde. Dis que je suis à toi. Pas à eux. Pas au contrat. À toi !

— Tu es à moi, Elena, grognai-je entre mes dents serrées, ma voix chargée d'une rage sourde. Je t'encule jusqu'à ce que ton nom ne soit plus qu'un souvenir. Tu n'es rien d'autre que cette chaleur, ce trou qui m'accueille, cette douleur qui me rend fou.

Je la retournai brutalement, la forçant à se mettre à quatre pattes sur le matelas froissé. La vue de son sexe offert, béant et rougi par l'effort, fit affluer le sang dans

mes tempes. Je m'agenouillai derrière elle, saisissant sa taille pour la maintenir fermement. Sans transition, je me propulsai à nouveau en elle, cherchant le fond de son utérus, cherchant à marquer mon territoire de la manière la plus primitive possible.

Elle poussa un cri qui se transforma en sanglot. Ce n'était plus du plaisir pur, c'était une agonie partagée. Le mélange de sueur et d'huile de massage rendait ses hanches glissantes sous mes doigts, mais je ne lâchais rien. Je voulais qu'elle sente chaque nerf, chaque fibre de son corps réagir à mon invasion.

Le bruit de nos corps était le seul moteur de cette pièce, un métronome charnel qui étouffait le monde. Je sentais mon propre plaisir monter, une vague noire et dévastatrice, alimentée par son désespoir. J'attrapai sa chevelure, tirant sa tête en arrière pour la forcer à me regarder dans le miroir qui faisait face au lit.

— Regarde ce qu'on est devenus, Elena, soufflai-je à son oreille alors que je l'estropiais de coups de reins de plus en plus violents. Regarde ces deux animaux. C'est ça qu'ils ont acheté ?

Elle fixa son propre reflet, ses yeux écarquillés par l'orgasme qui commençait à la secouer. Ses muscles vaginaux se contractèrent violemment autour de moi, des spasmes électriques qui me prirent au dépourvu. Elle commença à gémir mon nom, une litanie brisée, alors que ses premières larmes coulaient enfin, se mélangeant à la sueur sur ses joues.

Je ne m'arrêtai pas. Je redoublai d'intensité, cherchant à atteindre ce point de non-retour où plus rien n'aurait d'importance. Mon propre plaisir m'aveuglait, une pression insoutenable à la base de mon sexe. Je voulais tout lui donner, ma haine, mon amour, ma déchéance, le tout condensé dans cette semence que je sentais monter.

Mais le silence du couloir fut soudain brisé par un bruit sourd derrière la porte de la suite. Un craquement. Le monde extérieur ne nous laissait même pas le temps de finir de nous détruire. Elle se figea, son corps encore secoué de spasmes, ses yeux ancrés dans les miens à travers le miroir.

— Ils arrivent, souffla-t-elle, une terreur pure remplaçant l'extase sur son visage.

Je ne ralentis pas. Au contraire. S'ils devaient entrer, s'ils devaient voir, alors ils verraient tout. Jusqu'au bout. Jusqu'à la lie.

Le bruit à la porte n'était plus un simple craquement, c'était le son métallique d'une clé que l'on insère, le murmure étouffé des voix de ceux qui croient posséder nos vies. Le monde extérieur cognait pour reprendre ses droits, mais j'en avais fini de leur obéir. Je n'étais plus l'homme des caméras, j'étais un animal acculé, protégeant sa proie et sa propre agonie.

Je resserrai mes mains sur ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair comme des griffes. Elle était trempée, un mélange de sueur et de mon propre désir qui coulait le long de ses cuisses, mais je m'en moquais. Je voulais qu'elle sente chaque millimètre de ma rage. Je me cambrai, m'enfonçant en elle avec une brutalité qui m'arracha un grognement sourd.

— Regarde-moi, ordonnai-je, ma voix n'étant plus qu'un râle écorché. Ne regarde pas la porte. Regarde-nous crever.

Ses yeux, noyés de larmes et de terreur, se fixèrent sur les miens dans le reflet du miroir. Elle agrippa le rebord du meuble, ses phalanges blanchies par l'effort, alors que je reprenais mon mouvement, plus profond, plus sauvage. À chaque coup de bouterolle, le bois du miroir cognait contre la paroi, un rythme binaire qui défiait les intrus derrière la porte. Je sentais son sexe se contracter autour du mien, un étai brûlant, convulsif, qui m'aspirait vers le néant.

C'était dégueulasse et magnifique. La sueur nous collait l'un à l'autre, créant un bruit de succion à chaque fois que je me retirais presque entièrement pour mieux la transpercer à nouveau. Je voulais lui faire mal autant que je voulais la sauver. Je voulais que ce plaisir soit une cicatrice qu'ils ne pourraient jamais effacer, même avec leurs flashes et leurs gros titres.

— Je n'en peux plus... gémit-elle, sa tête basculant en arrière, exposant la ligne tendue de son cou. S'il te plaît... finis-en...

Sa voix était brisée, un chapelet de sanglots qui venaient s'écraser contre ma poitrine. Sa détresse m'excita plus que de raison, une onde de chaleur insupportable irradiant de mes reins. Je sentis la première secousse, cette pression douloureuse derrière mon sexe qui annonçait la fin. J'accélérai encore, perdant toute notion de rythme, ne cherchant plus que la friction pure, la brûlure, l'impact de mon bassin contre ses fesses qui claquait dans le silence oppressant de la suite.

— Ils arrivent, murmura-t-elle encore une fois dans un souffle, alors que la poignée de la porte tournait lentement.

— Qu'ils regardent, crachai-je.

À cet instant, le verrou céda. Mais je n'étais déjà plus là. L'orgasme me frappa avec la violence d'un accident frontal. Ma vue se brouilla, des taches sombres dansant devant mes yeux. Je poussai un cri qui n'avait plus rien d'humain, un hurlement de bête blessée, alors que mon foutre jaillissait en elle, une décharge électrique qui me fit trembler de tous mes membres. Je me vidais, je lui donnais tout : ma bile, mon fiel, et cette étincelle de vie qui me restait encore.

Elle explosa en même temps, son corps se cambrant jusqu'à la rupture, ses cris étouffés par ses propres mains qu'elle portait à sa bouche pour ne pas hurler devant

l'ennemi. Ses muscles vaginaux me broyaient dans des spasmes erratiques, chauds, interminables. Nous étions deux épaves se fracassant l'une contre l'autre au milieu d'un océan de débris.

La porte s'ouvrit de quelques centimètres. La lumière du couloir découpa une tranche blafarde sur le tapis.

Je ne me retirai pas. Je restai là, lourd, haletant, mon front contre son épaule trempée. Je sentais le liquide visqueux couler le long de nos jambes, marquant notre déchéance sur le sol de cette suite trop luxueuse. Mes mains tremblaient sur sa peau. L'odeur du sexe, âcre et métallique, flottait entre nous, un rempart invisible contre l'obscénité du monde.

Le silence revint, plus lourd qu'avant. Un silence de mort.

Celui qui était derrière la porte ne fit pas un pas de plus. Il avait compris. Il y avait des territoires où même le scandale n'osait pas s'aventurer, des ruines trop fumantes pour être photographiées.

Je me détachai d'elle avec une lenteur atroce. Le bruit de ma chair quittant la sienne sonna comme une déchirure. Elle s'effondra contre le miroir, glissant lentement jusqu'au sol, les jambes écartées, le regard vide, les joues zébrées de traînées de mascara et de pleurs. Elle était magnifique dans sa ruine.

Je ramassai ma chemise, mes doigts maladroits luttant avec le tissu froissé. Je ne la regardais pas, je n'en avais plus la force. Le contrecoup me frappait de plein fouet : une fatigue millénaire, un dégoût de soi qui me nouait les entrailles.

— C'est fini, dis-je d'une voix blanche, sans me retourner.

Elle ne répondit pas. Elle resta là, prostrée dans sa nudité, au milieu des fluides et de

la honte.

La porte finit par se refermer dans un déclic sec. Le monde nous laissait un dernier répit, le temps de réaliser que nous n'avions rien résolu. Nous nous étions juste détruits un peu plus profondément, dans une étreinte qui ressemblait trop à un meurtre.

Je sortis sur le balcon, l'air froid de la nuit fouettant mon visage en sueur. Derrière moi, dans la suite, le silence était redevenu souverain. Un silence qui puait le foutre, les larmes et la fin de tout.

Le chapitre se fermait là, sur le goût de sel dans ma bouche et la certitude que, désormais, nous étions des fantômes.

Chapitre 17

Promesse à l'aube

Le froid du petit matin mordait ma peau encore brûlante, un contraste violent, presque punitif, avec le brasier que nous venions d'éteindre. Sur le balcon du Castel Pink, l'air de Paris avait un goût de métal et de poussière. Je m'agrippais à la rambarde en fer forgé, mes phalanges blanches, tandis que mes jambes flageolaient encore, trahissant l'orgasme dévastateur qui m'avait brisée quelques minutes plus tôt.

À l'intérieur de la suite, le néon rose diffusait une lueur sale, celle des fins de fête et des vérités qu'on ne peut plus taire. Je sentais le foutre de l'inconnu – ou était-ce celui que Roxane avait récolté sur ses doigts ? – couler lentement le long de l'intérieur de ma cuisse, une traînée gluante et froide qui me rappelait ma déchéance. Et ma libération.

Je finis par rentrer, incapable de supporter davantage le silence du ciel. Roxane était assise sur le rebord du lit défait, les draps de soie noire en bataille autour d'elle, tachés de sueur et d'autres fluides dont l'odeur musquée saturait l'espace. Elle ne s'était pas encore rhabillée. Sa peau mate, recouverte de cette fresque de tatouages que j'avais explorée avec mes dents et mes ongles, semblait briller sous l'éclairage artificiel. Elle avait une cigarette aux lèvres, la fumée s'élevant en volutes paresseuses vers les objectifs des caméras dissimulées dans les moulures du plafond.

Ces caméras. Je savais qu'à cet instant précis, derrière des écrans quelque part dans les étages supérieurs, des inconnus m'observaient encore. Ils voyaient mes yeux rougis, ma lèvre inférieure mordue jusqu'au sang, ma poitrine qui se soulevait trop vite sous le tissu froissé de ma chemise.

— Tu trembles, Éléna.

Sa voix était rauque, éraillée par les cris et le manque de sommeil. Elle se leva, une grâce animale dans chaque mouvement. Elle ne cherchait pas à se couvrir. Pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle était l'architecte de ce chaos, la guide de ce voyage au bout de ma propre honte. Elle s'approcha de moi, et je reculai d'un pas, mon dos rencontrant la vitre froide du balcon.

— C'est fini, Roxane. J'ai eu ce que je voulais. Je suis vide. Il n'y a plus rien en moi.

Elle s'arrêta à quelques centimètres. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps sculptural, cette odeur de sexe brut, de cuir et de vanille qui me donnait envie de vomir et de la supplier de recommencer dans le même souffle. Elle leva une main, ses doigts longs et callosités venant caresser ma joue avec une tendresse qui me fit l'effet d'une gifle.

— Tu n'es pas vide, murmura-t-elle en plongeant ses yeux sombres dans les miens. Tu es juste enfin propre. Tu as évacué toute la merde que ce mariage avait laissée en toi.

Elle descendit sa main lentement, traçant une ligne de feu sur mon cou, s'arrêtant sur la clavicule pour appuyer légèrement, là où sa peau était encore marquée par mes propres morsures. Je fermai les yeux, laissant ma tête basculer en arrière contre la vitre. Les larmes que je retenais depuis des heures finirent par percer la digue. Elles coulèrent, chaudes, salées, se mélangeant à la sueur qui séchait sur mon visage.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

J'obéis, vulnérable, dépouillée de toute dignité. Elle ne me regardait pas comme une cliente. Elle ne me regardait pas comme une performance. Il y avait dans son regard une intensité déchirante, une reconnaissance qui me terrifiait.

Ses doigts glissèrent sous le col de ma chemise, s'insinuant entre le tissu et ma peau pour saisir mon sein avec une fermeté qui me fit gémir. Elle pinça mon mamelon déjà douloureux entre son pouce et son index, me forçant à me cambrer contre elle. La douleur était une ancre, la seule chose qui m'empêchait de m'effondrer.

— Tu penses que c'était juste pour eux ? demanda-t-elle en désignant d'un coup de menton les caméras invisibles. Tu penses que j'ai pris ce plaisir-là, que j'ai gémi comme ça, juste pour alimenter le fantasme de quelques voyeurs qui paient l'abonnement premium ?

Elle s'approcha encore, écrasant ses seins contre les miens à travers ma chemise ouverte. Je sentais la pointe dure de ses tétons, le battement frénétique de son cœur contre ma poitrine. Elle attrapa ma main et la guida vers son entrejambe, là où ses poils pubiens étaient encore trempés de mon propre désir.

— Touche, Éléna. Sens comme je suis encore brûlante. Sens comme tu m'as ravagée.

Mes doigts s'enfoncèrent dans sa chair humide, explorant les replis gonflés, la chaleur moite et l'électricité qui semblait encore crépiter entre ses cuisses. C'était trop. Trop de sensations, trop de réalité après des heures d'une transe quasi hypnotique. Je sentis un sanglot déchirer ma gorge au moment où elle s'emparait de ma bouche.

Le baiser n'avait rien de romantique. C'était une collision de dents, de langue et de désespoir. Elle avait le goût du tabac et de ma propre excitation. Ses mains s'égarèrent dans mes cheveux, tirant en arrière pour exposer ma gorge, tandis qu'elle descendait son visage pour enfouir son nez dans le creux de mon épaule, respirant mon odeur comme une droguée en manque.

— Ce n'était pas une performance, souffla-t-elle contre ma peau, sa voix vibrant jusque dans mes os. Pas pour moi. Jamais avec toi.

Elle se recula brusquement, me laissant chancelante, le souffle court, les doigts encore souillés de son intimité. Elle retourna vers son sac de sport jeté dans un coin de la pièce, en sortit un stylo et un bout de papier froissé. Elle écrivit quelques chiffres rapidement, sans cesser de m'observer avec cette sauvagerie protectrice qui me faisait vaciller.

— Je ne fais jamais ça, dit-elle en me tendant le papier. C'est mon numéro personnel. Pas celui du club. Pas celui de "Rox, la coach". Le mien.

Je regardai le petit rectangle blanc entre ses doigts tatoués. C'était une bouée de sauvetage lancée au milieu d'un océan de cendres. Un lien avec le monde réel, là où les néons roses ne dictaient pas la valeur d'une caresse.

— Pourquoi ? réussis-je à articuler, ma voix n'étant plus qu'un sifflement brisé.

— Parce que l'aube se lève, Éléna. Et que je n'ai pas envie que tu te réveilles seule avec tes fantômes.

Le silence retomba sur la suite, plus lourd qu'avant, chargé d'une promesse qui me faisait plus peur que n'importe quelle pratique extrême que nous aurions pu explorer cette nuit-là. Le jour commençait à filtrer à travers les rideaux de velours, révélant la poussière qui dansait dans l'air, et les taches de notre abandon sur le sol de cette chambre de luxe qui n'était plus, désormais, qu'un champ de ruines.

Mes doigts effleurèrent le papier, puis la peau de son poignet. Le contraste était violent : la froideur lisse du bristol contre la chaleur pulsante de ses veines. J'avais l'impression que si je serrais trop fort ce morceau de papier, il s'enflammerait, emportant avec lui le peu de dignité qu'il me restait.

Je relevai les yeux vers elle. Roxane ne bougeait pas. Elle attendait, ancrée dans le

sol, ses épaules larges dessinant une ombre protectrice et menaçante dans la lumière crue du matin. Son maquillage était légèrement estompé, une trace de khôl s'étirait vers sa tempe comme une griffure noire. Elle n'était plus la dominatrice imperturbable du club. Elle était une femme qui venait de commettre une erreur fatale : elle avait ouvert une brèche.

— Tes fantômes ne m'intéressent pas, Roxane, mentis-je, ma voix s'étranglant dans ma gorge sèche. Je suis venue ici pour oublier que j'avais une âme, pas pour que tu essayes de la recoudre.

Je fis un pas vers elle, bravant la distance de sécurité qu'elle avait elle-même instaurée. L'odeur de sa peau — un mélange de tabac froid, de musc coûteux et de cette sueur âcre née de l'effort et du désir — m'assaillit. C'était une drogue.

— Mentreuse, murmura-t-elle.

Elle attrapa mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une autorité qui me fit frissonner jusqu'à la moelle. Elle me força à la regarder, à ne plus fuir l'éclat sombre de ses prunelles.

— Tu crèves d'envie qu'on te regarde enfin, Éléna. Pas comme une poupée qu'on malmène pour le plaisir de la foule, mais comme la femme brisée que tu caches sous tes dentelles et tes silences.

Elle se rapprocha encore. Je sentais la chaleur de son bassin contre le mien à travers le tissu fin de ma lingerie dévastée. Mon cœur cognait si fort contre mes côtes que j'eus peur qu'il n'éclate. Sa main libre glissa le long de mon cou, son pouce écrasant ma glotte avec une lenteur insupportable, m'obligeant à entrouvrir la bouche pour chercher de l'air.

— Ce numéro... reprit-elle, sa voix descendant d'une octave, devenant un grognement

sourd contre mes lèvres. C'est la fin du spectacle. Maintenant, c'est juste toi et moi. Et j'ai besoin de savoir si tu es capable de supporter la réalité.

Je ne répondis pas avec des mots. Je ne pouvais plus. Je lâchai le papier qui voltigea sur le tapis souillé et je griffai ses avant-bras tatoués. Mes ongles s'enfoncèrent dans sa peau, cherchant l'ancrage, cherchant la douleur pour valider mon existence. Je l'embrassai avec une sauvagerie désespérée. Ce n'était pas un baiser de romance ; c'était un choc frontal, un fracas de dents et de langues qui se cherchaient comme des bêtes affamées.

Elle poussa un grognement sourd, une vibration qui remonta de son torse jusque dans ma propre poitrine. Elle me fit reculer brutalement jusqu'à ce que mes omoplates percutent le miroir froid qui recouvrait le mur du fond. Le choc me fit gémir, un son aigu qui fut immédiatement étouffé par sa bouche qui reprenait possession de la mienne.

Ses mains descendirent, impatientes, arrachant les restes de ma guêpière dans un bruit de soie déchirée. Elle ne prenait plus de gants. Le vernis de la "coach" avait totalement craqué, laissant place à une prédatrice aux abois. Elle agrippa mes cuisses et me souleva. Mes jambes s'enroulèrent instinctivement autour de sa taille, mes talons s'enfonçant dans ses reins.

— Regarde-nous, ordonna-t-elle entre deux souffles courts.

Je tournai la tête vers le miroir. L'image était insoutenable de vérité. J'étais pâle, échevelée, les yeux rougis par les larmes contenues, accrochée à cette femme comme si ma vie en dépendait. Elle, sombre et puissante, ses mains calleuses pétrissant la pâleur de mes fesses avec une force qui laissait déjà des marques rouges, des sceaux de propriété.

Elle libéra ma bouche pour descendre dans mon cou, ses crocs mordillant la peau

sensible juste au-dessus de ma clavicule. Sa langue traça un chemin de feu jusqu'à la naissance de mes seins.

— Tu es tellement trempée, Éléna, souffla-t-elle contre ma peau, son souffle brûlant faisant dresser chaque poil de mon corps. Tu coules pour moi, alors que tu prétends ne rien ressentir.

Elle glissa une main entre nos corps, cherchant le centre de mon tourment. Quand ses doigts, longs et impitoyables, s'enfoncèrent brusquement en moi, je poussai un cri qui se perdit dans les dorures du plafond. C'était trop. Trop de sensations, trop de réalité. Elle n'utilisait aucun artifice, juste la rudesse de ses doigts qui exploraient mes parois avec une précision chirurgicale, trouvant chaque point sensible, chaque zone de faille.

Elle bougeait avec une cadence irrégulière, saccadée, me forçant à suivre son rythme. Je sentais l'humidité glisser le long de son poignet, le mélange de mes fluides et de sa propre sueur créant un lubrifiant naturel et chaud. Chaque va-et-vient était une estocade. Je me cambrai, la tête renversée contre le verre froid, mes doigts crispés dans ses cheveux courts, tirant sans ménagement.

— Plus... plus vite... suppliai-je, perdant toute notion de retenue.

— Non, murmura-t-elle à mon oreille, sa main libre venant se refermer fermement sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour me garder présente, ici, avec elle. On va savourer chaque seconde de ta chute. Tu vas sentir chaque millimètre de moi en toi, jusqu'à ce que tu oublies ton nom.

Elle ajouta un deuxième doigt, écartant mes chairs avec une autorité brutale. La sensation de plénitude me fit chanceler, même portée par elle. C'était une invasion. Elle ne se contentait pas de me faire jouir ; elle prenait possession du territoire de ma douleur. Ses doigts s'arc-boutèrent en moi, crochetant mon point de plaisir avec une régularité de métronome, tandis que son pouce écrasait mon clitoris avec une pression

sauvage.

Le monde devint flou. Il n'y avait plus de suite de luxe, plus d'aube, plus de numéro de téléphone au sol. Il n'y avait que ce frottement incessant, ce bruit de chair contre chair, et l'odeur de notre abandon qui montait en volutes lourdes dans la pièce. Je sentis la première vague monter, une déferlante électrique qui partit de mes orteils pour converger vers mon bas-ventre. Mes muscles vaginaux se contractèrent violemment autour de ses doigts, les emprisonnant dans un étau de plaisir pur et douloureux.

— C'est ça... donne-moi tout, Éléna. Brise-toi pour moi.

Elle accéléra soudain, ses doigts frappant le fond de mon être avec une violence renouvelée, cherchant à arracher le cri que je retenais encore. Je sentais le bord du précipice, cette perte de contrôle totale que je craignais plus que tout. Mes yeux se révolvèrent, et je vis, dans le reflet du miroir, le visage de Roxane : elle ne souriait pas. Elle avait l'air de souffrir autant que moi, ses traits crispés par une intensité qui dépassait le simple orgasme. Elle cherchait quelque chose en moi, quelque chose de plus profond que le sexe.

Et alors que je sentais mon corps s'apprêter à exploser, elle s'arrêta net. Ses doigts restèrent enfoncés en moi, immobiles, me laissant suspendue au-dessus du vide, haletante, le cœur au bord de la rupture.

— Dis-le, exigea-t-elle, ses yeux brûlant les miens. Dis que tu ne veux pas que ça s'arrête. Dis que tu as besoin de moi au-delà de cette chambre.

Le silence qui suivit ses paroles était plus assourdissant que le fracas de nos corps quelques secondes plus tôt. Ses doigts, immobiles à l'intérieur de moi, semblaient s'être transformés en tisons ardents. Je sentais chaque battement de mon pouls contre sa peau, une pulsation sourde, affolée, qui réclamait la suite avec une impudence qui

me dégoûtait autant qu'elle m'enchaînait.

Je fixai mon propre reflet dans le miroir, mes pupilles dilatées par le manque, mes lèvres gonflées, mordues jusqu'au sang. Roxane me maintenait au bord du gouffre, le sexe en feu, les muscles des cuisses tremblants d'un épuisement nerveux. Elle ne lâcherait pas. Elle attendait que je mette des mots sur ce naufrage.

— Je... — Ma voix se brisa, un simple murmure étouffé par le poids de son regard.

— Dis-le, Éléna. Sans le décor, sans les masques. Dis-le ou je pars maintenant.

L'idée qu'elle puisse retirer sa main, qu'elle puisse sortir de cette pièce et me laisser là, à moitié morte de désir et de solitude, m'arracha un sanglot de rage. Je ne l'avais pas vu venir, ce besoin viscéral de l'avoir sous ma peau, de la posséder au-delà de la sueur et du plaisir factice.

— J'ai besoin de toi, articulai-je enfin, les dents serrées. Je n'en ai rien à foutre de ce club. Je te veux, putain... Je veux que tu me brises pour de vrai. Ne t'arrête pas. Jamais.

Un éclair de triomphe sauvage traversa ses yeux sombres, mais il fut immédiatement submergé par une vague de tendresse cruelle. Elle ne se contenta pas de reprendre le mouvement. Elle s'engouffra en moi avec une fureur renouvelée, ses doigts s'ouvrant en grand pour me déchirer de plaisir, cherchant à atteindre ce point précis où ma volonté s'éteignait.

— Regarde-moi faire, ordonna-t-elle contre mon oreille, son souffle brûlant ma peau humide. Regarde comment tu m'appartiens.

Elle accéléra encore. Le rythme devint frénétique, presque insupportable. Le bruit de la chair contre la chair, ce claquement mouillé et obscène, résonnait dans la chambre

close comme un compte à rebours. Je sentais mes sucs couler le long de ses doigts, une inondation de luxure qui lubrifiait nos ébats désespérés. Je n'étais plus qu'une plaie ouverte, un cri silencieux suspendu à sa main.

Je me cambrai, mes ongles s'enfonçant dans ses avant-bras, cherchant un ancrage alors que le sol se déroba. L'odeur de notre sexe, ce parfum de musc, de sueur et de soumission, m'enivrait. Roxane ne me ménageait plus. Elle me malmenait, ses phalanges frappant mon col avec une violence rythmée qui me faisait gémir de douleur et d'extase mêlées.

— Maintenant, Éléna ! Hurle-le !

Le barrage céda. Ce fut une explosion de lave noire qui remonta de mes entrailles pour tout dévaster. Mes muscles vaginaux se refermèrent sur elle dans une série de spasmes si violents que j'eus l'impression que mon corps allait se rompre. Je criai, un son animal, brut, qui n'avait plus rien d'humain. Ma vision se brouilla, des taches de lumière dansant derrière mes paupières closes. Je sentis le jet brûlant de ma propre jouissance inonder sa main, une libération totale, une petite mort qui me laissa vidée, l'âme à nu.

Je m'effondrai contre elle, mon front sur son épaule, haletante comme une bête épuisée après la chasse. La sueur nous collait l'une à l'autre, créant une seconde peau de sel et de désir assouvi. Le silence revint, seulement troublé par nos respirations saccadées qui tentaient de retrouver un rythme normal.

Ses doigts restèrent là encore un instant, me sentant pulser autour d'elle, avant de se retirer lentement, avec une douceur qui me fit monter les larmes aux yeux. Le vide qu'elle laissa était atroce.

Roxane se redressa, mais elle ne s'éloigna pas. Elle attrapa son sac posé sur le fauteuil de velours et en sortit un petit carnet. Elle griffonna quelques chiffres d'une

main rapide, déchira la page et la pressa contre ma paume humide.

— Ce n'était pas une performance, murmura-t-elle, sa voix redevenue ce velours sombre qui m'avait envoûtée dès la première seconde. Ce n'était pas pour le club. Ce n'était pas pour l'argent.

Je fixai le morceau de papier. Son numéro personnel. Une ligne de vie jetée dans l'abîme de mon existence.

— Appelle-moi demain, Éléna. Pas pour une séance. Pour toi. Pour nous.

Elle déposa un dernier baiser sur ma tempe, un baiser qui ne goûtait pas le sexe, mais la promesse, avant de se lever et de s'habiller avec une efficacité silencieuse. Je restai là, étalée sur les draps froissés, le corps encore vibrant de sa trace, le cœur lourd d'une peur nouvelle : celle de ne plus pouvoir me passer de ce chaos qu'elle venait d'allumer en moi.

Dehors, l'aube pointait, une lueur blafarde qui filtrait à travers les rideaux. Le chapitre se fermait sur l'odeur de nos corps et le poids de ce petit bout de papier serré dans mon poing, comme un trésor ou une malédiction.

J'avais promis de me briser pour elle. C'était fait. Et dans les ruines de mon orgueil, je ne ressentais qu'une seule chose : l'urgence de recommencer.

Chapitre 18

La femme que je suis devenue

Le silence qui suit l'orage n'est jamais vraiment muet. C'est un bourdonnement sourd, une vibration qui remonte le long de ma colonne vertébrale, encore secouée par les derniers spasmes de l'abandon. Allongée sur le dos, les membres en coton et le souffle court, je fixe le plafond du Castel Pink. Ici, même l'obscurité a une couleur : un rose électrique, sale, filtré par les néons qui agonisent dans les recoins de la suite.

Je sens Roxane s'éloigner de moi. Le matelas remonte, libéré de son poids athlétique, et ce vide soudain est une morsure plus cruelle que toutes les griffures qu'elle a laissées sur mes hanches. J'entends le froissement du tissu, le clic d'une boucle de ceinture, le bruit feutré de ses bottines sur la moquette épaisse. Elle se rhabille avec cette précision chirurgicale, cette efficacité de prédatrice qui a fini son office.

Moi, je reste là. Étalée. Brisée.

Mes cuisses tremblent encore d'un reste d'adrénaline. Je sens l'humidité visqueuse, un mélange de nous deux, qui refroidit sur ma peau, collant mes draps à mes fesses. C'est une sensation crue, presque dégoûtante pour la femme que j'étais il y a six mois, celle qui changeait les draps après chaque rapport avec Marc, par peur de la moindre tache, de la moindre odeur. Aujourd'hui, cette trace est mon trophée. C'est le sceau de ma déchéance et de ma renaissance.

Je tourne la tête vers le miroir sans tain dissimulé dans le mur de gauche. Je sais qu'il y a des objectifs derrière. Je sais que quelque part, dans une régie sombre, des inconnus ont vu mon visage se tordre, mes yeux se révolter, ma bouche hurler des obscénités que je ne pensais même pas connaître. Cette pensée ne me fait plus honte.

Elle m'excite d'une manière malade. Ils ont vu Éléna, la divorcée modèle, se transformer en une chienne de plaisir sous les doigts et la langue d'une femme de dix ans sa cadette.

Je ramène ma main vers mon visage. Mes doigts sentent elle. Ce mélange de sueur musquée, de cuir et de son parfum entêtant qui me monte à la gorge comme un sanglot. Dans ma paume, je serre toujours ce petit morceau de papier. Son numéro. Mon sauf-conduit pour sortir de l'enfer, ou pour y plonger plus profondément.

— Tu devrais te lever, Éléna. Le jour va se lever.

Sa voix est basse, éraillée par les cris de la nuit. Elle ne me regarde pas. Elle ajuste son blouson de cuir sur ses épaules larges, ses tatouages disparaissant sous la peau noire du vêtement. Elle redevient la coach, la guide, celle qui ne s'attache pas. Mais je sais ce que j'ai vu dans ses yeux quand elle était entre mes jambes : une faille. Une reconnaissance.

Je prends appui sur mes coudes, chaque muscle de mon corps protestant avec une délicieuse douleur. Mes seins sont lourds, les mamelons encore douloureusement érigés, frottant contre l'air frais de la pièce. Je me lève, chancelante, et mes pieds s'enfoncent dans le velours. Je me dirige vers la salle de bain, mais je m'arrête devant le grand miroir en pied.

L'image qui me fait face est une étrangère.

Mes cheveux sont un chaos de boucles brunes emmêlées, collées sur mon front. Mon maquillage a coulé, transformant mes yeux en deux abîmes charbonneux. Mais c'est mon corps qui raconte la vraie histoire. Mon cou est marqué de succions violentes, des taches pourpres qui virent déjà au bleu. Sur mes hanches, les empreintes de ses doigts sont visibles, comme si elle avait voulu pétrir ma chair pour en extraire l'ancienne moi. Je descends le regard plus bas. Mon ventre est zébré de rougeurs, et

l'intérieur de mes cuisses porte encore les traces de son passage, des traînées de salive et de fluides qui brillent sous le néon.

Je ne suis plus la femme de Marc. Je ne suis plus la directrice marketing qui porte des tailleurs cintrés et sourit poliment aux réunions de parents d'élèves.

Je suis une ruine magnifique.

Je tends la main et touche la surface froide du miroir. Je suis là. Je palpe ma propre chair, cherchant la douleur, cherchant la preuve que je suis encore en vie après avoir été si longtemps morte à l'intérieur de mon mariage. Le divorce m'avait vidée, mais Roxane m'a remplie de quelque chose de sombre et de puissant.

— Je ne veux pas l'effacer, je murmure, ma voix n'étant qu'un souffle rauque.

Roxane est apparue dans l'encadrement de la porte. Elle m'observe, un léger sourire aux lèvres, un mélange de fierté et de mélancolie.

— On ne l'efface jamais vraiment, Éléna. On apprend juste à porter les marques avec plus d'élégance.

Elle s'approche, sans me toucher, et je sens la chaleur qui émane d'elle. Elle sent le tabac froid et le désir assouvi. Elle ramasse ma lingerie de dentelle noire, déchirée à l'entrejambe lors de notre premier assaut, et me la tend comme on rend les armes à un vaincu.

— Habille-toi. Paris t'attend. Et Paris ne fait pas de cadeaux aux femmes qui ont le regard trop honnête.

Je prends les lambeaux de soie. Je les enfile lentement, sentant le tissu frotter contre mes zones irritées, chaque mouvement m'arrachant un frisson. Je n'ai pas de culotte

de rechange. Je n'ai que ma robe de cocktail émeraude et mon manteau long. Je me glisse dans la robe, sans rien dessous, sentant le contact direct de la soie sur ma vulve encore palpitante, encore mouillée. C'est une sensation indécente, électrisante. Je vais marcher dans la rue, je vais croiser des gens qui partent au travail, et aucun d'eux ne saura que je porte encore le sexe d'une autre femme sur moi, en moi.

Je boucle mes chaussures, mes mains tremblant légèrement. Je ramasse mon sac, serre le morceau de papier dans ma poche, et je me tourne vers elle.

— Et maintenant ? je demande, le cœur battant à tout rompre.

Roxane s'approche enfin. Elle pose une main sur ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux emmêlés. Elle me tire doucement vers elle, jusqu'à ce que nos fronts se touchent. Son souffle sent la menthe et la fatigue.

— Maintenant, tu sors d'ici. Tu ne te retournes pas. Tu laisses le Castel Pink derrière toi, avec tes regrets. Et demain... demain, tu décideras si tu veux être la victime de ta vie ou la maîtresse de tes démons.

Elle dépose un baiser sur mon front, un baiser d'une tendresse qui me déchire plus que n'importe quelle pénétration. Puis elle s'efface.

Je sors de la suite. Le couloir est désert, plongé dans une pénombre oppressante. Les tapis étouffent le bruit de mes talons. Je passe devant les autres portes, derrière lesquelles d'autres vies se brisent ou se réparent dans le secret des alcôves. L'air est chargé de l'odeur de l'excès : parfum cher, alcool renversé, et cette odeur de sexe omniprésente qui semble imprégnée dans les murs.

Je descends l'escalier monumental. Le bar est vide, les verres de cristal brillent sous les veilleuses. Le videur, un colosse au regard de pierre, m'ouvre la lourde porte en chêne sans un mot.

Je franchis le seuil.

L'air frais de Paris me percute de plein fouet, me faisant haleter. Il est cinq heures du matin. Le ciel est d'un gris perle, strié de traînées orangées à l'horizon. La rue est encore calme, seulement troublée par le passage d'une balayeuse au loin.

Je m'arrête sur le trottoir, mes poumons se gonflant d'un air qui ne sent pas le soufre. Je frissonne sous mon manteau. Entre mes jambes, la morsure du froid se mêle à la chaleur résiduelle de Roxane. Je suis là, debout sur le pavé parisien, une femme de trente-trois ans dont la vie est en lambeaux, mais dont le sang brûle comme jamais.

Je commence à marcher, et chaque pas est une douleur, chaque pas est un souvenir de ce que j'ai laissé là-dedans. Je ne suis plus la divorcée triste. Je ne suis plus la femme qu'on délaisse.

Je suis le chaos. Et le chaos est la plus belle chose que j'aie jamais possédée.

Mes talons claquent sur le pavé irrégulier de la rue de l'Hôtel de Ville. Un bruit sec, militaire, qui résonne dans le silence ouaté de ce petit matin parisien. Je me sens comme une écorchée vive. Sous mon manteau de laine sombre, ma robe en soie glisse contre ma peau, et chaque frottement est un rappel électrique de ce qui s'est passé derrière ces portes en chêne.

Je suis trempée. L'humidité entre mes cuisses n'est pas celle de la rosée matinale, c'est le stigmate de Roxane, une traînée poisseuse et chaude qui me rappelle ma propre reddition. Je m'arrête un instant, m'appuyant contre le mur froid d'un immeuble haussmannien. La pierre est rugueuse sous mes doigts, un contraste violent avec la douceur des mains qui me broyaient les hanches il y a vingt minutes.

Soudain, le ronronnement d'un moteur brise le calme. Une berline noire, vitres

teintées, ralentit à ma hauteur. Mon cœur rate un battement. La vitre s'abaisse dans un sifflement hydraulique presque imperceptible.

— Tu n'iras pas bien loin dans cet état, Clara.

La voix de Roxane. Grave, éraillée par la fumée et les cris étouffés, elle me transperce. Je tourne la tête. Elle est là, au volant, ses cheveux courts encore en bataille, ses yeux noirs scrutant ma détresse avec une gourmandise prédatrice.

— Je rentre chez moi, je souffle, ma voix n'étant qu'un murmure défaillant.

— Monte. On n'en a pas fini.

Ce n'est pas une invitation. C'est un ordre. Je devrais refuser. Je devrais courir vers le premier taxi et m'enfermer dans mon appartement vide, pleurer sur les débris de mon mariage et de ma dignité. Mais mon corps ne m'appartient plus. C'est une machine programmée pour obéir à la chaleur qu'elle dégage.

J'ouvre la portière et me glisse sur le siège en cuir. L'habitacle sent le tabac froid, le parfum de luxe et l'odeur musquée du sexe. À peine la porte claquée, Roxane bloque les portières. Elle ne démarre pas. Elle se tourne vers moi, ses doigts gantés de cuir fin saisissant mon menton pour me forcer à la regarder.

— Regarde-toi, dit-elle en approchant son visage du mien. Tu trembles. Tu as encore le goût du chaos dans la gorge, n'est-ce pas ?

Elle descend sa main, sans aucune hésitation, entre mes jambes. Elle ne cherche pas la tendresse. Ses doigts pressent fermement le tissu de ma culotte, s'imprégnant de mon humidité. Je lâche un gémissement qui me fait honte, ma tête basculant contre l'appui-tête.

— Tu es une fontaine, Clara, murmure-t-elle à mon oreille, son souffle brûlant contre mon lobe. Ton mari ne t'a jamais appris à déborder comme ça, hein ? Il préférerait sans doute la petite femme sage, la femme propre.

Elle tire brutalement sur la soie de ma robe, dégageant mes cuisses. Elle ne prend pas de gants. Ses doigts s'insinuent sous l'élastique de ma dentelle, trouvant immédiatement le centre de mon incendie. Elle s'enfonce en moi avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. Un cri se perd dans ma gorge alors qu'elle explore ma profondeur avec deux doigts, fouillant ma chair comme si elle cherchait à m'arracher mon secret le plus intime.

— Réponds-moi ! exige-t-elle en accélérant le mouvement. Est-ce qu'il t'a déjà baisée dans une voiture au lever du soleil, avec le sentiment que le monde entier pourrait te voir ?

— Non... non, jamais, j'articule entre deux spasmes.

C'est brut. C'est animal. Je sens le cuir du siège coller à mon dos nu alors qu'elle continue son assaut. L'odeur des fluides se mélange à celle de l'habitacle, une fragrance de déchéance et de renaissance. Je perds le contrôle. Mes mains cherchent quelque chose à agripper, elles trouvent le volant, les bras de Roxane, ses cheveux. Je m'accroche à elle comme à une bouée dans un naufrage.

— Regarde dehors, Clara, ordonne-t-elle en retirant ses doigts pour me forcer à regarder par la vitre.

Une balayeuse passe à quelques mètres de nous, projetant de l'eau sur le trottoir. Un joggeur matinal apparaît au bout de la rue. On est là, à découvert derrière ces vitres qui ne protègent que notre image, mais pas notre vérité. Elle me saisit la nuque, me forçant à me pencher vers elle. Elle déboutonne son jean d'un geste sec.

— Finis ce que tu as commencé au club. Je veux sentir ta bouche sur moi pendant que le jour se lève. Je veux que tu oublies ton nom, que tu oublies tes larmes. Deviens la chienne que tu as eu peur d'être pendant dix ans.

Je plonge. Mes lèvres trouvent sa peau brûlante. Le goût est fort, salé, sauvage. Je ne suis plus la femme qui pleure sur des photos de mariage. Je suis celle qui se nourrit de l'instant, celle qui s'enfonce dans la luxure pour ne plus avoir à penser au vide de son existence. Ma langue travaille avec une ferveur désespérée, cherchant à puiser en elle la force de survivre à ce qui m'attend.

Le ciel passe du gris au blanc électrique. Dans l'habitacle de la voiture, la température monte, les vitres commencent à s'embuer sous l'effet de nos souffles courts. Roxane me saisit les cheveux, sa respiration se transformant en un grognement sourd alors que je redouble d'ardeur.

— Oui... comme ça... détruis-moi, Clara. Détruis la femme que tu étais.

Je sens ses muscles se tendre, ses hanches se soulever. Chaque mouvement de ma tête est une insulte à mon passé, une gifle à la moralité que j'ai portée comme un carcan. Je sens la sueur perler sur mon front, se mêlant aux larmes que je ne savais même pas avoir versées. C'est un baptême de fluides et de honte, et putain, ce que c'est bon.

Elle me tire vers le haut, me forçant à m'asseoir à califourchon sur elle. L'espace est exigü, nos membres s'emmêlent, le levier de vitesse me rentre dans la cuisse, mais je m'en fiche. Je veux sentir chaque millimètre de sa peau contre la mienne.

— Tu sens ça ? chuchote-t-elle en plaçant ma main sur son cœur qui bat la chamade. C'est la vie, Clara. C'est la seule chose qui compte. Le reste n'est que du bruit.

Ses mains remontent sous ma robe, déchirant presque la dentelle de mon soutien-gorge pour libérer mes seins. Elle les mord, les pétrit avec une faim

insatiable, alors que je commence à bouger mes hanches contre les siennes. Le plaisir est une lame de fond, une vague de fond qui menace de m'emporter. Je ne suis plus à Paris. Je suis dans un univers de sensations pures, de douleur et d'extase mêlées.

Et alors que le premier rayon de soleil tape contre le pare-brise, elle plonge sa main à nouveau en moi, trouvant le rythme exact, cette cadence démoniaque qui me fait perdre tout sens des réalités. Je crie son nom, un cri déchirant qui vient du plus profond de mes entrailles, alors que mon corps explose en mille morceaux.

Mais ce n'est pas fini. Ce n'est que le début de ma descente aux enfers. Ou de mon ascension.

— Tu ne rentres pas chez toi, Clara, souffle-t-elle alors que mes spasmes s'apaisent lentement. Pas encore.

Elle redémarre le moteur. La voiture s'élanche sur les quais de Seine, alors que la ville s'éveille, ignorante du carnage émotionnel et physique qui se joue dans cette berline noire. Elle conduit d'une main, l'autre restant fermement ancrée entre mes jambes, comme pour m'empêcher de m'échapper.

Je regarde défiler les ponts de Paris. Ma vie d'avant s'efface à chaque kilomètre. Je ne sais pas où elle m'emmène, et pour la première fois de ma vie, je n'ai pas peur de ne pas savoir.

Le cuir de la banquette colle à mes cuisses nues, une sensation poisseuse qui me rappelle à chaque seconde l'ampleur du désastre. Ou de ma victoire. L'odeur dans l'habitacle est devenue écœurante, un mélange de mon propre sexe, de sa sueur musquée et du tabac froid qui imprègne ses vêtements. Ses doigts, toujours enfoncés en moi alors qu'elle négocie un virage serré vers le Pont de l'Alma, sont une extension de ma propre débauche. Ils bougent avec une cruauté lente, explorant ma chair meurtrie comme on fouille les décombres d'un incendie.

— Tu sens ça, Clara ? murmure-t-elle, sa voix n'étant qu'un râle bas qui court le long de ma colonne vertébrale. Tu sens comme tu es ouverte ? Comme tu m'appartiens ?

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Ma gorge est serrée par un sanglot qui refuse de sortir, coincé entre le plaisir pur et la honte résiduelle de celle que j'étais hier encore. La femme mariée, la femme sage, la femme morte. Elle donne un coup de volant brusque et s'engouffre dans une rampe d'accès dérobée, là où les quais s'enfoncent dans l'ombre, à l'abri des premiers joggeurs et des livreurs matinaux.

Elle pile. Le moteur s'arrête, mais le silence qui suit est plus bruyant que le fracas de la ville. Ma respiration est un sifflement erratique. Je suis en nage, mes cheveux collés à mes tempes, le mascara étalé sur mes joues comme des stigmates.

Elle retire sa main. Le vide que ce geste laisse en moi est insupportable, une mutilation. Je gémiss, une plainte animale, et je tente de refermer mes jambes, mais elle plaque ses paumes sur mes genoux, les écartant avec une force qui me fait grimacer.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-elle.

Je lève les yeux. Elle est magnifique et terrifiante dans la lumière crue de l'aube. Ses yeux sont deux lames de rasoir. Elle ne perd pas de temps. Elle défait sa ceinture, bascule son siège et m'attire sur elle d'un geste brusque. Je me retrouve à califourchon, ma robe déchirée remontée jusqu'à la taille, mon sexe trempé pressé contre son jean rêche.

— Je veux que tu sortes tout ce qui reste de cette petite chose fragile que tu appelles ta vie, crache-t-elle. Je veux que tu me donnes ton venin.

Elle plonge deux doigts à nouveau, sans aucune délicatesse cette fois, cherchant le

point de rupture. Elle les enfonce jusqu'à la garde, me soulevant presque du siège. Je bascule la tête en arrière, ma nuque heurtant le pare-brise. Le cri qui s'échappe de mes lèvres n'a plus rien d'humain. C'est un hurlement de rage, de deuil, d'extase.

Ses doigts travaillent ma chair avec une cadence démoniaque, cisillant mes nerfs. Je sens l'humidité couler le long de mes cuisses, tacher son pantalon, mais elle s'en fout. Elle veut ma perte. Elle veut que je m'effondre. Elle saisit un de mes seins, serrant le mamelon entre ses dents à travers la dentelle de mon soutien-gorge jusqu'à ce que la douleur me fasse voir des étoiles.

— Allez, Clara ! Jouis pour tout ce que tu as perdu ! Jouis pour cet enfoiré qui ne t'a jamais regardée !

L'image de mon ex-mari traverse mon esprit. Son visage fade, ses reproches, son ennui. Et soudain, le barrage cède. Ce n'est pas seulement un orgasme, c'est une explosion nucléaire. Mes muscles vaginaux se contractent sur ses doigts avec une violence telle que je crois l'avoir blessée. Mon corps se cambre, chaque fibre de mon être tendue vers ce néant brûlant. Je décharge en vagues spasmodiques, des torrents de moi-même s'écoulant sur ses mains, sur le cuir, sur le monde qui s'écroule autour de nous.

Je pleure. Je pleure de gros sanglots sales, le nez coulant, la bouche grande ouverte, alors que le plaisir continue de me déchirer, seconde après seconde, me laissant exsangue. Ma tête tombe sur son épaule. Je respire son odeur — ce parfum de cuir et de liberté — et je me laisse dériver.

Le silence revient, troublé seulement par le clapotis de la Seine contre le quai. Elle retire lentement sa main, ses doigts luisants de mon foutre et de ma défaite. Elle les porte à sa bouche, les lèche avec une lenteur provocante, ses yeux ne quittant jamais les miens.

— Voilà, murmure-t-elle en essuyant une larme sur ma joue d'un pouce rugueux. La mue est terminée.

Je me redresse avec peine, mes membres tremblants comme ceux d'un nouveau-né. Je ramasse les lambeaux de ma dignité, mais je me rends compte que je n'en ai plus besoin. La dignité est un luxe pour les gens qui ont encore quelque chose à perdre.

Je regarde par la fenêtre. Paris est baigné d'une lumière dorée, presque irréelle. Les gens se lèvent, vont chercher leur pain, embrassent leurs enfants avant d'aller travailler. Ils ne savent pas qu'à quelques mètres d'eux, une femme vient de naître dans le sang et le plaisir.

Je baisse le pare-soleil et regarde mon reflet dans le petit miroir. Mes yeux sont injectés de sang, mes lèvres gonflées, mon cou marqué de rouge. Je ne reconnais pas cette femme. Elle est sauvage. Elle est libre. Elle est terrifiante.

Je repense à la Clara qui pleurait dans son salon beige il y a encore vingt-quatre heures. Elle n'existe plus. Elle a été dévorée, digérée et expulsée dans la sueur de cette voiture.

Elle redémarre le moteur. Elle ne me demande pas où je veux aller, et je ne lui pose pas la question. Le voyage ne fait que commencer. Je passe une main sur mon ventre, sentant encore la chaleur de son passage en moi. Je ferme les yeux, un sourire cruel étirant mes lèvres.

Je suis Clara. Et je n'ai plus jamais l'intention d'être sauvée.

FIN

Merci d'avoir lu "Sous l'Œil des Anges : L'Éveil de Castel Pink"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)